PN ABY-713
90777

Rapport No. 7

Enquête Rurale Rapide au Bandundu Central, Zaire

Deuxiéme partie
Rapports Sommaires sur les Collectivités

Nutrition in Agriculture Cooperative Agreement

Université d'Arizona
Université de Kentucky

Janvier 1989

Avec le soutien de l'USAID/Kinshasa et l'U.S. Department of Agriculture, Office of International Cooperation and Development, Nutrition Economics Group, et l'USAID Bureau of Science and Technology, Office of Nutrition

PN ABY-713

ENQUETE RURALE RAPIDE

AU BANDUNDU CENTRAL, ZAIRE

Deuxième partie. Les rapports sommaires sur les onze collectivités étudiées .

Dr. Elizabeth Adelski
USDA/Université d'Arizona

Sita Lumbuenamo
Ingénieur Agronome
USDA/Université d'Arizona

Kebemba Mayombo
Ingénieur Agronome
Direction de Vulgarisation
Département de Développement Rural
Kinshasa

Janvier 1989

Avec le soutien de l'USAID/Kinshasa et l'U.S. Department of Agriculture, Office of International Cooperation and Development, Nutrition Economics Group, et l'USAID, Bureau of Science and Technology

a

SOMMAIRE EXECUTIF

Nous avons conduit une enquête rurale rapide dans onze collectivités de la région du Bandundu centrale de Zaïre pendant août et septembre 1988. L'équipe étudia quarante-quatre villages et mena des entrevues de foyer avec une centaine de familles paysannes. L'objectif primaire de l'étude était de rassembler des informations sur le système régional de production agricole et sur les autres principales composantes du système économique rural: la pisciculture, l'élevage, l'emploi en dehors de l'exploitation et la commercialisation. Des questions générales au sujet des structures de la consommation et des informations spécifiques sur le régime de foyer furent inclues dans l'enquête.

Les informations de cette enquête rurale ont pour but d'aider PROCAR/USAID 102 à définir les contraintes au développement et à identifier des interventions potentielles à deux niveaux: au niveau de la zone du projet en entier et au niveau des caractéristiques clé de chacune des onze collectivités.

Les principales composantes du système économique rural régional sont l'agriculture, la pêche, l'élevage et le commerce. On pratique le système de production agricole de rotation, débroussaillement et brulis dans les zones de forêt et de savane. La production des cultures principales (manioc, maïs, riz, arachides, semences de courges, café) est destinée à la consommation et au commerce. La pisciculture dans les nombreuses sources d'eau de la région et la pêche dans les fleuves constituent l'activité économique secondaire et complémentaire, dont les produits sont aussi destinés à la consommation et au commerce. L'élevage se limite généralement aux petits ruminants, bien qu'on élève des bovins à travers toute la région, surtout dans les zones orientales et septentrionales. Le système de pâturage libre ne complète pas la production agricole, mais en général les troupeaux villageois ne sont pas assez grands pour constituer une grave contrainte à la production agricole. Les différences inter-régionales entre la zone septentrionale de Kutu et la région au sud du Fleuve Kasai consistent surtout du fait que la première se concentre sur la production du café et sur la pêche et le commerce riverain.

La commercialisation des produits agricoles a une importance économique primaire pour la population rurale. Les ventes sont la principale source de revenu monétaire pour les villageois et ils recherchent des cultures commerciales profitables à ajouter à leur mélange de cultures. Les activités alternatives pour produire du revenu en dehors de l'exploitation sont extrêmement limitées pour les hommes et les femmes, ce qui renforce l'importance de la production et la commercialisation agricoles.

En même temps, les systèmes de transports et commerciaux de la région posent des contraintes critiques à la commercialisation qui touchent directement le niveau de vie de la population. Les routes et les ponts mauvais et la distance entre les villages dispersés dans la région rendent le transport difficile et coûteux pour les acheteurs de Kinshasa, le marché urbain principal. Ces conditions limitent aussi la provision des biens de consommation essentiels tels que les médicaments et intrants agricoles transportés aux régions rurales. Ces facteurs limitent effectivement les capacités d'achat et de vente des villageois et constituent une contrainte importante au développement régional au niveau des villages.

B

REMERCIEMENTS

Les chefs d'équipe aimeraient remercier: Le Directeur Nkoy Baumbu, David Olson, Walter West, Toby Vaughan et Wendy Ascher de PROCAR pour leur excellent soutien logistique et d'avoir aidé à organiser l'atelier d'enquête rurale rapide et les travaux sur le terrain. Walter West et Wendy Ascher méritent des remerciements supplémentaires pour avoir aidé à élaborer et à faire les prétests des questionnaires; nous remercions aussi M. West d'avoir identifié les sites de recherche et d'avoir visité les équipes d'enquête rurale rapide à Kalanganda pour maintenir le soutien logistique. Le personnel de terrain remercie avec nous M. Bob Hall d'avoir enseigné l'atelier et participé dans les prétests des questionnaires.

Les chefs d'équipe voudraient aussi exprimer leur reconnaissance envers les personnes citées ci-dessous qui ont participé dans les travaux d'enquête rurale rapide sur le terrain et qui ont catalogué les données des questionnaires. Nous remercions aussi Robert (Mufonkolo Ansionda) de PROCAR qui a passé de longues journées et quelques dimanches à polycopier nos questionnaires. Nous remercions surtout les populations des onze collectivités qui nous ont assisté au cours de nos enquetês.

Interviewers

Luzolo Swani
Inyangi Bokinda Mbile
Kaziama Kamary
Kingadila Mwaba Daba
Kalolo Kaleman
Kapita Minsele
Kawanda Epala
Makuku Ndong Intiar
Makunda

Interprètes

Lumeka Akonda
Masasi Moskitit
Pombo Nzalama

Tabulateurs des données

Isengi Mburampay
Ansel Angesak

Chauffeurs

Misinga Ikwoy
Ugonda Malosa
Muyayu Tamabulu
Manzangu Mbaku
Kahito Kilundu
Tshishimbi Mukadi
Ndaba

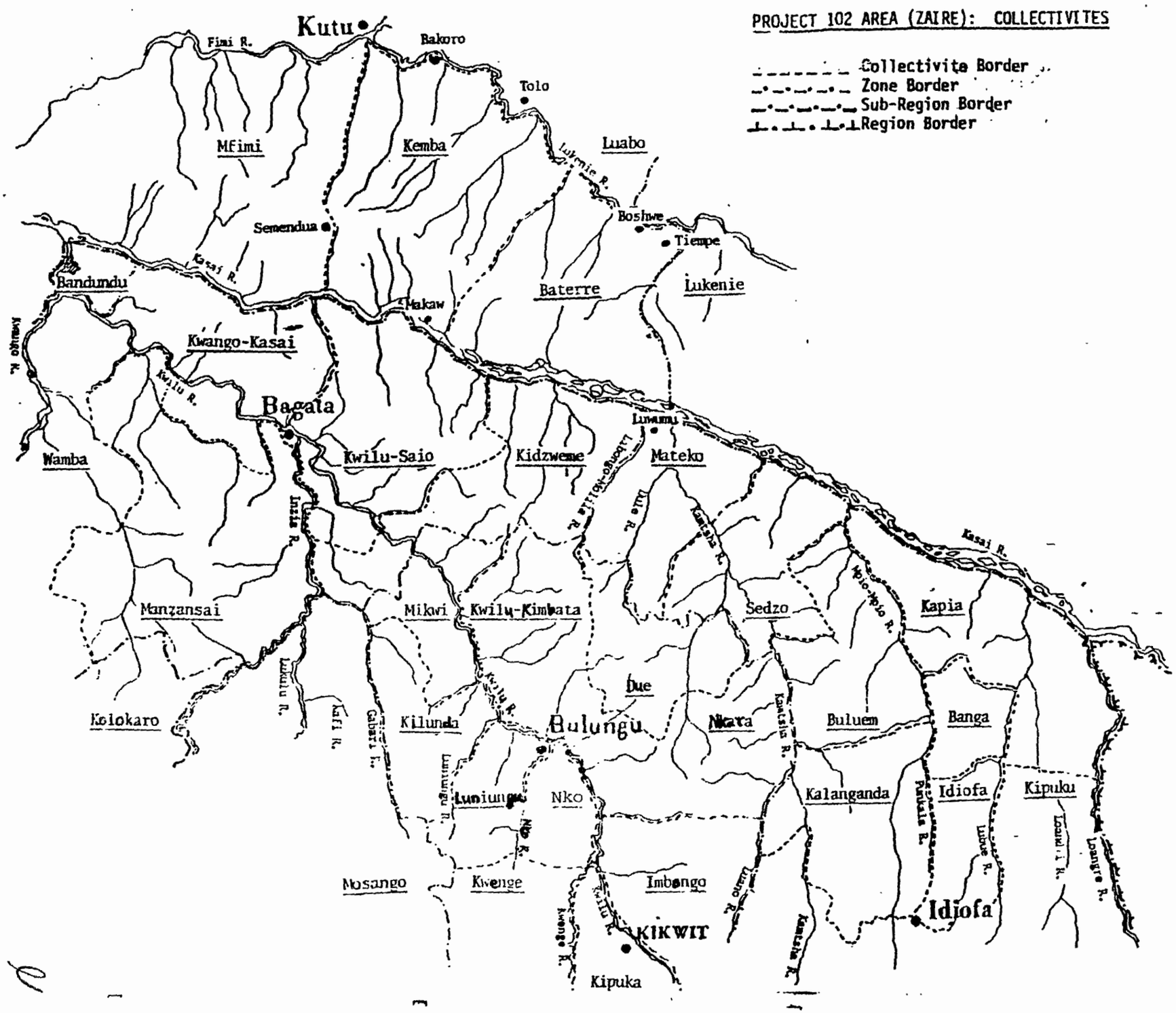
Cuisiniers

Venant
Ndala
Mafui

TABLE DES MATIERES

Deuxième partie: Les rapports sommaires sur les onze collectivités étudiées dans l'enquête rurale rapide.

		PAGE
A.	Batere, E. Adelski	5
B.	Kemba, E. Adelski	11
C.	Bulwem, E. Adelski	18
D.	Sedzo, E. Adelski	24
E.	Kalanganda, K. Mayombo	29
F.	Due, K. Mayombo	32
G.	Mateko, K. Mayombo	36
H.	Luniungu, K. Mayombo	47
I.	Banga, S. Lumbuenamo	61
J.	Nkara, S. Lumbuenamo	73
K.	Kidzweme, S. Lumbuenamo	91


PROJECT 102 AREA (ZAIRE): COLLECTIVITES
Collectivite Border
Zone Border
Sub-Region Border
Region Border
Kutu
Fini R.
Bakoro
Tolo
Mfimi
Kemba
Luabo
Lukenie R.
Boshwe
Tiempe
Semendua
Kasai R.
Bandundu
Baterre
Lukenie
Makaw
Kwango R.
Kwango-Kasai
Kwilu R.
Bagata
Luwumu
Wamba
Kwilu-Saio
Kidzweme
Mateko
Inzia R.
Luano-Kolia R.
Lule R.
Kasai R.
Manzansai
Mikwi
Kwilu-Kimbata
Sedzo
Kapia
Kolokaro
Kilunda
Due
Bulungu
Nkara
Buluem
Banga
Kalanganda
Idiofa
Kipuku
Luniungu
Nko
Nosango
Kwenge
Imbongo
KIKWIT
Kipuka
Idiofa

METHODOLOGIE

Atelier de formation et test préalable des questionnaires

La préparation pour les enquêtes rurales rapides a commencé avec un atelier de formation de huit jours enseigné par M. Bob Hall, consultant du USDA. Tous les enquêteurs et tous les interprètes ont assisté à l'atelier. Les objectifs globaux de l'atelier étaient de mettre les participants au courant des objectifs de PROCAR, de leur permettre de revoir quelques-unes des études faites dans la zone du projet, de leur apprendre les liens entre la production agricole et la consommation et de les familiariser avec les questionnaires et les techniques de terrain utilisés dans cette enquête rurale rapide. Les interprètes ont élaboré un glossaire en Kikongo des termes clé dans les questionnaires afin d'améliorer l'uniformité de la collecte de données sur le terrain. L'interprète qui travaillait à Kemba et Batere a ajouté les termes clé en Lingala et en Sakata, les langues locales.

La mise à l'épreuve préalable des trois questionnaires faisait partie de la formation. Tous les participants, M. Hall, les chefs d'équipe, Walter West (PROCAR) et Wendy Ascher (PROCAR) participèrent au test préalable. Trois villages à Nkara, une collectivité dans la zone du projet, servirent de sites pour les prétests: Busongo, Mikingi et Musai. Le jour suivant, les participants et les chefs d'équipe se réunirent pour discuter les révisions à faire dans les questionnaires. On prétesta les questionnaires une fois de plus et ensuite on fit des révisions finales.

Elaboration du questionnaire

Après une consultation avec M. West quant aux thèmes appropriés pour un examen de PROCAR, Dr. Adelski élabora des guides topiques. On les transforma plus tard en questionnaires pour deux raisons: une grande quantité d'informations générales sur la zone du projet était déjà disponible, alors on décida de rassembler des données plus spécifiques; et les enquêteurs disponibles pour l'enquête rurale rapide n'étaient pas capables de conduire des recherches avec des guides topiques.

On élabora trois questionnaires: un pour rassembler des données sur l'infrastructure villageoise et les rôles économiques des hommes, un autre pour rassembler des données sur les rôles économiques et les structures de la consommation des femmes, et le troisième pour rassembler des données plus spécifiques sur les ressources et la production agricoles des foyers, et sur d'autres activités économiques et structures de la consommation. Les deux premiers questionnaires étaient entièrement composées de questions non-structurées (à libre réponse) à discuter avec un groupe d'hommes ou de femmes. Le troisième questionnaire était composé de questions structurées et non-structurées et avait été élaboré pour interviewer les foyers d'agriculteurs.

Sites de recherche et organisation des travaux sur le terrain

On choisit quatre villages dans chacune des onze collectivités comme sites de recherche pour l'enquête rurale rapide. La Table 1 énumère les villages de recherche par collectivité, le chef d'équipe qui a dirigé les recherches dans chaque collectivité et les dates des travaux sur le terrain.

La première moitié des travaux sur le terrain comprenait six collectivités (Banga, Kalanganda, Bulwem, Due, Nkara et Sedzo) et dura du 23 août jusqu'au 4 septembre 1988. La deuxième moitié de l'enquête rurale rapide comprenait cinq collectivités (Kidzweme, Mateko, Luniungu, Batere et Kemba) et a duré du 9 jusqu'au 21 septembre, 1988.

Certains des villages étudiés dans l'Etude des Petits Cultivateurs (Small Farmer Study, G.J. Eale et L. Newtom, 1984) furent inclus dans l'enquête rurale rapide (Banga: Punkulu Lankwon, Punkulu Iwungu; Bulwen: Imbim Dzou; Kalanganda: Mayungu, Lakubu I, Ikubi Kanga et Impasi Mbulu). L'Etude des Petits Cultivateurs se servit d'une stratégie d'échantillonnage proportionnelle basée sur la population des collectivités du projet, et par conséquent leurs sites de recherche tendaient à être groupés dans des zones avec des grandes populations. Le personnel de PROCAR, les directeurs administratifs et les responsables des collectivités identifièrent les villages de recherche pour l'enquête rurale rapide, choisissant des villages qui représentaient les variations dans chaque collectivité, telles que différentes caractéristiques écologiques, ethniques et économiques.

Trois équipes, chacune comprenant un chef d'équipe et trois enquêteurs, dirigèrent l'enquête rurale rapide. Les membres de l'équipe s'alternaient parmi les équipes après chaque semaine de travaux sur le terrain. Les équipes passèrent un jour dans chaque village pour achever les entrevues. En plus des questionnaires, on élabora un formulaire bref pour guider les interviews des responsables des collectivités au sujet des coopératives et des projets dans la collectivité, du type de "fermiers registrés," et leurs priorités dans le développement local. On se servit d'un autre formulaire pour enregistrer des notes sur le terrain pour chaque village.

La tabulation de données

Après la fin de la première moitié des travaux sur le terrain, Dr. Adelski rédigea des cahiers de codes et deux personnes qui avaient assisté à l'atelier furent embauchés pour commencer à cataloguer les données. Une fois de retour à Kikwit, les équipes de terrain participèrent aussi à la tabulation. Le délai pour écrire le rapport n'a permis que des calculs élémentaires, tels que ceux des fréquences et des pourcentages, mais les questionnaires et les cahiers de codes sont restés dans les mains du projet pour de l'analyse supplémentaire.

Table 1. Villages de recherche étudiés par l'enquête rurale rapide

Village	Collectivité	Chef d'équipe	Dates du travail sur le terrain
Momulom	Banga	Lumbuenamo	24-27 Août
Punkulu Lankwon	Banga		
Punkulu Iwungu	Banga		
Mbwim	Banga		
Mayungu	Kalanganda	Mayombo	24-27 Août
Ikubi Kanga	Kalanganda		
Impasi Mbulu	Kalanganda		
Lakubu I	Kalanganda		
Intsueme Lokwa	Bulwem	Adelski	24-27 Août
Oveke I	Bulwem		
Imbim Dzou	Bulwem		
Lokwambila	Bulwem		
Nkara	Nkara	Lumbuenamo	30 Août-2 Sept
Mayala	Nkara		
Mbala Mbele	Nkara		
Ekubi I	Nkara		
Fumunzoko	Due	Mayombo	30 Août-2 Sept
Kibebebe	Due		
Kiyanga	Due		
Musiele	Due		
Mateko Fioti	Sedzo	Adelski	30 Août-2 Sept
Mana Mana	Sedzo		
Panu Nsumbu	Sedzo		
PioPio	Sedzo		
Mushie	Kidzweme	Lumbuenamo	11-14 Sept
Bwakana	Kidzweme		
Kipata Kidzwem	Kidzweme		
Tshimbane	Kidzweme		
Kindey II	Mateko	Mayombo	10-13 Sept
Nsong	Mateko		
Kimpanga Mpunkulu	Mateko		
Kimbanda	Mateko		
Kinzamba	Luniungu	Mayombo	15-18 Sept
Bwatundu Munsie	Luniungu		
Yungu Kissala	Luniungu		
Kina	Luniungu		

Table 1. (suite) Villages de recherche étudiés par l'enquête rurale rapide

Village	Collectivité	Chef d'équipe	Dates du travail sur le terrain
Kebina	Batere	Adelski	11-15 Sept.
Mbeko	Batere		
Mpanda	Batere		
Likwangola	Batere		
Motangila	Kemba	Adelski	16-19 Sept
Kempimpi	Kemba		
Mokila	Kemba		
Manganga	Kemba		

BATERE

Rapport sommaire, E. Adelski

Batere est une des deux collectivités du projet situées dans la zone de Kutu, au nord du Fleuve Kasai. Cette collectivité est encadrée par le Fleuve Lukenie au nord, le Fleuve Kasai au sud et la collectivité de Kemba à l'ouest. L'enquête rurale rapide s'est faite aux villages de Mbeko, Mpanda, Kebina et Likwangola. L'agriculture et la pêche sont les activités principales et traditionnelles des hommes et des femmes. Bien que Batere diffère de certaines façons du reste de la zone du projet située au sud du Fleuve Kasai, en général son système agricole et économique ressemble beaucoup à celui que nous avons décrit plus tôt dans ce rapport.

Population

Les informations sur la population et les structures de la colonisation n'étaient pas disponibles à Batere.

Caractéristiques socio-culturelles

La population de Batere appartient au groupe ethnique Sakata. Les villages consistent en clans nombreux qui se marient entre eux et peuvent emprunter de la terre les uns des autres. Le terroir villageois appartient au chef de terre (mbei) du clan primaire (les premiers habitants du territoire) mais tous les autres clans ont aussi un chef de terre qui répartit les champs dans sa portion de terres désignée. Les villageois interviewés sont Protestants, Kimbanguistes, Catholiques, Néo-Apostoliques, Mapapu et Kintwadi C.C.A.; les deux premières religions ont la majorité d'adhérents, suivies des deux suivantes.

Infrastructure et services villageois

Il n'y a généralement pas d'infrastructure ni de services villageois dans les villages étudiés. Aucun des villages ne dispose d'une clinique ou d'un dispensaire. L'hôpital de la Mission de Bosobe est cité comme la source primaire des soins de santé, suivi des dispensaires de la Mission de Tolo à Tenele, en dehors de la collectivité, et du dispensaire de Bosobe à Dungu. Mpanda est le seul village étudié qui n'a pas d'école primaire; Mbeko est le seul village à avoir une école secondaire. Il n'y a de puits ou d'équipements de transformation mécanisés dans aucun des quatre villages.

L'écologie

Batere est une région de savane et de forêts. Il y a beaucoup de ruisseaux et de marécages dans les régions boisées. Par contraste avec la région au sud du Fleuve Kasai, la palme raphia est rare à Batere et le "faux palmier" (malebo) est commun.

Ressources et production agricoles

Une différence intéressante de l'infrastructure agricole de la région de Kutu s'est montrée à Batere. Les agents de vulgarisation agricole (agronomes,

techniciens vétérinaires) du système administratif national ne travaillent pas dans la collectivité. Aucun des villages ne contient des champs imposés ou collectifs, les producteurs de café ne sont pas enregistrés comme "fermiers" et les villageois ont déclaré qu'ils n'avaient pas eu de visites des agronomes depuis la fin des années soixante-dix. Cette différence est probablement due au fait que le système traditionnel de chefs coutumiers administre toujours la région.

Tous les quatre villages à Batere ont déclaré qu'ils ont accès à suffisamment de terre à cultiver dans la forêt; il n'y avait qu'un seul village où les femmes ont déclaré qu'elles cultivent le manioc dans les terres de savanne. A Likwangola, la terre forestière est marécageuse à cause de la nappe phréatique, et les villageois empruntent de la terre d'un village avoisinant à Oshwe. Il est rare d'emprunter des champs pour cultiver des cultures vivrières à Batere à cause de la disponibilité des terres, mais cela se fait. L'emprunteur défriche et brûle généralement le champ et le divise ensuite avec le propriétaire, payant donc la terre avec son travail. On peut emprunter des terres des villages et des clans différents, et dans ce cas le chef de terre perçoit un paiement d'arachides ou de semences de courges. Cependant, on n'emprunte pas la terre gratuitement pour la production du café, et le chef de terre reçoit un paiement obligatoire en espèces (100-200 zaïres par sac récolté) ou un panier de café.

La production agricole à Batere est essentiellement pareille à celle dans le reste de la zone du projet. Les cultures principales sont le manioc, les ignames, le maïs, les arachides et les semences de courges. Le riz est une culture moins importante dans les quatre villages étudiés et en général la production des arachides et des courges semble être inférieure dans les collectivités du sud. La canne à sucre, les ananas et les plantains sont les cultures qu'on cultive plus souvent à Batere que dans les collectivités du sud. Les villageois ont déclaré qu'ils ne cultivent pas de nouvelles cultures et n'utilisent pas de semences améliorées. les Belges leur avaient imposé la culture du coton et du punga-punga, et les villageois n'en ont pas produit depuis environ 1940 et 1965, respectivement. Il n'existe pas de pâturages séparés.

Pratiquement tous les cultivateurs cultivent du café, bien qu'ils ne soient pas enregistrés avec la collectivité comme ayant des "fermes à convention". Les cultivateurs ont déclaré qu'ils n'avaient payé la collectivité qu'une fois, lors de l'enregistrement de leurs champs. Les données au niveau des collectivités sur la production du café n'étaient pas disponibles à Batere puisqu'il n'y a pas d'agronome là-bas, mais quelques informations sur les prix locaux et les contraintes à la commercialisation sont présentées dans le rapport sommaire sur Kemba, la collectivité avoisinante.

Ressources forestières

A part leur utilisation dans les villages, les produits forestiers ne sont pas en général une ressource économique importante. Les palmiers à huile sont considérés comme une espèce sauvage, bien qu'ils fournissent de l'huile et du vin pour la consommation des foyers et la vente dans les villages. Le palmier raphia est rare dans cette région; deux villages ont signalé qu'il n'y

en a pas dans leur localité. Likwangola, le village près de Bosobe, vend des grumes à la mission, et les villageois à Mpanda ont signalé que la vente des plantes rampantes est une activité importante et permanente qui sert à gagner de l'argent liquide (20 plantes rampantes de deux mètres de longueur se vendent 100 Z.).

La pêche et la chasse

La pêche et la chasse suivent l'agriculture en tant que principales activités économiques traditionnelles à Batere. Les hommes et les femmes font la pêche dans les fleuves (Lukenie, Kasai), surtout en juillet et août. Les femmes font la pêche en groupes; les hommes généralement font la pêche individuellement. La pisciculture dans les étangs n'est pas une activité importante à cause de la proximité des villages à ces fleuves. On élève les poissons dans les étangs que les femmes utilisent principalement pour laver le manioc, et la pêche sert à la consommation des foyers. Les hommes font la chasse plusieurs fois par semaine pendant toute l'année, sauf en juillet et août. On fait la chasse individuellement avec des fusils, des arcs et des flèches et des lances longues plus souvent que la chasse collective à l'aide des filets et des chiens.

L'élevage

L'élevage n'est pas une activité importante dans les villages de recherche et aucun de ces quatre villages n'a des bovins. Les porcs sont interdits dans deux villages parce qu'ils sont sales et qu'ils détruisent les cultures. A Batere, on élève les mêmes petits ruminants et autres espèces qu'ailleurs dans la zone du projet.

Structures de la consommation

Il y a certaines différences visibles entre les structures de la consommation de cette collectivité et celles des autres. Le chikwangue est l'aliment de base qu'on fait avec du manioc et on mange rarement le "fufu". Le poisson est cité comme le produit de base principal de protéine, suivi par la viande et le gibier; on dit que ce dernier est peu abondant bien que les hommes fassent la chasse. Et bien que les forêts soient étendues, les femmes ont signalé que la cueillette des aliments sauvages est moins importante ici qu'elle est au sud du Fleuve Kasai. On mange moins d'aliments sauvages: le mapambu (un fruit), les champignons, les fougères (un légume) et les chenilles furent cités comme des produits de base.

Activités économiques nonagricoles

Les activités nonagricoles des hommes et des femmes sont limitées et ressemblent à celles pratiquées dans le reste de la zone du projet. Les hommes fabriquent des paniers (200 Z.), des tamis pour la transformation du chikwangue (200 Z.) et des canoës (1.500-3.000 Z.). Les hommes et les femmes fabriquent des briques qu'on utilise pour construire des maisons (5 Z. par brique).

La commercialisation

La commercialisation des produits agricoles et les problèmes qui l'accompagnent ressemblent à ceux des collectivités du sud. Deux des villages étudiés sont les seuls à avoir des magasins (Likwangola, Mpanda). Les grands commerçants avec des camions viennent aux villages seulement pendant la moisson pour acheter le café, le riz et le maïs. Ils vendent des commodités tels que du savon, du sel, des habits, des casseroles, des bicyclettes et des radios. Les petits trafiquants reviennent pendant toute l'année pour acheter le manioc et vendre le savon, le sel et le kérosène.

Les centres commerciaux régionaux qu'utilisent les villageois sont Tampete, Sibie, Tenele, la Mission de Bosobe, Mbie et Dungu. Le centre de Tampete est important parce que plusieurs compagnies de café (COPLABO, COMAGRILAC) ont des dépôts et des magasins là. Les villageois disent qu'ils achètent des outils agricoles à Tampete, Mbie et Dungu.

Les principales récoltes commerciales qu'on vend à Batere sont le manioc, le café, les arachides et le maïs. Les cultures plus rémunératrices, par ordre, sont le café, le manioc et le maïs. Le bimpuka (le manioc trempé et partiellement transformé) est un article de vente et commercial important.

Crédit

Il n'y a aucune source de crédit dans les quatre villages étudiés. C'est seulement les groupes religieux du village (Maman Misato, Maman Legionnaires) qui fournissent de l'aide financière à leurs membres en cas de maladie.

Assistance technique et projets actuels

Les villageois étudiés ont cité la Mission Protestante de Bosobe comme la source primaire d'assistance. La mission a travaillé dans cette collectivité depuis 1927, et elle dispose d'un hôpital complètement équipé et de quelques écoles. Elle entretient aussi des dispensaires dans vingt-deux autres villages à Batere. La mission a un programme pour peser les nourrissons et fournit du conseil sur la santé une fois par mois à Likwangola, le village de recherche près de Bosobe. Elle ne travaille pas dans les autres villages étudiés. Les femmes à Likwangola ont favorablement évalué le programme pour peser les nourrissons et les femmes à Mbeko ont signalé que la mission serait une bonne agence d'administration d'un programme de crédit rural. Mais les hommes à Mbeko ont dit que la mission ne donne que du conseil et pas d'aide pratique.

Les villageois interviewés à Batere connaîssent deux autres missions catholiques. Les femmes à Kebina ont cité la Mission de Tolo en tant qu'une bonne source d'aide, mais elle est à Telele, en dehors de la collectivité de Batere. Et les hommes à Likwangola ont cité la Mission de Taketa en tant que leur source préférée d'assistance.

Le responsable de la collectivité a déclaré qu'à part les missions il n'y a pas de projets dans la collectivité à présent. Comme le système national qui fournit des agents de vulgarisation au niveau des collectivités (agronomes, techniciens vétérinaires) ne fonctionne pas à Batere, les

villageois n'ont pas accès à ce type d'assistance technique.

Les coopératives d'agriculteurs

Il n'y a pas de coopératives d'agriculteurs ni d'autres associations à Batere. Le responsable de la collectivité dit qu'il avait essayé d'organiser les cultivateurs en groupes, mais sans succès.

Les priorités des villageois dans le développement

Les premières priorités des villageois dans le développement local sont de trouver des acheteurs pour leurs produits agricoles, surtout le café et le manioc, et de se procurer des sources de crédit et des dispensaires aux villages. Ils signalent aussi qu'ils ont besoin d'écoles et de magasins. Les priorités du responsable de la collectivité sont d'abord d'augmenter la production du café et des bovins; et ensuite d'améliorer le réseau de commercialisation de la collectivité pour pouvoir évacuer les produits agricoles et pour qu'on ait accès à plus de biens de consommation sur place.

Contraintes locales au développement

Par comparaison avec le reste de la zone du projet, Batere est relativement isolé des centres régionaux tels que Semendua, Bandundu et Kikwit. Et puisqu'il n'y a qu'une mission qui travaille dans la collectivité, le réseau local d'assistance technique est donc limité. Voilà donc les contraintes au développement local qu'ont signalées le responsable de la collectivité et les villageois. Ils ont cité la première comme la cause principale du manque d'assistance au développement dans la collectivité.

Le manque d'un système de transport adéquat aggrave les difficultés du développement local. Comme dans le reste de la zone du projet, les mauvaises routes et la distance entre les villages découragent les commerçants d'acheter les produits agricoles locaux et empêchent les cultivateurs de les livrer aux marchés régionaux. Elles limitent aussi l'accès de la population aux biens de consommation et aux services tels que les soins de santé. Les deux fleuves qui bordent Batere servent de liens de transport, mais selon les villageois, le commerce par bateau est limité et irrégulier.

Interventions potentielles

Deux interventions potentielles de PROCAR seraient d'améliorer la production du café et l'élevage des bovins. Un agronome à Kemba a signalé que le café produit dans la région est de mauvaise qualité à cause des techniques de production et de stockage des cultivateurs (le manque de lutte antiparasitaire, la moisson prématurée, pas de dépôts). Il est classé en café de troisième qualité au marché de Kinshasa et rapporte par conséquent un prix bas. Les cultivateurs à Batere ont exprimé régulièrement leur intérêt à améliorer et augmenter leur production du café, afin de produire du revenu monétaire. Ils ont besoin d'assistance technique, d'accès aux intrants et de dépôts. Les compagnies telles que la COPLABO qui achètent du café dans la collectivité et qui ont des dépôts à Tampete pourraient être un moyen d'atteindre les cultivateurs.

L'augmentation de la production des bovins ou des petits ruminants est

une autre possibilité à Batere. Les hommes et les femmes interviewés s'intéressent à la production des bovins. Le projet à Makaw a du cheptel et de l'assistance vétérinaire qui peuvent être mis à la disposition des autres villages. L'assistance et les provisions vétérinaires sont essentielles à l'amélioration de l'élevage dans la collectivité, car actuellement il n'existe pas de système gouvernemental qui les fournirait.

Il y a deux possibilités pour améliorer le transport local qui conviendraient à cette région. La première serait de fournir l'accès aux bicyclettes, qui sont pratiques sur les sols généralement plats et durs de Batere, et que les hommes et les femmes utilisent beaucoup pour transporter les commodités. La deuxième possibilité serait d'améliorer les liens de transport et de commercialisation des villageois en fournissant l'accès aux bateaux à utiliser sur les deux fleuves, le Lukenie et le Kasai, qui sont les principaux circuits de transport de la région. PROCAR pourrait soutenir l'organisation des groupes villageois, comme présentée dans la première partie de ce rapport, dont les produits tel que le café sont vendus à Bandundu et Kinshasa.

Les recommandations pour améliorer le réseau de commercialisation local et l'accès aux soins de santé, aux écoles et aux biens de consommation à Batere correspondent à ceux qu'on a présentés aux termes de la zone du projet entière dans une section précédente du rapport.

KEMBA

Rapport sommaire, E. Adelski

Kemba est la deuxième collectivité du projet dans la zone septentrionale de Kutu. Cette collectivité est encadrée par le Fleuve Lukenie au nord, le Fleuve Kasai au sud et la collectivité de Batere à l'est. Les quatre villages étudiés pour l'enquête rurale rapide furent: Kempipi, Motangili, Mokila et Manganga. Puisque le système économique et les structures de la consommation de Kemba ressemblent beaucoup à ceux présentés dans le sommaire préalable de Batere, nous les présentons en moins de détail ici.

Population

On n'a pas obtenu de données sur la population et les structures de la colonisation à Kemba.

Caractéristiques socio-culturelles

Les Sakata habitent dans la collectivité de Batere. Ce groupe ethnique contient plusieurs clans qui se marient entre eux, et plusieurs clans habitent un village. Le terroir villageois appartient au chef de terre (mbei) du clan qui a fondé le village mais chacun des autres clans a des droits d'usufruit sur une partie de la terre. Les Sakata font la même distinction entre la terre et les champs que les autres groupes ethniques dans la zone du projet: la terre appartient aux mbei à perpétuité, et les champs appartiennent aux gens qui les travaillent et aux fils des hommes les héritent.

Tous les villageois interviewés pratiquent la religion Catholique ou Protestante.

Infrastructure et services villageois

Les services et l'infrastructure au niveau des villages sont très limités dans la collectivité. Aucun des villages étudiés n'a des machines telles que des moulins ou des presses d'huile et Kempipi est le à avoir un puits de village que la Mission de Bokoro avait construit en 1986. Les quatre villages ont tous des écoles primaires, bien que celle à Manganga n'enseigne que les deux premières classes. Trois villages ont des dispensaires: ceux à Kempipi et Motangili sont subventionnés par la Mission de Bokoro, et celui à Mokila a une infirmière et une accoucheuse subventionnées par la Mission de Bosobe.

L'écologie

Comme Batere, Kemba est principalement une région de savane boisée avec des terres forestières. Il y a de nombreuses sources d'eau dans les forêts , en plus des deux principaux fleuves qui forment ses limites.

Ressources et production agricoles

En général, le système de production agricole local est pareil à ceux qu'on a décrits plus tôt. On peut emprunter des champs pour la production des cultures vivrières: l'emprunteur débroussaille et brûle le champ et en donne ensuite une partie au propriétaire à cultiver. Les femmes ont signalé qu'on

peut payer l'emprunt des champs avec une partie de la moisson. On verse au chef de terre une partie des récoltes d'ignames, et d'arachides ou de l'argent pour payer les champs ensemencés en cultures vivrières, et du café pour les champs de café. Les femmes ont aussi signalé que parfois les villageois ne donnent rien au mbei lors de la moisson, mais qu'ils contribuent de argent liquide quand il y a une mort dans sa famille.

La terre forestière est abondante et fertile, selon les villageois, et elle sert à produire des cultures vivrières et du café. Ils cultivent le café, les plantains, la canne à sucre et les bananes uniquement dans les terres forestières. Les femmes cultivent aussi certaines terres de savanne: les cultures principales sont le manioc, les ignames et les arachides. Le riz et le maïs sont des cultures moins importantes que dans les collectivités du sud, et on les cultive surtout pour les vendre. Le café est la principale récolte commerciale de la collectivité et presque tous les villageois le cultivent bien qu'aucun ne soit enregistré comme "fermier." Ils l'ont cultivé depuis les années mi-soixante à Kemba.

Il n'y a pas d'agronome d'Etat dans cette collectivité, mais un cultivateur de café privé qui est agronome (Mukuba Yemake) leur fournit quelques informations sur la production du café et la commercialisation locales. Il asignalé que l'OZACAF, l'agence nationale d'assistance technique pour la production du café, dirige des bureaux à Bokoro, Tolo et Semendua. Mais selon Yemake et les villageois, l'OZACAF ne fournit ni du conseil ni des intrants. Les cultivateurs n'ont pas reçu d'assistance technique, et par conséquent ils cueillent les grains de café avant qu'ils soient mûrs et ils ne les sèchent pas comme il faut, et les grains sont endommagés par l'humidité et les insectes pendant le stockage. En conséquence, le café de Kemba est classé en troisième qualité dans le marché de Kinshasa, comme les prix de marché suivants le montrent. En 1987, selon Yemake, sept compagnies achetèrent du café à Kemba: COPLABO, TASSIN, DELTA, TRANSLUK, PAC-ZAIRE, la Grâce et SAGRICOM au prix de 50-60 Z. par kilogramme. En 1988, le prix est tombé à 35-45 Z./kilogramme et trois acheteurs seulement sont venus à Kemba: la COPLABO, TASSIN et SAGRICOM. Le manque d'assistance technique pour les villageois influence donc la production de leur culture commerciale primaire.

Selon les villageois, leur cultures associées ont peu changé durant les derniers trente ans. La production du coton et du punga-punga fut imposée par les Belges et cessa avant l'indépendance, à cause du manque d'acheteurs. Les jeunes hommes à Manganga ont signalé que la cultivation des palmiers à huile cessa en 1964, mais d'autres ont dit que ceux-ci n'avaient jamais été une culture commerciale importante. Les seules cultures nouvelles qu'on a signalées sont le maïs et un type d'épinards provenant de la Mission Catholique à Makaw, introduits en 1987 à Mokila et Manganga respectivement.

Deux villages de recherche sont en train de cultiver des champs collectifs cette année pour la première fois (Motangili, Kempipi). Le responsable de la collectivité a imposé les champs; le chef de terre et le dirigeant du village en sont chargés. A l'heure de l'enquête les villageois ne savaient pas quelles cultures seraient cultivées. La cultivation de ces champs est une exception au système local, puisqu'en général il n'y a pas de champs imposés/collectifs dans la région à cause de l'absence d'agents de vulgarisation agricole d'Etat au niveau des collectivités (voit le rapport sommaire sur Batere).

Ressources forestières

Les produits forestiers ne sont pas une composante importante du système économique rural. Les palmiers à huile sont considérés comme une ressource sauvage et on ne les cultive pas pour leur valeur commerciale. Pourtant ils fournissent des noix et de l'huile à usage des foyers et pour la vente dans le village. Les palmiers raphias sont rares dans la région et ne sont pas exploités. Kempipi, le village sur la route principale entre la Mission de Bokoro et Semendua, un centre commercial, vend des grumes aux commerçants par contrat (50 Z. pour une grume de quatre pouces de diamètre). Les plantes rampantes utilisées pour fabriquer les paillassons et les paniers sont le produit forestier que les villageois vendent le plus (200-300 Z./fagot).

La pêche et la chasse

La pêche est la deuxième principale activité traditionnelle des hommes et des femmes. Les deux sexes font la pêche dans les fleuves et les ruisseaux afin de se procurer des aliments et de l'argent liquide provenant des ventes. A Mokila, plusieurs familles quittent le village depuis mai jusqu'à septembre pour camper le long du fleuve et faire la pêche. Ils s'en vont vers Mushi, Komutu et Bandundu, un voyage de quelques jours par pirogue, où les hommes font la pêche dans le fleuve et les femmes fument la capture. Ils vendent le poisson fumé aux commerçants sur le fleuve et dans les grandes villes telles que Bandundu. Les hommes quittent aussi les villages pour faire la pêche tous seuls, laissant les femmes à la préparation des champs de savane, et rentrant à temps pour faire le gros travail de défrichage et brûlis des terrains forestiers. Pendant la saison sèche, des groupes de femmes campent une ou deux semaines le long du fleuve pour faire la pêche. Les villageois à Mokila estiment qu'ils peuvent gagner 5-6.000 Z. par mois en faisant la pêche. Au moins une famille à Mokila possède un nouveau grand moteur de hors-bord, preuve de l'importance du fleuve dans l'économie locale.

Par contraste, la pisciculture traditionnelle et moderne sont rares aux villages étudiés. Peu d'hommes ont des étangs et ceux des femmes, qui servent principalement à laver le manioc, sont empoissonnés avec des alevins provenant des fleuves. Même dans les villages loins des fleuves, la pisciculture par les femmes n'est pas considerée comme une activité importante (Manganga, Kempipi). Les villageois à Mokila ont signalé que la Mission Catholique à Makaw serait une source potentielle d'assistance technique pour la pisciculture.

La chasse est une activité masculine traditionnelle. Les hommes font la chasse individuellement avec des fusils et des lances, aussi bien qu'en groupes avec des filets et des chiens. Le gibier ne sert qu'à la consommation des foyers et ils ne le vendent pas en dehors du village.

L'élevage.

La Mission Catholique à Makaw introduisit des bovins dans deux villages de recherche en 1982. Tous les bovins à Manganga appartiennent à un cultivateur qui avait acheté une vache (8.000 Z.) et a élevé un troupeau de six têtes, avec l'aide de la mission. Et sept villageois à Mokila ont formé une coopérative de bovins l'année dernière (voir ci-dessus). la Mission de

Bokoro introduisit les porcs dans la région vers le milieu des années soixante-dix mais ils furent prohibés en 1984 parce qu'ils communiquent des maladies et ravagent les champs.

Les structures de la consommation

Le chikwangue et le poisson sont les aliments de base à Kemba. On mange le fufu rarement et on mange le maïs tout frais. Les femmes disent qu'on mange le gibier plus souvent que la viande. Un certain nombre d'aliments sauvages font aussi partie du régime: les fougères et les épinards sauvages, les chenilles, le ginjambe et le mapambou (ces deux derniers sont des fruits).

Activités économiques nonagricoles

Les moyens de gagner de l'argent liquide à Kemba sont limités et ressemblent à ceux du reste de la zone du projet. Comme décrit ci-dessus, la pêche est une activité économique importante qui rapporte de l'argent liquide aux villageois. Dans les villages, les hommes construisent les charpentes des maisons en bois (3-6.000 Z./maison) et les femmes construisent les murs en terre. Les hommes et les femmes fabriquent des briques par contrat (5 Z. par brique).

La commercialisation

Il y a plusieurs centres commerciaux importants à Kemba: Semendua, la Mission de Bokoro, Tolo et Bandundu. Des outils agricoles et un éventail de biens de consommation sont disponibles à Bokoro et Semendua. Des quatre villages étudiés, Kempipi, sur la route entre les deux premiers centres commerciaux, est le seul qui contient des magasins. Le commerce en bateau, naviguant les fleuves Lukenie et Kasai, est un réseau commercial vital pour les villages riverains tels que Mokila et Motangili. En dehors de cette particularité régionale de commerce fluvial, les conditions et les problèmes de commercialisation rurale sont les mêmes que ceux qui existent dans le reste de la zone du projet.

Le manioc et le café sont les principaux produits agricoles qu'on vend à Kemba. Les femmes et les hommes signalèrent que leur production dépasse leurs ventes. Le maïs et les arachides sont les produits commerciaux secondaires des villageois et les villages riverains vendent du poisson fumé (Mokila, Motangili). Le manioc en cossettes et le bimpuka (une forme de manioc partiellement transformée et mouillée) sont les principaux produits à usage commercial sur le fleuve et pour les trafiquants.

Le crédit

Le crédit n'est pas généralement disponible aux villageois à Kemba. Motangili, à cinq kilomètres de Bokoro, est le seul village qui prétend avoir accès aux crédit de la SECREB (Société de Crédit de Bokoro). Les groupes religieux dans chaque village accordent d'habitude des petites quantités de crédit pour des problèmes tels que les maladies.

Assistance technique et projets actuels

Motangili est le seul village à signaler qu'il avait une source d'assistance technique disponible à présent: le PAC (Programme d'Action Complémentaire), administré par la Mission de Bokoro. Le PAC est un programme intégré pour le développement rural qui fournit du conseil technique dans plusieurs domaines, comprenant l'agriculture, la pisciculture, l'élevage et la santé. Le programme a commencé à Motangili cette année et un agent de vulgarisation visite le village une fois par mois. Les villageois disent au sujet du programme que le technicien avait apporté des alevins de tilapia à vendre mais que personne n'en a achetés.

Le responsable de la collectivité a signalé que les seuls autres programmes dans la collectivité sont les dispensaires subventionnés par la Mission Catholique de Bokoro dans sept villages à Kemba. La Mission dirige aussi un hôpital à Bokoro.

Les OIG que connaissent les villages étudiés sont la Mission de Bokoro, la Mission Catholique à Makaw et la Mission Protestante à Semendua. Certains villageois ont signalé que les coopératives telles que le projet de bovins à Makaw sont peu souhaitables à cause des problèmes inhérents au travail en groupes; ils préféreraient des programmes individuels que la mission n'offre pas. En général ils n'ont pas exprimé d'opinions fermes au sujet des trois OIG qui travaillent à Kemba.

Les coopératives d'agriculteurs

Deux villages de recherche ont des coopératives, Mokila et Motangili. Mokila mit sur pied une coopérative de bovins en 1987 avec l'aide de la Mission Catholique à Makaw. Il y a sept membres, et chacun verse une charge de 1.000 Z. par bête par an. Ils assistent à une réunion mensuelle à Makaw et reçoivent des soins vétérinaires de la mission. Ils gardent les bovins dans un immense pâturage clôturé avec du fil de fer barbelé sur les terres de savanne près du village. Nous n'avons pas obtenu d'informations sur la taille et la composition du troupeau, car les cultivateurs n'étaient pas disposés à discuter ces détails.

Il y a aussi un groupe de producteurs de café à Motangili qui s'est organisé en ce qu'on appellerait plus précisémment une pré-coopérative. Le groupe (PLAMBO) s'est organisé en 1986, chaque membre verse une charge de 500 Z. par an et ils se réunissent une fois par mois. L'enquête à Kemba a montré que les cultivateurs de café des autres villages collaborent aussi, surtout en s'accordant sur un prix de vente pour leur café avant l'arrivée des acheteurs. Ils ne collaborent pas à d'autres aspects de la production ou de la commercialisation et disent qu'effectivement ils ont peu de succès à maintenir les prix qu'ils fixent.

Selon le responsable de la collectivité, il n'y a que trois autres coopératives à Kemba. Des informations plus détaillées sur les deux premières coopératives décrites ci-dessous sont présentées dans le rapport complémentaire sur les OIG dans la zone du projet (Hall et al., 1988). Il existe une coopérative de 150 cultivateurs de café à Muntu qui se sont organisés de façon indépendante en 1984 et qui recherchent actuellement du soutien extérieur. Comme décrit ci-dessus, la Mission Catholique à Makaw y

soutient une coopérative de bovins et commence à travailler dans quelques autres villages. La mission subventionne aussi un dispensaire et une école à Makaw. Le troisième groupe est une pré-coopérative nommée "Selefuni" qui fut organisée de façon indépendante cette année par un groupe de producteurs de café et qui n'a pas encore eu de moisson.

Les priorités des villageois dans le développement

Les besoins ressentis des villageois reflètent les deux côtés des problèmes régionaux vis à vis du commerce: leurs priorités sont de trouver des acheteurs pour leur produits agricoles et d'établir des magasins pour fournir une provision stable de biens de consommation. En deuxième priorité se trouvent les écoles et une source de travail salarié.

Les priorités du responsable de la collectivité sont semblables. Il a signalé que le marché pour les produits agricoles de Kemba doit s'améliorer, surtout pour le manioc et le café. Il a signalé aussi le besoin d'industries pour employer la population rurale.

Contraintes locales au développement

Les contraintes au développement à Kemba sont les mêmes que celles dans le reste de la zone du projet. C'est le manque d'infrastructure locale -- les routes, un système de soins de santé, un système commercial -- qui empêche les gens d'améliorer leur niveau de vie.

Il est possible être que les principales considérations du point de vue de PROCAR sont la distance et les deux fleuves qui séparent la collectivité de Kikwit. Mais pour la population locale, les Fleuves Kasai et Lukenie qui séparent Kemba du reste de la zone du projet représentent le principal lien de transport pour leur commerce avec Bandundu et Kinshasa.

Interventions potentielles

Les interventions potentielles pour PROCAR à Kemba sont essentiellement les même que celles que nous avons présentées dans le rapport sommaire préalable sur Batere. Les villageois cultivent actuellement le café comme source de revenu très nécessaire, et leurs produits ont une valeur commeciale assez basse. On pourrait augmenter la valeur de la culture au marché de Kinshasa à l'aide d'une assistance technique pour améliorer la qualité de la culture en remplaçant la variété actuellement cultivée, ou à l'aide de l'assistance pour améliorer les techniques de récolte et de stockage qui endommagent les grains de café. Il faudrait renforcer et développer des coopératives de producteurs de café pour qu'ils puissent organiser des centres de stockage locaux, donnant ainsi aux cultivateurs de l'influence avec les commerçants aux termes de leur capacité de livrer des grandes quantités de café à des prix plus élevés. Cette intervention est discutée à fond dans la première section du rapport.

L'augmentation de la production de bovins serait une autre intervention potentielle à Kemba. Ils ont des pâturages à leur disposition, les villageois s'y intéressent et la mission à Makaw a commencé à établir un réseau d'assistance technique et de soins vétérinaires.

Les deux façons d'améliorer le transport local que nous avons présentées comme interventions potentielles dans le rapport sommaire sur Batere conviendraient aussi à Kemba. La première serait de fournir des bicyclettes qui sont pratiques sur les sols généralement plats et durs de Kemba et que les hommes et les femmes utilisent couramment pour transporter des commodités. La deuxième possibilité serait d'améliorer les liens de transport et de commercialisation des villageois en fournissant de l'accès aux bateaux à utiliser sur les deux fleuves qui sont les principaux circuits de transport dans la région. PROCAR pourrait soutenir l'organisation des groupes villageois, comme présenté dans la première partie de ce rapport, dont les produits tel que le café sont vendus à Bandundu et Kinshasa.

BULWEM

Rapport sommaire, E. Adelski

Bulwem est dans la partie nord-est de la zone du projet, un peu au sud du Fleuve Kasai, entouré par cinq collectivités du projet. C'est un trajet en voiture d'à peu près quatre heures pour arriver aux deux villes principales, Idiofa et Kikwit. Intsueme Lokwa, Lokwambila, Oveke 1 et Imbim Dzo (Imbimbi) sont les quatre villages étudiés. Le responsable de la collectivité et ses fonctionnaires étaient absents lors de l'enquête rurale rapide, et par conséquent les informations au niveau des collectivités sur les coopératives et les projets actuels en dehors des quatre villages de recherche ne sont pas inclus dans ce sommaire.

Population

Les données sur la taille de la population et les structures de la colonisation n'étaient pas disponibles parce que le responsable de la collectivité était absent quand on a fait les travaux sur le terrain.

Caractéristiques socio-culturelles

Trois groupes ethniques furent représentés dans les villages étudiés: les Badinga, les Babunda et les Bangoli (ou Ngui). Selon une entrevue précédente avec le responsable de la collectivité, les Badinga sont en grande majorité (80%) à Bulwem, et les Bangoli sont en minorité. Les Bangoli sont caractérisés comme "les gens de la forêt" et habitent surtout la partie nord-est de la collectivité. Oveke 1 est le village Bangoli dans l'échantillon de l'enquête rurale rapide; Intsueme Lokwa et Imbim Dzou sont les villages Badinga. Des Badinga et des Babunda habitent au quatrième village, Lokwambila.

Les trois groupes ethniques se composent de clans nombreux et plusieurs clans habitent généralement un village. Tous les trois groupes ethniques se marient entre eux. Il paraît que ceux qui parlent les langues Dinga et Bunda (des groupes Badinga et Babunda, respectivement) se comprennent en général.

La majorité des villageois étudiés sont des Catholiques et des Protestants. Il n'y a des Kimbangistes et des Néo-Apostoliques qu'au village Bangoli de Oveke 1.

Infrastructure et services villageois

Il n'y a presque pas d'infrastructure villageoise dans les villages étudiés. Ils n'ont pas de dispensaires, de puits, de moulins ou d'autres équipements. Ils n'ont pas d'écoles non plus, sauf Lokwambila qui n'a que la première année d'école primaire.

L'écologie

Bulwem comprend un mélange forestier, surtout dans la partie nord-est de la collectivité, et des terres de savanne au sud et dans une partie du nord-ouest. Les villageois ont signalé que le sol dans la savane est composé d'argile sableuse et que le sol dans la forêt est composé d'argile.

Ressources et production agricoles

Chaque clan contrôle une portion de la terre autour de son village. Les clans ne peuvent pas étendre leurs propriétés foncières traditionnelles mais les villageois ont accès à la terre des autres clans par l'intermédiaire de leurs parents, puisque les membres des clans se marient entre eux. Les gens peuvent donc cultiver des cultures vivrières dans les terres d'un autre clan, même pendant plusieurs décennies, mais les champs restent la propriété du clan. Les villageois signalent qu'il n'est pas nécessaire de payer la terre empruntée, ni en espèces ni en nature. On peut aussi cultiver les cultures pérennes telles que le café dans la terre d'un autre clan, suivant les mêmes règles.

On préfère la terre forestière pour la cultivation puisqu'on dit qu'elle est plus productive que la savane. Trois villages font leurs cultures principalement dans la forêt; Intsueme Lokwa est le seul village où les villageois disent qu'ils n'ont pas assez de terres forestières, mais ils ont accès à assez de terres de savanne pour contrebalancer cette insuffisance. Les cultures principales produites dans les terres forestières sont le maïs, le riz, la canne à sucre, le manioc, les arachides et les courges; on ne sème les trois premières cultures que dans les terres forestières. Les principales cultures produites dans les terres de savanne sont les courges et les patates douces, le manioc, les haricots et les noix de bambarra (les voandzou); les deux dernières cultures ne sont cultivées que dans les terres de savanne.

Peu de cultures furent ajoutées ou abandonnées du système agricole pendant les derniers trente ans. En 1985 Lokwambila obtint une nouvelle variété de riz appelée "Goodyear" du DPP en Idiofa. Les villageois ont signalé qu'elle produit plus que la variété traditionnelle et qu'on la préfère pour la consomation, puisqu'elle est plus blanche. Ils ont aussi signalé que sa qualité n'a pas dégénéré après trois ans. Selon les mêmes villageois, la CODAIK à Bulwem est en train de tester une nouvelle variété de manioc qui produit des tubercules en six mois, et ils en ont obtenu des boutures. Le punga-punga et le caoutchouc sont deux cultures qui n'ont pas été cultivées à Bulwem depuis trente ans parce qu'il n'y a pas d'acheteurs pour ces produits.

Il y a très peu de fermiers de café registrés dans les villages étudiés. Quatre personnes à Oveke 1 cultivent le café mais un seul a un champ suffisamment grand pour pouvoir l'enregistrer (la taille minimum requise est d'un hectare). Deux personnes à Lokwambilia ont des champs de café et l'un d'eux est enregistré. La production a commencé aux villages en 1986 et un village cita le DPP comme la source des semences de café. On verse chaque année les paiements des champs à l'agronome de la collectivité en espèces à la base de la taille du champ, et en nature au chef de terre après la moisson.

Il est possible que le nombre de personnes qui cultivent le café soit plus grand que les villageois ne l'aient signalé. Les cultivateurs qui ont des champs de moins d'un hectare ne sont pas obligés de les enregistrer avec la collectivité et les villageois auraient pu les omettre de leurs rapports. Certains cultivateurs ne déclarent pas qu'ils ont des champs de café jusqu'à ce qu'ils aient eu une moisson, quand la plante est déjà âgée de quatre ans. Et les villageois auraient pu cacher ces informations parce que le café est une culture enregistrée et imposable à Bulwem.

Tous les villages étudiés ont des champs collectifs et imposés qu'administre l'agronome de la collectivité. Chaque foyer cultive un champ imposé (80 mètres sur 100). Les champs collectifs sont exigés par le programme du PRAAL de Zaïre et à Bulwem on les cultive pour des fonctionnaires tel que le chef de groupement, l'agronome de la collectivité, le fonctionnaire de la Croix Rouge et les villageois eux-mêmes. Il y avait d'un à trois champs collectifs par village et chacun mesurait 100 mètres sur 100. Les villageois signalent que les fermiers registrés, tels que les cultivateurs de café, ne sont pas obligés de travailler dans les champs collectifs. Les produits de ces champs sont divisés entre le responsable de la collectivité, l'agronome et les villageois.

Ressources forestières

Les produits forestiers ne sont pas une importante ressource économique à Bulwem. La production commerciale du palmier à huile à Oveke 1 s'acheva au début des soixantes quand Coreman et C.K.E. ont cessé d'acheter ces produits. Les palmes raphias se trouvent à travers toute la région et produisent des articles principalement pour l'usage des villages et des ménages: le vin, des frondes pour fabriquer des paillassons et de la toiture, et des troncs pour construire des maisons et des lits. Le bois abattu se vend principalement dans les villages. La production commerciale du punga-punga n'est pas courante dans la région, bien que les villageois à Oveke 1 aient signalé qu'ils rassemblent et vendent les fibres de la variété sauvage à Fernandes, un acheteur principal des commodités agricoles au marché de Beachangando.

La pêche et la chasse

La pêche est généralement citée comme la deuxième principale activité économique des villageois, suivant l'agriculture. Les hommes élèvent les poissons dans des étangs traditionnels et les récoltent une ou deux fois un an. On peut obtenir du conseil technique des étudiants à la Mission de Mbeo (Oveke 1) et du DPP à Idiofa (Imbim Dzo, Intsueme Lokwa), bien que les villageois à Oveke 1 aient signalé que les alevins ne sont plus vendus par la Mission de Mbeo. Les femmes sont les seules à faire la pêche dans les ruisseaux et les fleuves avec des paniers. Les femmes disent que la pêche n'est pas une activité importante et que la capture sert surtout à la consommation des foyers, sauf à Oveke 1 qui est situé près du Fleuve Lye. Les femmes ont aussi des étangs de pisciculture traditionnels.

La chasse n'est pas une activité importante dans cette région. Les hommes à Lokwambila disent que comme leur travail agricole a augmenté, ils font moins la chasse. Les hommes à tous les quatre villages ont dit qu'ils ne font la chasse qu'une fois par mois et que le gibier sert à la consommation des foyers.

L'élevage

Le système d'élevage à Bulwem ressemble à ceux qu'on a décrits au préalable. Il n'y a des bovins qu'à deux villages: à Oveke 1, où les quatre têtes appartiennent au chef assistant, et à Intsueme Lokwa. Le DPP d'Idiofa a prêté deux vaches à Intsueme Lokwa pour l'élevage, et qui les rendra quand le village aura quelques veaux. Le DPP a aussi introduit des pigeons et des

paonnes dans le village en 1966. Un villageois introduisit les porcs dans Oveke 1 en 1978 et on les élève dans d'autres villages aussi.

Les structures de la consommation

Les structures de la consommation sont compatibles avec celles qu'on a présentées dans la première partie du rapport. Le fufu fait avec du maïs mélangé avec de la farine de manioc est le produit de base préféré, suivi du maïs. Les femmes signalèrent qu'on préférait le gibier, le poisson et la viande, dans cet ordre. Une diversité d'aliments sauvages tel que les chenilles, les champignons et les fruits sont disponibles pendant toute l'année.

Activités économiques nonagricoles

Les activités en dehors de l'exploitationn pour gagner de l'argent liquide sont limitées. Les hommes vendent le poisson et le vin dans leurs villages et coupent les frondes de palmier utilisées pour fabriquer les toitures. Les femmes construisent les murs des maison et distillent de l'alcool du manioc, ce qui est cité comme leur activité la plus rémunératrice (100 Z. par bouteille).

La commercialisation

Bulwem est une collectivité qui a un calendrier de marché organisé, et ainsi Beachangando, le marché principal, se tient chaque semaine. Les commerçants viennent de Kikwit et d'Idiofa, un trajet en voiture de quatre heures seulement, pour acheter des produits agricoles et vendre des biens de consommation. Selon les villageois, les principaux acheteurs dans la collectivité sont la SOLBENA, la Mboliaka, Viduar, Fernandes et Valele.

Les villageois ont signalé que des commerçants de Kikwit, Idiofa, Bulungu et Kinshasa reviennent aussi aux villages deux ou trois fois par semaine pendant la saison des moissons pour acheter des cultures. Les cultures dont on vend les plus grandes quantités sont, par ordre, le manioc, les semences de courges, le maïs, le riz et les arachides (nous avons mentionné le café dans la section sur Oveke 1). Les cultures les plus rentables sont, par ordre, le manioc, les semences de courges, le riz et les arachides. Après la saison des moissons, les commerçants ne reviennent qu'une fois par mois ou pas du tout. A Lokwambila, les villageois disent que les commerçants vendent des commodités avant la moisson (tissu, sel, savon) et déduisent ensuite le prix de la récolte des villageois, accaparant ainsi le marché rural.

Les marchés principaux où les villageois font des achats sont Beachangando, Kikwit, Idiofa et Dibaya. Les outils agricoles sont disponibles dans ces marchés et chez les colporteurs; les villageois ont dit qu'ils ne peuvent plus les obtenir du DPP. Des quatre villages étudiés, seul Oveke 1 a un magasin.

Le crédit

Il n'y a aucune source de crédit pour les quatre villages de recherche. Les femmes à Intsueme Lokwa ont signalé que le pasteur de la Mission Protestante de Tshene a une caisse et accorde du crédit à tout le monde. Il

n'y a aucune limite au nombre d'emprunts qu'un individu peut faire et on ne leur fait pas payer d'intérêt.

Assistance technique et projets actuels

Le DPP à Idiofa, la PRODEV et trois missions à Bulwem sont les sources l'assistance technique des villageois. Le DPP n'a pas une bonne réputation à Bulwem. Les villageois disent que les agents du DPP qui dirigent le programme de développement rural visitent rarement les villages. Leurs critiques sont les suivantes: le DPP fournit du conseil, mais pas d'aide pratique ou de crédit; son principal intérêt est d'acheter des produits et il exploite les villageois en achetant à des prix bas; il ne fournit pas de moulins ou de décortiqueuses pour que les villageois puissent vendre leurs produits transformés à des prix plus élevés. Le DPP s'est mis en contact avec avec Imbim Dzou depuis 1982 seulement pour acheter leurs moissons, selon les hommes là-bas. Lokwambila travailla avec le DPP de 1971-81 pour élever des bovins mais leur expérience fut négative aussi: le DPP leur prêta du cheptel reproducteur et ils élevèrent 36 têtes, mais faute d'assistance technique adéquate, le troupeau est mort. Cette année le DPP forme ce que certains villageois appellent une coopérative de riz à Lokwambila en distribuant des sacs et une petite avance en espèces avant la moisson. Cela semble être un moyen d'assurer les achats du riz par le DPP tout autant qu'un moyen d'améliorer les ventes au village.

La PRODEV d'Idiofa a commencé à travailler à Intsueme Lokwa cette année. Elle a visité le village deux fois pour fournir du conseil technique sur la pisciculture et l'élevage. Aucun des autres villages ne l'ont mentionnée comme une source d'assistance technique.

La Mission de Mbeo, la Mission de Tshene et la Mission de Kimputu fournissent de l'assistance technique à Bulwem. La Mission de Mbeo/ISDR a une école et du personnel du DPP; les étudiants donnent des conseils sur la pisciculture, l'eau et le logement à Oveke 1. Les villageois ont signalé qu'ils ne sont que "des étudiants" et visitent rarement les étangs à poissons ou les sources d'eau. La Mission de Tshene (Protestante) a des écoles primaires et secondaires et est une source de crédit, comme nous l'avons expliqué ci-dessus. Les femmes à Imbimb Dzou ont cité la Mission Catholique de Kimputu comme une bonne source d'assistance technique, en se basant sur leur interaction avec un américain qui y avait autrefois dirigé un programme "d'assistance sociale". La mission n'a actuellement pas de programmes au village.

Il n'y a aucun projet fonctionnant actuellement dans les quatre villages étudiés. Puisque le responsable de la collectivité et ses employés étaient absents, leurs informations sur les projets dans la collectivité ne furent pas disponibles.

Les coopératives d'agriculteurs

Imbimb Dzou est le seul village disposant d'un groupe de cultivateurs qu'on pourrait appeler une pré-coopérative. En 1987 les femmes là-bas cultivèrent un champ de riz collectif, vendirent la culture et achetèrent trois porcs et une chèvre. Chaque membre verse des droits de 300 Z. par mois. Ils utilisent l'argent pour acheter des produits agricoles et les vendre

ensuite collectivement. Ils économisent les bénéfices pour acheter une vache.

Après les expériences que Lokwambila a eu du DPP -- d'abord la coopérative de bovins et maintenant les ventes du riz -- les villageois ont dit qu'ils ne s'intéressent pas à former des coopératives. La seule organisation qu'ils voudraient soutenir au village serait un dispensaire ou une clinique de maternité. Les femmes d'Oveke 1 et les hommes d'Intsueme Lokwa ont exprimé de l'intérêt à l'organisation des coopératives d'élevage, les derniers avec la PRODEV. Les autres villageois ont signalé qu'ils préfèrent leurs propres formes d'organisation villageoise et ne s'intéressent pas à organiser des coopératives.

Les priorités des villageois dans le développement

Le besoin des dispensaires est la première priorité de développement des villageois. Du logement amélioré (toiture en tôle, briques en ciment) et des acheteurs pour leurs produits agricoles sont en deuxième et troisième priorités. En plus ils ont signalé le besoin d'une diversité de services: magasins, écoles, puits et moulins.

Contraintes locales au développement

Bulwem confronte les mêmes contraintes au développement que le reste de la zone du projet. Les routes locales sont en mauvais état, et ainsi les villageois ont l'accès limité aux marchés, aux biens de consommation et aux soins de santé. Mais la proximité de Bulwem à Kikwit et Idiofa, deux principaux centres régionaux, est peut-être un avantage pour améliorer le système commercial et l'accès de la collectivité à l'assistance technique.

Interventions potentielles

Comme noté ci-dessus, Bulwem est situé près de deux centres commerciaux régionaux (Idiofa, Kikwit) et a donc l'occasion de vendre des produits agricoles transformés à de grands nombres de consommateurs et de commerçants. Des centres locaux pour la transformation des cultures principales vendues à Bulwem (riz, manioc, maïs, café) augmenteraient la valeur des ventes au marché des villageois. Un rassemblement des produits agricoles de plusieurs villages dans un centre local pour la transformation et le stockage améliorerait la commercialisation en mettant de grandes quantités de produits transformés et judicieusement enmagasinés à la disposition des commerçants. Ces centres pourraient aussi servir de centres de distribution (magasins) pour des biens de consommation tels que des outils agricoles apportés par les commerçants de Kikwit et d'Idiofa. L'organisation de telles coopératives ou de tels centres de transformation/stockage au niveau du groupement pourrait être soutenue par PROCAR, comme présenté dans la première section de ce rapport.

Les recommandations pour améliorer l'accès à l'assistance technique et aux soins de santé présentées dans la première section de ce rapport seraient applicables à Bulwem. PROCAR pourrait travailler avec le DPP à Idiofa puisqu'il a travaillé dans la région depuis quelque temps, mais comme on l'a noté ci-dessus, il n'a pas une bonne réputation parmi les villageois. Il faudrait donc que PROCAR améliore le programme d'assistance technique du DPP.

SEDZO

Rapport sommaire, E. Adelski

Sedzo est situé dans la région nord-est du projet, bordé par le Fleuve Kasai au nord et adjacent à cinq autres collectivités dans le projet. Les quatre villages dans l'échantillon de l'enquête rurale rapide sont ManaMana, PioPio, Panu Nsumbu et Mateko Fioti. Outre ce dernier, le responsable de la collectivité a choisi pour l'enquête de grands villages où habitent des fonctionnaires tels que son greffier administratif. Cependant, les conditions et les problèmes de la vie rurale ressemblaient à ceux cités dans le reste de la zone du projet.

La population

On n'a pas obtenu de statistiques démographiques ni d'informations sur les structures de la colonisation à Sedzo.

Caractéristiques socio-culturelles

Un certain nombre de groupes ethniques habitent la collectivité, y compris les Badinga, Balori, Bangoli, Babunda, Bayansi, Bapende, Bamputu, Bambola, Batetela, Baluba et Bawongo. Tous ces groupes se trouvaient dans les villages de recherche. Ces groupes se composent de plusieurs clans, dont plusieurs habitent généralement un village. Les Badinga et les Balori sont en majorité et sont généralement les groupes propriétaires aux villages étudiés. On pratique les religions Catholique, Protestante, Kimbanguiste et Néo-apostolique à Sedzo.

Infrastructure et services villageois

Il n'y a généralement pas d'infrastructure ou de services villageois dans cette collectivité. Deux des plus grands villages étudiés ont des dispensaires et des écoles (PioPio et Panu Nsumbu). Mateko Fioti, le village de recherche près de la Mission de Mateko, a un puits dont les villageois ont payé la construction en 1987. Et même cette infrastructure reflète probablement un biais: à l'exception de Mateko Fioti, il fut apparent que le responsable de la collectivité avait choisi des villages exceptionnellement grands (et donc relativement prospères) pour l'échantillon de l'enquête rurale rapide.

L'écologie

Sedzo est une région qui comprend des terres de savanne et des forêts mélangées. Il y a un réseau étendu de petits fleuves à travers tout la région.

Ressources et production agricoles

L'agriculture est citée comme la composante la plus importante du système économique local. Tous les villages ont signalé qu'ils ont assez de terres arables et qu'ils cultivent presque tous leurs champs dans les zones forestières plus fertiles. Le chef de terre reçoit un panier de maïs ou d'arachides de chaque champ de cultures vivrières cultivé, que le champ soit

prêté ou non, et un panier de café de chaque champ de café.

La production agricole et les cultures principales à Sedzo ressemblent à ceux décrits plus tôt. Les villages de PioPio et Panu Nsumbu ont signalé qu'ils cultivent des nouvelles variétés de manioc (mupama, bernadin et sicile) introduites par l'agronome de la collectivité en 1980. Une nouvelle variété de manioc doux introduite par la Mission Kimbanguiste de Muzulu en 1987 fut aussi signalée à Panu Nsumbu. Deux cultures commerciales ne sont plus cultivées dans la région: on abandonna le caoutchouc entre 1945-60 et le punga-punga au début des années soixante. Il y a des champs imposés et collectifs aux villages de Sedzo et on donne une partie de la moisson de ces champs au responsable de la collectivité. Aucun des villages ne prétend avoir mis de côté une partie de ses terres pour le pâturage, mais on garde les bovins à Panu Nsumbu sur une grande île au milieu le Fleuve Kasai.

Ressources forestières

Les produits forestiers ont moins d'importance sur le plan commercial. La cultivation des palmiers à huile pour produire des noix de palmier se termina au début des années soixantes quand C.K.E. et Coreman suspendirent leurs achats. Maintenant il y a peu d'hommes qui peut grimper aux arbres, mais les villageois coupent toujours assez de noix de palmier pour faire de l'huile pour la consommation des foyers et la vente dans le village. Le palmier raphia n'est pas une espèce qu'on cultive dans cette région. Le bambou sert au tissage des paillassons mais on ne le vend pas en dehors des villages.

Il n'y a que deux villages qui vendent des produits forestiers. Mateko Fioti vend du bois à la Mission de Mateko de temps en temps. Et Fernandes, le commerçant qui a un dépôt à Sedzo et un bureau à Kikwit, achète du punga-punga des villageois à Mateko Fioti et ManaMana (10 Z. par kilogramme).

La pêche et la chasse

La pêche dans les fleuves et les ruisseaux est une activité traditionnelle des hommes et des femmes; pendant les mois secs, les gens font la pêche deux ou trois fois par semaine. La pisciculture est une activité relativement nouvelle: les hommes à PioPio et Panu Nsumbu avaient commencé à améliorer leurs étangs à poissons il y a quatre ans, ces derniers à l'aide de ceux qui avaient habité près de la Mission de Mateko. Ce n'est pas une activité traditionnelle pour les femmes, bien qu'elles aident aux hommes. Les hommes font aussi la chasse deux ou trois fois par semaine.

L'élevage

Selon le responsable de la collectivité, l'élevage est la seconde principale activité économique de Sedzo. Il y a environ une centaine de propriétaires de bovins enregistrés dans la collectivité et tous les quatre villages élèvent des bovins qu'ils avaient obtenus de l'avant-poste du DPP à la Mission de Mbeo pendant les années soixante (Panu Nsumbu et ManaMana) et en 1980 (PioPio). Les villageois eux-mêmes ont introduit les porcs pendant les deux dernières années.

Les structures de la consommation

Le manioc est l'aliment de base qu'on mange principalement en forme de chikwangue. Le fufu est cité comme la préférence secondaire. Les femmes signalent qu'on mange le poisson et le gibier plus souvent que la viande. On mange une variété d'aliments sauvages, y compris les champignons, les chenilles, le Fumbwa, le mikungu et les fougères (tous les trois sont des légumes).

Activités économiques nonagricoles

Les activités nonagricoles des villageois sont limitées, comme on l'a décrit au préalable. Certains hommes construisent des pirogues et des femmes distillent de l'alcool du maïs et du manioc. Les hommes et les femmes produisent du punga-punga; les villageois à ManaMana estiment que les ventes rapportent 2-3.000 Z. par mois. Les villages près du Fleuve Kasai tels que Panu Nsumbu gagnent de l'argent en vendant du poisson pendant la saison sèche.

La commercialisation

Comme l'ont souligné le responsable de la collectivité et les villageois, le réseau de commercialisation de Sedzo est limité. PioPio seul a des magasins, et il a une population d'environ 4.000 personnes. Panu fut cité comme un centre commercial régional et la SOLBENA et Fernandes comme de principaux commerçants dans la collectivité; tous deux se basent à Panu. Le responsable de la collectivité a dit que la SOLBENA et Hassan et Frère ne maintiennent plus des dépôts à Sedzo: les routes et les ponts sont en si mauvais état qu'ils doivent faire la plupart de leur commerce ailleurs.

La commercialisation à Sedzo se fait avec les bateliers sur le Fleuve Kasai et les acheteurs qui ont des camions. Les villages le long du Fleuve Kasai tel que Panu Nsumbu et PioPio font la plupart de leurs affaires avec les bateaux qui achètent leurs cultures et vendent des biens de consommation. A cause de la condition des routes, les commerçants visitent les villages qui ne sont pas sur le circuit principal surtout après la moisson des principales récoltes commerciales: maïs, arachides et semences de courges. Les villageois disent qu'après la moisson les trafiquants -- en camions et en bateaux -- sont les seuls à venir aux villages pour acheter du manioc. Les commerçants traversent Mateko Fioti régulièrement (3 ou 4 fois par semaine) mais c'est parce que c'est sur la route qui mène à la Mission de Mateko.

On vend un nombre limité de cultures à Sedzo. Les cultures dont on vend les plus grandes quantités sont le manioc, le maïs, les arachides et les semences de courges. Les villageois disent que les arachides, le maïs et les semences de courges sont les cultures les plus profitables. Le fumbwa, un légume sauvage, est une culture commerciale que les camionneurs achètent à Panu Nsumbu. Le troc ne se fait pas généralement à Sedzo: certains villageois ont dit que c'était interdit, mais la plupart ont signalé que les trafiquants demandent de l'argent liquide pour les biens de consommation qu'ils vendent, plutôt que des produits agricoles. Les deux villages riverains, Panu Nsumbu et PioPio, sont les seuls à signaler qu'ils échangent du manioc, des arachides et du maïs contre des biens de consommation tels que les habits, le sel et les casseroles. Les villageois obtiennent leurs outils agricoles de Kikwit, Bulungu, la SOLBENA et des trafiquants.

Le crédit

Il n'y a pas de crédit organisé à la disposition de la population rurale à Sedzo à présent. L'Abbé à la Mission Mateko a organisé une coopérative de crédit en 1983 qui permettait aux villageois de rembourser leurs dettes avec des produits agricoles, mais le programme s'est terminé avec sa mort cette année.

Assistance technique et projets actuels

Le personnel du DPP à la Mission de Mbeo et la Mission Catholique de Mateko sont les sources d'assistance technique principales de la collectivité. Le responsable de la collectivité et les villageois ont déclaré que la Mission de Mbeo avait fait peu de travail à Sedzo. La Mission de Mateko a des écoles, un dispensaire et des ateliers de menuiserie et de maçonnerie. La mission a construit un puits dans un des villages de recherche, Mateko Fioti, en 1987, et l'a payé en nature: un demi-sac de manioc par femme. Mais les femmes de Mateko Fioti qui connaissent la mission indiquent qu'elles ne s'intéressent pas à organiser des groupes pour recevoir du conseil sur la nutrition et la santé des enfants ("nous ne sommes pas obéissantes"). Elles sentaient que l'aide la plus utile de la mission était le programme de crédit (voir le crédit, ci-dessus). Elles ont déterminé que la compétence de la mission était moyenne.

Le seul projet qui fonctionne à Sedzo est le projet 026 de l'USAID pour l'amélioration des routes. Le responsable de la collectivité a demandé que l'USAID construise un port à PioPio, le village de recherche sur le Fleuve Kasai, puisque le fleuve est une principale artère pour le commerce dans la partie septentrionale de la collectivité.

Les coopératives d'agriculteurs

Il y a trois coopératives à Sedzo, selon le responsable de la collectivité, qui seraient effectivement mieux classées parmi les pré-coopératives. ManaMana avait organisé une coopérative de bovins villageois (CEMA) en 1965 et possédait 3.200 têtes de bovins. Le chef de village a dit que la coopérative n'était pas rentable à cause du manque d'acheteurs et d'assistance technique; ils ont demandé l'aide de la CODAIK mais n'en ont pas encore reçu. Il n'y a plus que 340 bovins maintenant et on les remplace par le café en tant que culture commerciale. Aucun des autres villages de recherche ne dispose de coopératives fonctionnelles. La centaine de producteurs de bovins qui sont enregistrés à Sedzo sont organisés en groupes et travaillent principalement avec le DPP et la Mission Kimbanguiste de Panu Muzulu. Il y a aussi environ 150 "fermiers registrés" à Sedzo qui cultivent le café et deux groupes de producteurs de café: La C.P.T. (Coopérative de Planteurs de Café, Tshitshiri) au village de Kinowa près de Kalo, et l'UDFKL à Kilom qui fut organisé en 1982 et qui est affiliée avec le DPP.

Les priorités des villageois dans le développement

Les priorités des villageois et celles du responsable de la collectivité pour le développement local se chevauchent dans une certaine mesure. Les priorités des villageois sont d'établir des dispensaires aux villages,

d'améliorer les routes, et ensuite de se procurer des magasins et du crédit. Le responsable de la collectivité a déclaré que l'amélioration des routes et des ponts étaient sa première priorité, afin d'améliorer la vente des produits agricoles et l'accessibilité des intrants agricoles et des médicaments. Les soins de santé sont en deuxième priorité: il n'y a pas d'hôpitaux dans toute la collectivité et les dispensaires sont sans provisions ou médicaments. Il a cité aussi le besoin d'améliorer le logement local et le besoin d'assistance technique pour améliorer la production des bovins.

Contraintes locales au développement

Les contraintes au développement à Sedzo sont les mêmes que celles que nous avons décrites dans la première partie de ce rapport. Les mauvaises routes et la distance entre les villages découragent les commerçants de quitter la route principale pour acheter des produits agricoles, et bloquent l'accès de la population aux biens de consommation et aux services tels que les soins de santé et l'assistance technique. Le Fleuve Kasai sert de lien de transport pour les villages riverains mais le commerce en bateau, comme celui avec les camionneurs, est irrégulier et insuffisant.

Interventions potentielles

Comme ce sommaire le montre, il existe un réseau limité pour canaliser des interventions de PROCAR à Sedzo. Les villageois ne font pas des rapports très favorables sur les deux missions mais c'est surtout parce que ces dernières n'offrent pas d'assistance technique/aide qui corresponde aux priorités locales. PROCAR pourrait soutenir les programmes des missions qui s'adressent aux besoins locaux signalés dans cette enquête: les soins de santé villageois, l'accès aux crédit et aux intrants agricoles, l'assistance vétérinaire.

Les producteurs de bovins qui sont actuellement affiliés avec les missions pourraient représenter un point de départ; les producteurs de café enregistrés et leurs pré-coopératives pourraient en être un autre. Les deux groupes ont besoin de l'accès au conseil technique et les intrants que le réseau de missions pourrait fournir. Comme nous l'avons présenté dans la première section de ce rapport, on pourrait organiser du conseil technique pour le café et des soins vétérinaires pour les bovins au niveau du groupement, et des techniciens qui reçoivent de la formation et des provisions d'une mission ou d'un autre bureau central pourraient les fournir. Etant donné la condition des routes à Sedzo et la distance entre les villages, des soins de santé pourraient être organisés de la même manière. Les villageois à Sedzo demandent des soins de santé -- des infirmières, l'accès aux médicaments -- plutôt que du conseil seulement, comme les missions ont tendance à fournir. Une autre intervention potentielle est de réactiver la coopérative de crédit à la Mission de Mateko qui fournissait de l'argent liquide et accepterait les remboursements en nature (commodités agricoles). Les villageois locaux ont trouvé ce programme utile.

COLLECTIVITE DE KALANGANDA

Rapport Sommaire, K. Mayombo

Ecologie et situation

Bornée par les collectivités Bulwem au Nord, Banga au Nord Est, Musanga au Sud, Kanga à l'Ouest et Nkara au Nord Est, la collectivité de Kalanganda se trouve en grande partie dans la forêt. C'est une région presque plate surtout en savane et quelques collines en forêt. Elle est traversée par deux rivières, Mpio-mpio à l'Est et Kamutsha à l'Ouest. Ces rivières sont entourées des forêts galeries. Le sol est sablo-argileux et accuse une bonne fertilité en forêt. En savane la proportion du sable est un peu plus élevée qu'en forêt.

Population

Les villages de la collectivité de Kalanganda sont d'une manière générale plus ou moins larges mais avec le nombre de ménages qui varie autour de 50. Elle compte 61.646 habitants, pour 6 groupements. Il n'y a qu'une seule tribu dans cette collectivité; le Mbunda. C'est une tribu essentiellement agricole.

Les religions rencontrées sont: la religion catholique qui prédomine, la religion protestante, la religion Kimbanguiste et le néo-apostholique.

Production agricole

Les principaux produits agricoles sont: le manioc, le maïs, l'arachide, la courge, le riz et le voandzou. On cultive également, le millet, l'igname, la canne à sucre, la banane de table, la banane plantain, le tabac et la tomate. L'introduction de la culture du riz en 1978 par la D.P.P. a dû augmenter d'une façon générale les superficies des champs dans l'ensemble.

Kalanganda connaît le problème de diminution des forêts. La situation a été signalée à Mayungu et à Impasi-Mbul. C'est ce qui a obligé le déplacement de ce dernier village d'un site à l'autre dans le but de disposer d'un peu de terres dans la forêt.

Elevage

Parmi les espèces élevées se trouvent les bovins, la chèvre, le mouton, le porc, la poule, le canard, le pigeon et le cobaye. Dans certains villages tels que Ikubi-Kanga, Lakubu I, l'élevage de gros bétail est d'une introduction récente, entre 1980 et 1987, assurée par le D.P.P. Les bêtes sont laissées en divagation, ce qui entraîne pour les paysans le paiement d'amende fréquemment. A Kalanganda, il n'y a pas d'espèces interdites - tout est élevé. Le porc qui est interdit dans d'autres collectivités est élevé à Kalanganda.

Pisciculture

On rencontre deux types de pisciculture, une moderne et une autre traditionnelle. Ceux qui font la pisciculture moderne sont encadrés par le P.P.F., principalement à Lakubu I. Dans l'ensemble c'est la pisciculture traditionnelle qui prédomine. Dans les étangs traditionnels on trouve le tilapia et d'autres espèces telles que les anguilles. Tandis que dans les étangs modernes on élève uniquement le tilapia.

Commercialisation

Les anciennes sociétés qui étaient implantées dans la collectivité et qui s'occupaient de l'achat de noix palmiste, de café et de punga-punga, sont tombées en faillite et ne fonctionnent plus. Il s'agit notamment des Etbs. MADAIL, la CKE et la COOREMAN. Il n'y a pas de commerçants dans les villages et on n'y trouve que rarement les boutiques.

Les commerçants d'Idiofa, de Kikwit et ceux de Kinshasa se rendent dans plusieurs localités acheter les produits agricoles, comme le riz, l'arachide, le manioc, le café, le maïs et la courge, et ce pendant la période de campagne. Beaucoup de paysans ont déclaré que les commerçants n'amènent rien pour vendre, ils ne font qu'acheter. Ce sont par contre, les trafiquants qui amènent les produits tels que: habit, pétrole, gourde, savon, machette, sel, etc...

Le paysan considère que tout est rare; les outils agricoles ne sont apportés que pendant la saison sèche. Les paysans manifestent le besoin d'acheter les biens suivants qui ne sont pas disponibles: ciment, tôle, vélo, peintures, pièces de rechange pour vélo, coupe-coupe, machette, bêches, rasoir, pétrole. Et aussi, plusieurs cherchent les médicaments.

Il existe des marchés organisés à Kalanganda sur toute la collectivité. Le marché a lieu une fois par semaine, soit le lundi, soit le mardi, ceci dépendant de la localité.

N.B. Il n'y a que les routes comme seule voie d'évacuation des produits. L'état des routes pose déjà de sérieux problèmes. La collectivité doit entretenir environ 500 km à elle seule et ce, sans moyen financier - voir calendrier en annexe.

Source de crédit

Dans tous les villages visités, le paysan déclare qu'il n'y a pas de système de crédit, même traditionnel et confirme que cela n'a jamais existé.

Coopérative et association

La collectivité compte 27 coopératives, beaucoup d'entre elles s'occupent soit de l'agriculture soit de l'élevage, très peu pour la pisciculture. Liste en annexe. Pour plus de détails, consulter l'étude sur les O.N.G. Beaucoup de coopératives d'élevage sont encadrées par le D.D.P. Idiofa. On peut citer:

a) La coopérative de Mayungu, créée depuis 1972.
Elle a comme objectifs: - le développement du village dans la santé de la population et de l'habitat. Elle compte 74 membres, avec la part sociale de 10 Z. Il y a un président, un secrétaire, un trésorier et les conseillers. L'encadrement est assuré par les animateurs du D.P.P Idiofa. Réalisation nulle, pas de dispensaire, pas de maison en matériaux durables, sauf l'Eglise catholique en construction.

b) La coopérative Lwele-Ikubi, avec siège à Ikubi Kanga
Objectif: - construction d'un dispensaire et l'amélioration de l'habitat. Elle est créée depuis 1987. Domaine d'activité: élevage du gros bétail. Nombre de membres : 43. Part sociale: 1.500 Z Réunion 2 fois par mois. Organisation: Président, vice-président, secrétaire, trésorier, conseillers. L'encadrement est assuré par le D.P.P. Réalisation: la coopérative est à la phase de démarrage Pour ce qui est des associations, il n'y a que les mutuelles du genre d'entraide mais il n'existe pas des structures organisées.

Sources d'encadrement

Les sources d'encadrement qui peuvent attirer l'attention sont:
- Le D.P.P.: assure la formation des éleveurs et approvisionne ceux-ci en bétail. - Le P.N.R.: D'après le renseignement recueilli au niveau du chef lieu de la collectivité, il semble que le P.N.R. qui jadis fournissait les semences du riz aux paysans, ne le fait plus et s'occupe uniquement de l'achat de riz.
- Le P.P.F. : Le P.P.F. n'encadre qu'une petite partie de la collectivité.

En dehors de ce traditionnel qui est d'ailleurs inéfficace: l'agronome, le vétérinaire et le chargé du développement, ils sont plus policiers qu'agents du développement.

Contraintes dans la collectivité:

* Le manque d'encadrement des plusieurs coopératives. La plupart d'entre elles n'arrivent pas à réaliser leurs objectifs.
* Manque de lieux d'approvisionnement (boutiques et magasins) dans le village.
* Manque de moyen d'évacuation des produits agricoles.
* Manque de moulin dans le village.
* Absence dans la collectivité d'une structure pouvant alimenter les éleveurs en produits vétérinaires.

Solution

* Organisation des séminaires de formation pour les gestionnaires des coopératives et appui matériel.
* Organiser au sein des villages des associations pouvant s'occuper de la vente et d'achat des produits.
* Doter les localités des pousses-pousses pouvant permettre les paysans à amener les produits aux points de vente (marchés).
* Etudier les possibilités d'offrir les produits vétérinaires aux paysans par l'entremise du D.P.P.

COLLECTIVITE DE DUE

Rapport sommaire, K. Mayombo

Ecologie

La Collectivite de Due dispose des forêts entrecoupées par les savanes arbistives dont l'essence prédominante est l'HYMENOCARDIA ACIDA. La topographie du milieu se caractérise par la présence des collines et nombreuses vallées. Les plateaux sont souvent occupés par les villages.

Le sol est d'une façon générale sablo-argileux, néanmoins, on retrouve par ci par là des endroits où il y a prédominance de l'argile. La Collectivité ne dispose pas de grandes rivières. Toutefois, on retrouve de petites rivières entourées des forêts galeries.

Population

Avec 54.000 habitants, la Collectivité de Due dispose de 78 localités. C'est une Collectivité entièrement agricole et pastorale.

Caractéristiques Socio-Culturelles:

On retrouve deux éthnies dans la Collectivité : le Yansi et le Bamputu. Les religions qu'on y rencontre sont: la religion catholique qui est majoritaire, la religion protestante (CBZO) Communauté Batiste Zaire Ouest, et la religion Kimbanguiste qui est minoritaire.

Production Agricole

Les principaux produits agricoles sont: le manioc, le maïs, l'arachide, la courge et le riz. On cultive aussi la patate douce, l'igname, la banane, le plantain, le pili-pili, la tomate, le gombo, l'ananas, la canne à sucre et les amaranthes. Comme culture industrielle, il n'y a que le café, pas d'autres.

Dans l'ensemble de la collectivité, on ne fait pas le labour dans la forêt. Le semi est fait après incinération. Tandis qu'en savane, les femmes s'occupent de labour avec enfouissement. Ce sont elles qui conduisent en principal les cultures, surtout le manioc.

La jachère dure en savane environ 10 ans et en forêt elle peut aller jusqu'à 8 ans en moyenne. Il a été constaté avec regret que l'épathorium oderatum, plante qui épuise sérieusement le sol, s'installe déjà dans les jachères et même dans certains champs. Elle oppose une concurrence remarquable aux plantes de culture. Ceci a été observé à FUMUNZOKO. Les habitants de cette localité appellent cette plante "80" parce que c'est vers 1980 qu'elle a apparu.

Elevage

Dans l'ensemble de la collectivité, on élève le boeuf, la chèvre, le mouton, le canard, le pigeon, la pintarde, le cobaye. Toutefois, il existe certains coins de la collectivité où on n'élève pas le gros bétail. C'est le cas de la localité MUSIELE.

Le porc n'est pas élevé sur toute l'étendue de la collectivité sur ordre du Chef de collectivité.

Pisciculture

La pisciculture pratiquée dans cette collectivité est traditionnelle. Toutefois il y a eu entre 1975 et 1980, deux membres de Corps de la Paix qui ont travaillé dans la collectivité et ont apporté les alévins. Depuis leur départ les villageois s'achètent les alévins entre eux.

L'impression générale est que tout le monde presque ou du moins chaque ménage dispose d'un étang. Les espèces sont mélangées dans un même étang. Les espèces élevées sont le tilapia, silure, merlan.

Le produit de la récolte est destiné à la consommation. Parfois, on arrive à vendre aussi de petites quantités et faire cadeau aux amis, mais jamais on ne fait l'échange avec le poisson.

La Commercialisation

Dans les villages, il y a manque de boutiques. Néanmoins, on trouve quelques boutiques à Due Centre quelque 7 km du bureau administratif. Les commerçants locaux ne sont pas nombreux. On peut signaler aussi la présence de Mr. Fernandes, un sujet portugais qui s'occupe aussi de l'entretien des routes par le système de cantonnage manuel. Il achète souvent les noix de palme. Quelquefois aussi de l'arachide et du maïs. Mais jamais le manioc.

Les commerçants extérieurs qui vendent dans les villages, achètent les produits agricoles pendant la période de la campagne agricole. Pendant cette période les villageois manifestent le désir d'acquérir certains biens qui ne sont pas disponibles. Ce sont: la pelle, le coupe-coupe, la hâche, le ciment, les clous, la farine de froment, la levure, scie, casserole, chaussures, assiettes, fil nylon, lampe tempête. Il est à noter que, certains paysans considèrent que seuls les trafiquants amènent au village les biens à vendre et pas les commerçants. Ces derniers ne font qu'acheter mais n'amènent rien.

Les prix des produits agricoles varient très légèrement d'un village à l'autre, d'une façon générale, le paysan considère que ces prix sont très bas.

Ainsi les prix se présentent comme suit:

- le manioc	sac	:	700 Z	à	900 Z
- le maïs	sac	:	1000 Z	à	1500 Z
- la courge	sac	:	1200 Z	à	3500 Z
- le riz paddy	sac	:	+-1200 Z		
- l'arachide	sac	:	2300 Z		

Les commerçants arrivent avec leurs véhicules 2 à 3 fois par semaine. En dehors de cette période, ils deviennent rares. Ils arrivent dans les villages parfois 1 fois tous les deux ou trois mois.

Les produits achetés pendant la campagne sont: l'arachide, le maïs, la courge et le manioc. En dehors de la période de campagne agricole, le seul produit vendu est le manioc. Les matériels agricoles, comme la houe, machette, bêche etc., sont achetés dans les différents marchés organisés dans la collectivité. Et souvent on les achètent à Bulungu et à Lusekele. C'est toujours les commerçants qui fixent les prix des produits agricoles et des produits manufacturés.

Source de crédit

A part le système traditionnel de Likelemba, aucune autre forme de crédit n'existe dans la collectivité. Le montant gagné à Likelemba est souvent insignifiant. Il sert à satisfaire les petits besoins, achat d'habit, des matériels agricoles (houe, machette). Dans certains villages ce système n'existe pas et n'a jamais existé même dans le passé.

Coopérative et Association

* Comité de santé: c'est une association initiée par le Docteur Fontaine de Vanga depuis 1975. Ce type d'association a été identifié à FUMUNZOKO

Elle a comme objectif: (1) Amélioration de l'état sanitaire de la population par la construction d'un dispensaire à Fumunzoko; (2) Assurer l'hygiène et l'assainissement du milieu.

Elle est dirigée par un président qui a comme collaborateur un secrétaire, un trésorier et 2 conseillers les membres au nombre de 16, se réunissent 2 fois par mois et cotisent 100 Z/mois/personne. Ils font aussi de l'entraide entre eux, par une assistante en cas de maladie, deuil ou autres.

* Coopérative de Fumunzoko. C'est une précoopérative installée à Fumunzoko. Elle vient d'être créée au courant de cette année 1988.

Elle a pour objectifs: l'amènagement des ponts; l'évacuation des produits agricoles; et l'implantation des magasins pour l'approvisionnement du village. Elle comprend 64 membres (hommes et femmes). La souscription de la part sociale est de 100 Z.

La Coopérative est dirigée par un président secondé d'un secrétaire. Comme collaborateurs: un trésorier, les conseillers et les contrôleurs. La Coopérative dispose déjà d'un champs de riz de 5 ha. et d'un étang piscicole. Elle travaille en collaboration avec l'union des coopératives de Nkara et Due. Cette précoopérative dispose d'un statut qui est déjà présenté à la Zone pour les formalités administratives. Il est à noter qu'elle se trouve encore au stade embrionnaire.

* Coopérative, Mutualité piscicole, Agricole de Due.

C'est la seule qui semble être la plus sérieuse dans la

collectivité. Elle est située au centre Due à environ 7 km du bureau administratif de Due. Pour plus de détails, les informations peuvent être trouvées dans l'étude sur les ONGs. Il y a environ 5 coopératives dans la collectivité.

En dehors de ces organisations citées ci-haut, on peut trouver quelques associations non-organisées et sans grande importance, ex: Famille nouvelle de Fumunzoko qui a pour but de porter conseil de ménage, entraide au moment de deuil. Créée depuis 1986, elle comprend 25 membres.

Sources d'encadrement

En dehors de système traditionnel d'encadrement, c'est à dire: l'agronome de collectivité ou le moniteur agricole, le vétérinaire, l'agent sanitaire, aucun autre projet ni organisme ne s'occupe de l'encadrement que ce soit dans n'importe quel domaine.

Les paysans résidant en les villages visités estiment que les agronomes et les vétérinaires se limitent seulement à donner les conseils et à faire payer les amendes. Ils souhaitent un encadrement assuré par les missions telles que CBZO Busala, Mission Mateko.

Contraintes dans la collectivité

* L'évacuation des produits agricoles. Ce problème est causé par l'état des routes souvent médiocres, en dehors de la route entretenue par le projet 026, qui traverse la collectivité; les ponts sont souvent en bois et se cassent pendant la période des campagnes agricoles.

* Les éleveurs se plaignent du manque des produits vétérinaires pour soigner leurs bêtes. Les vétérinaires de l'Etat, leur vendent souvent les produits périmés qui causent la mort des bêtes (renseignement fourni par le chef de collectivité).

Solutions

Doter les missions (CBZO Busala, Mateko) des produits vétérinaires pour aider les paysans dans les environs. Encadrer la coopérative de centre de Due, par un appui logistique.

COLLECTIVITE DE MATEKO

Rapport Sommaire, K. Mayombo

Population

La collectivité de Mateko dispose des villages assez importants dont le nombre de ménages tourne autour de 70, parfois ce chiffre est largement dépassé pour atteindre 156 ménages comme c'est le cas de la localité Kimpanga-Mpukulu. Les localités les plus importantes sont Mokala, Eolo et Panu. C'est là où il y a des activités commerciales de la collectivité.

Caractéristiques Socio-Culturelles

On rencontre trois tribus à Mateko: Badinga, Bangoli et Balori. Les Balori longent la côte de la rivière Kasaï. Ils sont de ce fait de bons pêcheurs. Les religions pratiquées sont: Catholique (majoritaire), Kimbanguiste, Protestante et Néo-Apostolique (minoritaire).

Infrastructures et Services dans les villages

Les services sanitaires

Les villages visités n'ont pas de dispensaires ni de maternités. La population se déplace à pied pour se rendre là où il y a un centre de santé ou un dispensaire. Les habitants de Kimbanda vont se faire soigner à Lingwama à une distance de 12 km où se trouve un dispensaire de l'Etat installé depuis l'époque coloniale. Un autre dispensaire de l'Etat se trouve au camp Kinkumi à 6 km du village. Les habitants de Kimpanga-Mpukulu se rendent à Lungwamo ou à Kio. Là on trouve des dispensaires plus maternités gérés respectivement par SANRU Mokala et les protestants.

Beaucoup de villageoises et villageois préfèrent Kio parce que ce centre de santé est supervisé par les médecins de VANGA. Les habitants de Nsong partent à l'Hopital de Mokala (un hôpital catholique) ou encore à 3 km du village à Musele où se trouve un dispensaire géré par SANRU (SANRU est un programme de Santé Rurale dont l'intervention à Musele débuté depuis 1988). Le village Kinday II est situé à 5 km de Mokala où il y a un hôpital catholique ouvert depuis 1974. Les habitants de Kinday II partent se faire soigner à Mokala.

Les écoles

Nsong dispose de deux classes de premières années primaires. Les enfants sont obligés de se déplacer jusqu'à Musele où il y a une école primaire avec un cycle complet de six ans. Kinday II n'a pas d'école. Les enfants vont à Mokala où il y a une école primaire avec un cycle complet. Kimpanga-Mpukulu a une école primaire complète. Kimbanda a une école primaire incomplète (4 ans). Les élèves complètent leur cycle primaire à Lungwama ou à Kinkugi.

Sources d'Eau

Dans les villages visités, on utilise l'eau de source pour boire, l'eau de ruisseau pour la lessive et la vaisselle. L'eau de pluie est recueillie, elle est utilisée pour la cuisine, la vaisselle et pour laver les enfants. Partout, la source ne change pas avec les saisons. Les femmes puisent l'eau 2 à 3 fois pendant la saison sèche et 1 fois pendant la saison pluvieuse. Le temps nécessaire pour atteindre les sources varie de 10 minutes de marche pour les sources les plus proches et 25 à 30 minutes de marche pour les sources les plus éloignées.

Ecologie

Mateko est l'une des collectivités de la zone d'Idiofa qui se trouve en franche partie dans la forêt. Les savanes sont arbistives. Le sol est argilo-sableux et se caractérise par une bonne fertilité. La topographie du milieu se présente sous forme d'un vaste plateau avec quelques collines.

C'est une collectivité qui dispose de beaucoup de petites rivières de moindre importance. A côté de ces petites rivières on trouve Kamtsa qui est une des grandes rivières de la collectivité de Mateko. Au nord, on trouve la rivière Kasai qui constitue la limite administrative et même naturelle entre la sous-région de Mai-Ndo-Mbe et la collectivité Mateko.

Ressources en terres et la Production Agricole

Partout dans la collectivité, le problème de terre ne se pose pas. La population considère qu'il y a suffisance des forêts et de la savane. Les localités Nsong et Kimbanda sont presque entièrement dans la forêt. Dans ces deux localités, les champs se font uniquement dans la forêt. A Nsong, c'est dans la tradition, jamais on ne fait le champs en savane tandis que à Kimbanda, c'est seulement depuis 1980 que la population a abandonné les savanes pour ne cultiver qu'en forêt. Ceci s'explique par le fait que l'élevage bovin se développe dans cette localité et les savanes conviennent pour élever cette espèce.

Les conditions d'obtention des terres sont très souples. Dans les environs de Kimpanga-Mpukulu et de Nsong, les terres sont obtenues gratuitement, même pour un étranger qui vient installer les cultures vivrières. Il convient cependant de noter que la terre appartient toujours au clan. C'est le chef du clan qui en est responsable. Dans certaines localités, pour quelqu'un qui cherche à travailler la terre qui n'est pas de son clan, il est obligé de demander l'autorisation non au chef du clan, mais à celui qui a défriché et abattu les gros arbres pour la première fois dans cette forêt, car il en est devenu responsable. C'est à lui que l'on doit payer le "mulamb", une partie de la récolte, souvent c'est l'arachide, le maïs ou la courge et non le manioc. On donne comme "mulamb" environ le 1/10 de la production .

Pour les cultures industrielles, la première condition pour obtenir la terre, il faut d'abord appartenir au clan. Puis par l'autorisation du chef du clan à qui on paie comme mulamb:

- 1 calebasse de vin de palme
- 1 coq ou 1 poule
- 1 paquet de cigarettes
- 1 sac de sel

Ainsi, après chaque récolte, on donne le 1/4 de la production au propriètaire des terres. Jamais on ne vend la terre.

Les cultures pratiquées dans la collectivité dépendent des écosystèmes. Ainsi on cultive en forêt le maïs, l'arachide, la courge, le manioc, le pili-pili, l'oseille, le gombo, la banane, l'épinard, les amaranthas, la tomate, l'ananas, la canne à sucre, la banane plantain, et le café. En savane on cultive le manioc, la courge, l'arachide, l'oseille, le gombo, le haricot et le sésame. Le maïs n'est pas cultivé en savane.

Le manioc, le maïs, l'arachide et la courge, constituent les principales cultures de la collectivité.

Dans certains villages, comme Kimpanga-Mpukulu, le haricot a été introduit depuis 1985 par une villageoise qui a amené les semences de la localité de Waba. Jusqu'à ce jour la production de cette culture est encore faible et ne peut pas être commercialisée. Dans l'ensemble de la collectivité cette culture n'existe pas.

Il n'y a pas de nouvelles variétés dans la collectivité de Mateko. Les semences utilisées sont obtenues des cultures de la saison précédante.

Les cultures abandonnées sont:

- Le riz, depuis 1968, à Kimpanga-Mpukulu et à Kimbanda, le paysan considère que c'est une culture qui demande beaucoup de travail mais elle est moins remunérative.
- Le voandzou, celui-ci est abandonné vers les années 1958 à NSONG, à Kimpanga-Mpukulu en 1966 et à Kinday il y a 20 ans, les paysans déclarent qu'ils ont abandonné parce que le voandzou ne s'achète pas facilement.
- Le punga-punga a été abandonné aux environs des années 1960, c'était une culture imposée. Actuellement le paysan continue à exploiter le punga-punga qui pousse à l'état sauvage pour la vente des fibres.

Les seules cultures industrielles rencontrées sont: le café et le palmier à huile. Ces deux cultures ne sont pratiquées que par les fermiers. Le palmier à huile n'est plus cultivé par les villageois. Ils estiment que ce qui pousse à l'état sauvage répond à leurs besoins.

<u>Champs imposés et champs collectifs</u>:

Ce type de champs est appelé ainsi "imposé" parce qu'il est distribué par l'agronome au début du mois d'avril. Chaque ménage a un champs. La superficie de ces champs est de 0,5 ha/ménage. Dans la collectivité de Mateko, beaucoup de localités ont leurs champs imposés en forêt. C'est le responsable du champs qui décide des cultures à mettre en place et de la

disposition des produits.

Partout dans les villages, il existe 1 champs collectif d'une superficie d' 1 ha. Le responsable de ce champs dans le village c'est le chef de localité. Ce sont des champs installés dans le cadre de PRAAL. Ce sont de nouveaux champs, partout on n'a pas encore récolté.

Ressources Forestières

Le palmier à huile pousse à l'état sauvage dans la forêt de Mateko. Ces palmiers fournissent les noix palmistes qui le vendent à Fernandes à raison de 1 kg pour 10 Z. Le noix palmiste exige trop du travail. Les adultes ont abandonné ce travail partout à Kimpanga-Mpukulu depuis 1980, CEKA et COREMAN sont tombés en faillite. A Kimbanda, Fernandes passe jusqu'à ce jours, une fois tous les 3 mois. Le raphia dans Mateko n'existe pas ou n'est pas exploité.

Il y a des groupes de scieurs qui exploitent et vendent les bois ou les planches. Cette activité est exercée surtout au mois d'octobre. Un scieur peut produire 4 planches par semaine. Une planche est vendue à 500 Z. Beaucoup de scieurs sont découragés à cause des taxes imposées par le service de l'environnement et conservation de la nature. Les bambous aussi sont exploités et vendus pour la construction. Une botte de bambous se vend à 30 Z. Le plus grand problème pour les scieurs et les exploitants de bambous, c'est de trouver les gens qui peuvent leur passer commande. Parfois, ils restent 6 mois, voire une année sans commande.

Partout dans les villages visités, le rauwolfia n'est plus exploité à Nsong, l'exploitation de cette espèce a été abandonnée depuis 1976 à cause du manque d'acheteurs. Quant au punga-punga, celui-ci est vendu jusqu'à ce jour. Le punga-punga sauvage est exploité par les paysans. Le grand acheteur c'est Fernandes qui prend le punga-punga au mois de mars et au mois d'avril. Par campagne un paysan peut gagner avec le punga-punga 3.000 à 5.000 Z. Comme usage personnel, on en fabrique le filet de chasse, les nattes, le fil pour le toit de maison.

Pêche et Chasse

La pêche n'est pas développée dans la grande partie de Mateko. On retrouve une éthnie qui s'occupe vraiment de la pêche; ce sont les Balori. Ils longent le long de la rivière Kasai au nord de Mateko. Eolo est un centre où certains commerçants de Kikwit vont acheter les poissons. La pêche dans cette partie de la collectivité se fait au filet avec pirogue dans le Kasai.
Toutefois, l'agriculture est considérée comme l'activité principale, la pêche vient après vers le nord. La grande partie de produit de la pêche est destinée à la consommation.

La chasse dépend des saisons. Elle se pratique beaucoup pendant la saison de pluie. Pendant la saison sèche, on ne fait pas la chasse. Dans la collectivité, la chasse est importante. Elle se fait de 3 à 4 fois par semaine. Il y a deux types de chasse: la chasse collective et la chasse

individuelle. Dans la première forme de chasse, on utilise comme armes: le filet, le fusil et les flèches. On utilise également les chiens. Les gibiers obtenus sont partagés entre ceux qui ont participé à la chasse. Les participants peuvent être au nombre de 30. Ainsi une antiloppe peut être partagée entre 30 personnes. Quant à la chasse individuelle, les armes utilisées sont le fusil et les flèches. Dans ce dernier cas, les produits de la chasse sont destinés à la consommation et parfois si c'est important, à la vente, ou on les fume.

Les bêtes chassées sont: la gazelle, les sangliers, le porc-pic, la civette, le castor, le chat sauvage et l'hyène.

Elevage

Les espèces élevées dans cette collectivité sont: la vache, la chèvre, le mouton, la poule, le canard, le pigeon et la pintarde. D'une manière générale, c'est l'élevage du petit bétail qui prédomine, surtout l'élevage caprin. Les femmes ne font pas l'élevage de gros bétail, elles se limitent souvent à l'élevage de la volaille; quelquefois à celui du petit bétail. Car elles considèrent que ce type d'élevage exige beaucoup de moyens.

Dans l'ensemble de la collectivité l'introduction de gros bétail est récente. A Kimbanda, c'est en 1974 que le D.P.P Idiofa avait introduit les premières vaches et formé les éleveurs en même temps. A Kimpanga-Mpukulu, l'introduction du gros bétail a été faite bien avant, en 1964, par un fermier. Tandis qu'à Kinday II, c'est seulement en 1981 que l'on a réalisé l'élevage bovin et ce, par un paysan.

Sur toute l'étendue de la collectivité l'élevage des porcs est interdit par la collectivité et ce, à cause des dégats que cause cette espèce lorsqu'on la laisse en divagation. A Nsong, la population considère que cet élevage n'a jamais été pratiqué dans ce village.

Pisciculture

La pisciculture se pratique sur environ le 3/4 de l'étendue de la collectivité. Et elle se fait d'une manière traditionnelle. Il n'y a jamais eu un projet d'encadrement dans ce domaine. Les paysans élèvent une espèce qui ressemble au tilapia, le gobari, qu'il appellent "bimbata".

Dans la partie nord vers Eolo, les Balori ne pratiquent pas la pisciculture. Ce sont par contre les pêcheurs; la pêche constitue pour eux la deuxième activité après l'agriculture.

Consommation

Le manioc constitue l'aliment de base dans la collectivité. On en fabrique la chikwangue qui est appréciée et consommée avec soit du poisson, soit des feuilles de manioc, des gibiers, etc.... Le fufu est moins consommé. Sur toute la semaine, le paysan mange une ou deux fois le fufu. La farine de maïs n'est pas utilisée car les femmes considèrent que les maïs sont

très durs pour piler.

La population préfère manger le gibier, elle trouve que le gibier a un bon goût. Après le gibier, les gens aiment manger le poisson et enfin la viande de vache.

Dans cette collectivité le paysan mange trois fois par jour; le matin il mange la chikwangue avec soit le poisson soit le gibier, soit avec le champignon etc... A midi, toujours la chikwangue avec les feuilles de manioc, les chenilles etc... Le soir aussi la chikwangue avec les mêmes condiments.

Les paysans achètent souvent les conserves de sardine, le poisson salé, les chenilles "mingolo".

Il y a certains aliments qui d'habitude ne sont pas consommés dans la collectivité mais présentement sont bien appréciés et entrent dans la consommation courante. Ce sont:

- le poisson de mer "mpiodi" introduit à Nsong depuis 1984 par les acheteurs de "fumbwa". A Kimpanga-Mpukulu au début de l'année 1988. A Kinday II, en 1985, introduit par les missionnaires catholiques de Mokala et à Kimbanda en 1983 par les acheteurs de "fumbwa".
- le haricot, il est introduit à Kimpanga-Mpukulu depuis 1985.

La cueillette et le ramassage contribuent beaucoup à l'alimentation des populations dans le milieu rural. A Mateko, les principaux produits sont:
Pendant la saison de pluie:

<u>En forêt</u>:

- le champignon, les chenilles, le fruit sauvage, "mabanfu", la sauterelle, le rhynchophorus, le talinum, la jinjambe, la fougère, les termites.

<u>En savane</u>:

- les chenilles, la sauterelle, la fougère

Pendant la saison sèche:

<u>En forêt</u>:

- le rhynchophorus, le champignon, le talinum, les termites

<u>En savane</u>:

- la fougère et certains fruits sauvages.

Pratiquement, la majorité des femmes qui se rendent en forêt pour n'importe quel travail, ramènent toujours certains produits de la cueillette ou du ramassage pour le repas du soir.

<u>Activités Economiques Non-Agricoles</u>

En dehors des travaux purement agricoles, les activités les plus communes sont:
Pour les hommes:

- la fabrication de chaises, une chaise est vendue à 350 Z. On peut en fabriquer 8 par mois. Mais le problème c'est la demande qui est très faible.
- la fabrication de panier, le prix varie de 50 à 100 Z. On en fabrique jusqu'à 15 par mois.
- la fabrication de grabat, 100 Z par pièce; par mois on peut en fabriquer

5.

- la fabrication de nattes, à raison de 100 Z par natte, le prix de 50 à 100 Z. On en fabrique plus ou moins 5 par mois.
- la fabrication de manches de machette, ici aussi la quantité de manches à fabriquer dépend de la demande. Elle coûte 50 Z.
- la vente de rotin, une botte revient à 300 Z. On peut en produire 4 par mois.

Ces activités ont existé depuis longtemps. On trouve aussi les activités du type main d'oeuvre payée:

- le cantonnier, il est payé par la collectivité à Kimbanda et à Kinday II, il peut gagner 1.200 Z par mois. Il entretient la route toute l'année.
- le Commissionnaire acheteurs, on les retrouve à Kimbanda, ils gagnent 1.500 A/mois mais bénéficient sur les commissions qui leur sont accordé.

Pour les femmes:

A Nsong comme à Kimpanga-Mpukulu, les femmes font l'extraction de l'huile de palme. Elles la vendent à raison de 30 Z la bouteille. Par semaine, une femme peut fabriquer 15 bouteilles d'huile. Cette activité est pratiquée pendant la saison sèche car pendant cette période les femmes sont moins occupées avec les travaux agricoles. A Kimpanga-Mpukulu, les femmes fabriquent de l'alcool ethylique à base de manioc et maïs, à raison de 100 Z par bouteille. Par mois on peut obtenir plus de 24 bouteilles d'alcool. La vente de punga-punga, on peut gagner pour toute l'année 2.400 Z.

Commercialisation

L'accès dans la collectivité se fait par deux voies, la route d'une part et la rivière Kasai de l'autre. La grande route qui traverse la collectivité et qui relie la collectivité de Mateko à la zone de Bulungu, est entretenue par le Projet USAID 026 et se trouve dans un bon état. Les ports sont sur la rivière Kasai, Mubieme en Aval et Eolo qui se trouve à 2 km de Mubieme. Eolo est aussi un centre commercial, mais la route de Eolo est en très mauvais état.

Les villages sont dépourvus des boutiques pour alimenter les paysans des produits de première nécessité. Les centres commerciaux où les gens vont s'approvisionner à l'intérieur de la collectivité sont: Mokala pour la partie Sud, il est situé à 15 km de Matari, chef lieu de la collectivité; Panu et Eolo, au Nord.

Les articles disponibles sont les habits, les savons, le pétrole, les assiettes, le sucre, les allumettes, les conserves de sardines etc.... Par contre, certains biens que les paysans ont plus besoin ne sont toujours pas disponibles: le vélo, les clous, la brouette, la houe, les tôles, le ciment.

Il n'y a pas des commerçants locaux dans la collectivité. Ceux qui viennent acheter les produits sont ceux de Kinshasa, de Kikwit, de Bulungu ou d'Idiofa. Ils achètent du maïs, de l'arachide, du manioc et de la courge. Ils n'amènent rien pour vendre aux paysans dans les villages. Pendant la période des campagnes, au mois d'avril, ces commerçants peuvent arriver dans les villages 2 à 3 fois par semaine. En dehors de cette période, ils viennent chercher le manioc une fois tous les trois mois. Ce sont en fait, les

trafiquants qui amènent dans les villages les biens manufacturés tels que le sel, le savon, les habits etc.... Les outils agricoles se vendent à Mokala situé à 12 km de Motari, chef lieu de la collectivité. Il existe aussi des forgerons de Due qui fabriquent d'une façon artisanale les matériels comme la houe et les mettent à la disposition des habitants de la collectivité Mateko. Il existe des sociétés telles que Fernandes installées à Yaya, Hasson et frère à Bulungu, Solbena à Mangai, qui achètent auprès des paysans, le mais et le punga-punga.

Le troc est très répandu dans les villages de cette collectivité, les paysans le font avec les trafiquants et jamais entre eux car c'est interdit par.... Les produits échangés sont le manioc, le mais, la courge et l'arachide avec les habits, la casserole, les assiettes, le seau, le sel, le savon, les sardines en conserve.

A côté de la rareté des commerçants dans le milieu, il existe encore le problème aussi des prix des produits agricoles. Les prix sont fixés par les commerçants acheteurs en défaveur du paysan producteur. De même les sociétés citées plus loin, Fernandes, Hasson et frère et Solbena imposent aussi les prix aux paysans.

Sources de Crédit

Il existe dans la collectivité des caisses populaires d'épargne et de crédit. A Mokala, il y a la COOPEC, installée depuis 1986 par la CBZO (les protestants). A Eolo, il y a aussi la COOPEC installée depuis 1987, gérée par les protestants, et le CPK, gérée par les catholiques (CPK: Caisse populaire de Kikwit). Les détails seront fournis dans l'étude sur les O.N.G.

Le système de Likelemba n'existe presque pas. Il y a une méfiance absolue. Toutefois, on trouve quelques petits groupes de jeunes gens qui font le Likelemba. C'est le cas de village Kinday. A Kinday, le groupe est composé de 12 personnes, qui cotisent mensuellement 100 Z par individu. C'est un groupe qui est né en 1986, il est organisé. Il y a un président, un secrétaire et un trésorier. Les membres sont jeunes, mariés et célibataires. L'argent obtenu de la cotisation est remis à un membre, il en dispose comme bon lui semble.

Sources d'Assistance Technique

Santé et nutrition

Dans ce domaine, il y a des infirmiers de CBZO à Kio qui passent dans les villages environnant de Kimpanga-Mpukulu et à Kimpanga-Mpukulu même une fois par mois pour la pesée des enfants et pour administrer les soins de santé primaire. Ils donnent des conseils sur l'hygiène corporelle, l'hygiène de la maison et de ses environs. Ce groupe est supervisé par les médecins de l'hopital de Vanga. A Nsong et dans les villages voisins, les soeurs de la mission catholique de Mokala, encadrent les femmes comme le fait le groupe des infirmiers à Kimpanga-Mpukulu. Ces soeurs viennent dans les villages une fois par mois. Les femmes paient 100 Z pour chaque mois pour la pesée et 20 Z pour apprendre à faire la cuisine. Toujours à Nsong, l'agent sanitaire de FOMETRO

de Mate-Ko village, passe souvent pour apprendre aux paysans l'hygiène. Il faut noter ici qu'il s'intéresse aux hommes et aux femmes.

Il faut noter que les villages de Kimbanda et de ses environs reçoivent les visites des infirmiers de Lungwana et ce, depuis 1988. Comme les autres, leur encadrement consiste à fournir les conseils en nutrition et hygiène. Ils procèdent également à la pesée des enfants.

Elevage

Dans ce domaine, il n'y a que le D.P.P. Idiofa qui fournit les conseils aux paysans de Kimbanda depuis 1974. Les paysans estiment que son encadrement est insuffisant dans le sens que le D.P.P. se borne uniquement aux conseils. Il n'y a pas d'intervention en cas de maladies des bêtes.

En dehors des structures citées ci-haut dans le domaine de la santé et celui de l'élevage il n'y a pas d'autres structures qui ont été identifiées. Il n'y a que le système étatique avec l'agronome de collectivité, le moniteur agricole et le vétérinaire. Ces agents se comportent plus comme des policiers plutot qu'agent de développement.

Les Coopératives et Associations

Dans les villages enquêtés on a identifié une association féminine à Kinday II. C'est une association protestante née au courant de l'année 1988 sous l'initiative d'un pasteur. Le nombre de membres s'élève à 77 femmes, célibataires, veuves et mariées et ce, sans distinction de religion. La cotisation est fixée à 20 Z par mois et par individu. C'est en fait, une association d'assistance en cas des difficultés d'un de ses membres, comme le deuil. Elle prête aussi de l'argent aux membres, remboursable sans intérêt. Il y a une présidente, une secrétaire, une trésorière et une conseillère.

Les membres du groupe réalisent parfois des travaux des champs, l'argent obtenu est versé à la caisse. Le montant pour les travaux de semi par exemple se chiffre à 300 Z pour le non-membre et 100 Z pour le membre. L'association compte organiser un élevage de petit bétail, uniquement pour les femmes. L'encadrement est réalisé par une soeur catholique qui réside à Kinshasa. Elle vient au village une fois l'an.

Quant aux hommes, on trouve les associations d'assistance sociale. A Kinday II, cette association existe depuis 1985, elle a été formée par les catholiques et regroupe tout le monde au village. Les membres de l'association s'entraident pour les travaux champêtres et les cas de deuil. La cotisation est fixée à 10 Z par mois et par membre. Elle comprend un président, un trésorier, un secrétaire et un conseiller. Il n'y a pas des réalisations palpables.

A Nsong, une association des sécouristes de la croix rouge; c'est une sorte d'entraide pour les travaux des champs et des sécours en cas de maladie. Elle compte 8 membres, ils cotisent chacun 20 Z par mois. Il y a un capitaine qui dirige l'association à partir de Bulungu, un chef de détachement à Idiofa, un chef de sous-détachement à Idiofa, un chef de section à Misele et au niveau du village, il y a un chef de sous-section. Ils reçoivent les

cours de formation de sécouriste médicale chaque 6 mois dispensés par le Major de la croix rouge qui a sa résidence à Bandundu. Cette association est encadrée par la croix rouge internationale.

A Kimpanga-Mpukulu, l'association de l'union fait la force, et existe depuis 1978. Elle compte 20 membres. Elle est dirigée par un président qui a comme collaborateurs, un trésorier, un secrétaire, et un conseiller. Les membres tiennent leurs réunions une fois par mois. La caisse de l'association est alimentée par l'argent obtenu des travaux collectifs des champs des personnes qui ont besoin des services. L'argent obtenu sert à construire l'école du village, à payer les enseignants et à recevoir les autorités.

Il existe aussi le Kinvuka ya lutondo à Kimpanga-Mpukulu.

Les coopératives

A Mateko, il n'y a pas les structures solides pouvant être appelées coopératives. Toutefois, à Kimbanda, une coopérative d'éleveurs a été organisée depuis 1974; elle comprend 62 membres, ils tiennent les réunions une fois tous les deux mois. Ils ne font pas de cotisation. Les objectifs poursuivis: arriver à doter chaque clan du village d'une vache; et aider les membres au moment des difficultés. Elle est dirigée par un président, il y a un secrétaire, un comité trésorier et un bouvier. Les réalisations sont maigres, depuis 1974, la coopérative ne compte jusqu'à ce jour que 10 têtes de gros bétail.

COOFEKADI, coopérative des fermiers Kamutsha Diambala. Créée en 1984, la Coofekadi a été initiée par le Docteur Ndambu de l'Hôpital de Mokala. C'est une organisation de fermiers composée de 51 membres, qui s'est fixée comme objectifs: assurer l'encadrement des fermiers; et assurer l'entraide mutuelle entre les fermiers. Elle comprend un président, un vice président, un secrétaire, un trésorier et des conseillers.

La part sociale souscrite a été fixée à 1.000 Z payée à la vente du café. Le droit d'inscription a été fixé à 30 Z le membre. Dans le cas d'entraide, la coopérative peut remettre une somme à un membre qui, à son tour rembourse à la coopérative avec un intérêt de 5%.

Cette coopérative connaît présentement les difficultés dues au fait que le café n'est pas écoulé. Le prix est chaque fois perturbé par les commerçants pirates, et beaucoup d'invendu. Comme perspectives d'avenir, la coopérative voudrait arriver à commercialiser le café elle-même, avec ses propres moyens. Elle a sollicité l'encadrement du D.P.P., mais ce dernier n'a pas encore réagi.

Priorités pour le Développement

Les paysans ont cité leurs priorités:

premières priorités:
- l'amélioration de route
- l'installation des dispensaires

- l'amélioration de l'habitat

deuxième priorité:

- l'installation des magasins

troisième priorité:

- l'installation des moulins

Le Chef de collectivité demande à ce que les projets USAID puissent:

- entretenir les routes de desserte agricoles ci-après:

a) route: Musele - Nsongo - Nsongo - Mbamba - Oka et Panu

b) route: Oka - Mpompolo - Ngamfume - Makanga et Iloko

c) route: Kinday - Nsenge-Nsenge et Lewumu

d) route: Maba-maba - Malom - Ngempanga et Ngembum, pour l'évacuation rapide des produits agricoles de la population surtout le manioc.

- veiller sur l'imposition des prix des produits agricoles des paysans par les grandes sociétés.
- prévoir les moyens de transport routier et fluvial
- implanter les magasins des outillages à bon prix pour chaque localité au moins.
- doter les agronomes et les moniteurs agricoles de moyen de déplacement pour leur mission en brousse.
- prévoir les magasins des produits manufacturés.
- installer les stations pour le carburant shell ou mobil oil.

Contraintes

1) Manque de coopérative organisée.
2) Imposition des prix pour les produits agricoles par les grandes sociétés aux paysans.
3) Absence des endroits de stockage des produits dans plusieurs villages.
4) Manque d'acheteurs, ceci crée le grand problème d'invendu.
5) Insuffisance des structures adéquates d'encadrement.
6) Insuffisance de points de vente de matériels agricoles à bon prix.
7) La variété de maïs cultivé à Mateko donne des graines dures. Ceci crée des difficultés aux femmes qui pile le maïs dans le village.

Solutions

- Organisation des coopératives par une action de l'animation et desensibilisation par le biais du D.P.P. ou de la mission de Mokala. Ceci permettra au paysan d'organiser les lieux de stockage et contourner si possible le problème de prix imposé par les commerçants.

- Appuyer les structures de vulgarisation qui existent, c'est-à-dire, l'agronomie, le vétérinaire et le chargé de développement rural, par la formation et la mise à leur disposition de moyen de déplacement le plus simple, le vélo.

- Installer les moulins, afin de pouvoir moudre dans le village même le maïs dur, et alléger ainsi le travail de la femme.

COLLECTIVITE DE LUNIUNGU

Rapport sommaire, K. Mayombo

La Collectivité de Luniungu, est limitée au Nord par la Collectivité de Kilunda, au sud et à l'Est par la Collectivité de Nko et à l'Ouest par Mosango. Le 2/3 de la Collectivité se trouve dans la savane herbistive graminéenne. La forêt couvre la partie nord de la Collectivité. La rivière Kwilu constitue la limite naturelle entre la Collectivité de Kwilu Kimbata et la Collectivité de Luniungu. La collectivité est située à côté de la grande route Kikwit - Kinshasa.

Population

Les données sur la Population n'étaient pas disponibles.
Les Centres les plus importants de la Collectivité sont B.A. Kiyaka sur la route Kasai - Bulungu - Tango et Belmiese sur la route de Bandundu, ce dernier est un Centre Commercial de la Collectivité. Les localités sont grandes avec le nombre des ménages qui atteint à peu près 120.

Les Caractéristiques Socio-culturelles

C'est une Collectivité occupée par deux éthnies, le Bagongo dans la forêt et le Bambala dans la savane. C'est à dire, le Basongo occupe la partie nord de la Collectivité, tandis que le Bambala le sud.

On rencontre à Luniungu 3 religions: la religion catholique, la religion protestante et la religion Kimbanguiste. Dans cette Collectivité, c'est la religion protestante CBZO qui est majoritaire et la religion Kimbanguiste minoritaire. A Bwantundu Munsie, le Kimbanguiste s'est installé en 1971. Dans d'autres localités, il n'existe pas. C'est le cas de Kinzamba dans la forêt et de Yungu - Kisala dans la savane.

Les Infrastructures et les Services dans les Villages

Les services sanitaires

Dans tous les villages visités, il n'y a pas de dispensaires, ni de maternité. A Yungu - Kisala, la Population se déplace pour recevoir les soins à Belmiese (à une distance de 7 km et à Mupulu dans la Collectivité de Kilunda). Le dispensaire de Belmiese est géré par l'Etat. Tandis que celui de Mupulu est géré par les protestants CBZO. Les paysans préfèrent aller se faire traiter à Mupulu qu'à Belmiese, ce dispensaire est installé depuis 1960. Il y a aussi un dispensaire géré par les protestants de CBZO/Vanga à Kinzamba, un village situé à 7 km de Yungu - Kisala.

Pour la maternité, celle-ci est située à 70km du village. Il s'agit de Tumikia dans la zone de Masimanimba. A Kinzamba, la Population se fait soigner à Kiyaka, un Centre situé à 2 km du village. Il y existe un

dispensaire et une maternité gérés par les protestants CBZO/Vanga. C'est depuis 1979 que tout a été installé. A Bwantundu - Munsie, les gens vont à Zaba, au Dispensaire de SANRU situé à 2 km du village. Pour plus de soins, ils se rendent à Vanga où il y a un hôpital à une distance de 12 km. A Kina, les soins sont reçus à Mukinzi à 5 km de là, il y a un dispensaire/maternité géré par CBZO/Vanga. Ce dispensaire a été installé depuis 1962.

Les infrastructures scolaires

Seul le village Yungu-Kisala, possède une école primaire sur tous les villages visités. L'école primaire de Yungu-Kisala se limite à la 4ème année primaire. Les élèves pour suivre le cycle complet de l'enseignement primaire, sont obligés de se déplacer à une distance de 7 km à Kinzamba où il y a une école primaire catholique. L'école secondaire se trouve à Bengi à 20 km.

Les enfants de Kinamba, se rendent à Dunga à 7 km, pour suivre les cours. L'école primaire est au complet. Il y en a qui vont à Muyita, à une distance de 5 km. L'école de Muyita se termine en 5ème primaire, pour terminer le cycle complet, les élèves sont obligés d'aller jusqu'à Danga.

De même, à Bwantundu Munsie, il n'y a pas d'école primaire; les élèves se rendent à Zaba à une distance de 2 km, une école gérée par les Protestants CBZO. L'école secondaire se trouve à Mulemba à 2,5 km, elle est gérée aussi par CBZO. Les élèves de Kina vont à l'école soit de Baba à 7 km jusqu'à 6ème Primaire, soit à Mukinzi jusqu'à 6ème primaire. L'école secondaire à Banza Dibundu est à 15 km de Bulungu.

Les sources d'eau

Que ça soit dans la savane ou dans la forêt, la population de cette Collectivité utilise et l'eau de source et l'eau des pluies. D'une façon générale, les sources ne changent pas avec les saisons. Dans les villages de savane, particulièrement à Bwatundu, on utilise aussi l'eau de pluie pour préparer le repas, de même à Yungu-Kisala. Toujours dans la savane. On utilise aussi des ruisseaux pour la vaisselle.

Ressources et Production Agricoles

La Population de la Collectivité préfère beaucoup travailler dans la forêt. Elle considère que la terre de la forêt est très fertile.

A Kinzamba et à Bwatundu Munsie, il y a des forêts. Mais à Bwatundu, l'augmentation de la population a entraîné une dimunition des terres. Ainsi, la durée de la jachère qui était de 6 ans avant 1980 est aujourd'hui réduite à 3 ans. Au sein même du village, un villageois ne peut travailler que la terre de son clan. Toutefois on accepte quelquefois les membres d'un autre clan de travailler sur la terre qui ne lui appartient pas sans payer. Mais, un étranger ne peut pas installer les cultures pérènnes.

Pour la partie savane, la population travaille dans les forêts galeries. Ici aussi les terres appartiennent aux clans.

Mode d'acquisition des terres

Les modes d'acquisition des terres varient selon qu'on se trouve chez les Bambala dans la savane ou chez les Basongo en forêt. Il faut noter que dans la savane on trouve toujours des forêts galeries dans les vallées avec beaucoup d'élais guinensis.

1) Chez les Bambala en savane

A Yungu Kisala comme à Kina, la terre s'obtient gratuitement par celui qui veut installer les cultures vivrières, même pour un étranger, en forêt comme en savane. On ne paie rien. Le principe reste, la terre appartient au clan. Mais, on cultive pêle-mêle. C'est le chef du village qui détermine où l'on va travailler cette période à Yungu-Kisala. Pour les cultures industrielles on n'accorde jamais la terre à un étranger.

Pour les fermiers, la première condition pour s'installer est d'abord d'être membre d'un clan qui dispose de la terre. Ce n'est qu'en remplissant cette condition qu'on peut alors songer à entreprendre toute autre démarche. La première personne à contacter pour ce but est le chef du clan qui est à la fois chef de terre. On donne à celui-ci: une chèvre, 1 sac de sel, 1 pièce d'habit femme, 1 demi jeanne de vin de palme, 2 paquets de cigarettes, 5 savons, un complet (habit), une paire de chaussures et un montant de 10.000 Z.

Le chef de village assiste à cette cérémonie comme témoin. Il ne touche rien. Après paiement de tout ce qui est demandé, on devient automatiquement propriétaire définitif de la terre. Les formalités administratives suivent après.

2) Chez les Basongo en forêt

Dans cette partie de la Collectivité, le problème de terre se pose déjà. Comme signalé plus haut, il y a réduction de la période de jachère à Bwatundu - Munsie. Quelqu'un d'un autre village ne peut pas faire un champs à Bwatundu. La population peut accepter après arrangement l'implantation d'une société, car celle-ci leur procurera du travail. On peut encore accepter d'accorder la terre aux missionnaires pour la construction d'une école, d'un dispensaire ou d'une église. Toujours est-il que la terre appartient au Chef du clan.

A Kinzamba par contre, on peut accepter d'accorder une portion de terre à un étranger pour faire les champs. Celui-ci va payer après la récolte. Il paie environ, 1/6 du sac d'arachide, du mais de même de la courge. On ne paie jamais avec le manioc. La quantité à payer est indépendante de la production. Pour les cultures industrielles, on n'accorde jamais la terre.

La production agricole

Les cultures pratiquées en forêt sont: le manioc, l'arachide, le maïs, la courge. A côté de ces cultures, il y a aussi les amaranthes, le pili-pili, les oseilles, le gombo, les épinards et les cucurbutaceas. En savane on cultive le manioc, la courge et l'arachide. A Bwatundu et à Yungu-Kisala, on cultive aussi le voandzou, la patate douce et le pili-pili.

Les semences utilisées, proviennent de la récolte de la saison antérieure. Ceux qui n'en disposent pas, achètent au village même. Les paysans de Bwatundu achètent certaines semences pour les cultures des forêts comme celles des savanes à Lusekele et Vanga notamment les graines des amaranthes et de gombo aux vulgarisateurs. Ces vulgarisateurs arrivent au village au mois de mars.

Les Techniques culturales

En effet, après défrichement, abattage et incinération, le terrain est nettoyé pour le champ d'arachide. On procède pour semi direct sans labour. En savane, c'est la femme qui s'occupe de tous les travaux. Il n'y a pas d'incinération en savane. On pratique le système de labour avec enfouissement. Souvent ce sont les sillons qui sont pratiquées et quelquefois le labour à plat.

Pour maintenir la fertilité du sol, on pratique la jachère. On n'utilise pas le fumier, pas d'engrais, pas des légumineuses. Cette jachère, à Yungu où l'on ne travaille que dans la forêt, est réduite à 3 ans. Il y a 8 ans environ où elle était de 7 ans. Partout ailleurs elle varie dans la savane de 5 à 6 ans et de 5 à 7 ans dans la forêt.

Les nouvelles variétés

A Kinzamba, 4 fermiers ont reçu de la CODAIK la variété de manioc F100 en 1985. C'est une variété précoce, dont la maturité complète est atteinte à 6 mois, avec des gros tubercules. A partir de ces fermiers, cette variété s'est répandue dans les villages environnants. A Yungu-Kisala, c'est le PRONAM KiYaka, qui avait installé un champs de démonstration en savane et distribué les boutures aux femmes, maïs ce champs avait échoué.

La variété de maïs Bandundu 1 a été aussi au courant de l'année 1985, introduite à Kinzamba par la CODAIK. Cette variété donne des graines très dures. Ceci pose de sérieux problèmes pour les femmes qui pilent le maïs pour en faire de la farine.

La variété de manioc F100 à Kinzamba pose aussi des problèmes aux paysans, car, étant une variété précoce, et que la récolte de manioc est échelonnée jusqu'à trois ans. Dans ces villages, les femmes ont remarqué que, au delà de 12 mois, les tubercules de F100 flottent dans l'eau de rouissage au lieu de se déposer dans le fond. Ce phénomème peut s'expliquer par le fait que, plus le manioc reste dans le champs après la maturité, le taux d'amidon diminue et il y a un grand développement des fibres et ceci entraîne la dimunition de la densité.

Les jardins potagers

Dans beaucoup de villages, on ne fait pas les jardins. Les potagers se trouvent dans les champs en forêt. A Yungu-Kisala, ce sont les hommes qui font les jardins potagers les longs de cours d'eau. A Kinzamba les femmes disponsent les jardins potagers, et ces jardins sont individuels. La source d'eau pour ces cultures, c'est la pluie. Les jardins ne sont pas arrosés. Les produits de ces jardins sont avant tout pour l'autoconsommation. Ils ne peuvent être vendus qu'en cas d'excédent. Jamais on ne pratique le troc avec

les produits des jardins potagers.

Les champs collectifs et les champs imposés

a) Les champs collectifs

A Yungu-Kisala, à Kina et à Bwatundu Munsie, les champs collectifs se trouvent en savane. De même aussi pour les champs imposés. Ces champs de savane ont une superficie de 1 ha. chacun. A Kina, il y a deux champs collectifs, un du PRAAL et l'autre du PARTI. Ici, le champs du PRAAL est très vaste, il a une superficie de 2 ha. Tandis que celui du Parti a pour superficie 0,5 ha. Le champs de PRAAL est sous la responsabilité du chef de village, celui du Parti sous la responsabilité du Dirigeant de la J.M.P.R. Partout ce sont les nouveaux champs, la récolte n'est pas encore effectuée. Toutefois, la disposition des produits est à la compétence de la Collectivité.

b) Les champs imposés

Les champs imposés existent partout. A part Kinzamba où les champs imposés se trouvent dans la forêt, ailleurs, ils sont dans la savane. Les dimensions sont de 100 m x 50 m. On y trouve les mêmes produits cités plus haut. Le champ appartient au Chef du ménage. Chaque paysan adulte validé a droit à disposer d'un champs. Ces champs sont distribués par l'agronome au mois de Mars d'où le nom "l'imposé".

Les variétés et cultures abandonnées

Partout on a parlé de l'arachide traditionnelle. A Yungu-Kisala elle a été abandonnée depuis 1958, à Bwatundu-Munsie depuis 1070, à Kinzamba depuis 1970 et à Kina la période n'est pas connue. La population a abandonné cette variété, tout simplement parce que l'acheteur portugais ne voulait pas acheter cette arachide. Il considérait que le taux d'huile était faible.

Le voandzou, cette culture a été abandonnée depuis 1975, la cause est que c'est une culture tardive dont la période de la récolte coincide avec le début des travaux de la forêt. Et comme, la récolte exige beaucoup le travail, et comme, la culture n'est pas rémunérative, les paysans ont jugé bon de l'abandonner purement et simplement à Kina.

Particularités dans les travaux champêtres

Dans la partie de la savane, les femmes travaillent toute l'année sans repos, pour ce qui est des travaux agricoles.

Le tableau ci-après montre les travaux d'une femme dans cette partie de la collectivité durant toute l'année.

Mois	TRAVAUX		Période où la femme est très occupée
	En savane	En forêt	
Septembre	Labour et semi d'arachide	Plantation manioc	X
Octobre	Plantation manioc et patate douce	Sarclage	X
Novembre	Plantation manioc	Sarclage	
Décembre	Sarclage	Récolte arachide et maïs	X
Janvier	Récolte arachide	Récolte maïs	
Février	Labour et plantation manioc	Récolte maïs	X
Mars	Labour et plantation manioc Semi de voandzou	Recolte maïs	X
Avril	Labour	Sarclage	X
Mai	Labour des champs imposés Récolte voandzou	-	X
Juin	Labour	Sarclage	X
Juillet	Labour	Labour (superficielle)	X
Août	Semis arachides voandzou	Semis arachchides, maïs, et courges	X

Il faut noter que les hommes ne font pas les travaux agricoles dans la savane. Ce sont uniquement les femmes qui s'occupent de la savane. Les hommes travaillent en forêt avec des périodes très occupées:

Mai: défrichement pour les jardins au bord des ruisseaux.
Juin et Juillet: défrichement dans les grands champs.
Août: abattage et incinération.

Le reste du travail est laissé à la femme.

Ressources Forestières

Ici, on ne cultive plus de palmier à huile. Il pousse à l'état sauvage dans la forêt. Les produits obtenus du palmier à huile sont: - noix de palme, vin, palmistes. Dans cette Collectivité, la PLZ Lusanga continue à acheter les noix de palme à raison de 100 Z par caisse de noix. FERNANDES et AMATO achètent les noix palmistes à 5 Z le kg. C'est une pratique qui continue jusqu'à présent.

Partout, le raphia est exploité. Les produits obtenus du raphia sont: le fil pour la fabrication des nattes, pour la construction de maisons et le vin, le rhynchophorus et les rameaux. A Bwatundu Munsie, on ne connait pas le vin de raphia.

Dans cette Collectivité, le rauwolfia était vendu depuis quelque temps. A Bwatundu Munsie, c'est jusqu'au 1987 qu'on a laissé l'exploitation de Rauwolfia. Sinon le paysan est prêt à reprendre la vente de ce produit mais, il n'y a pas d'acheteurs. De même le punga-punga n'est pas vendu par manque d'acheteurs.

Dans la grande partie de la Collectivité, il existe des scieurs qui travaillent avec les moyens de bord pour produire du bois. Un scieur est en mesure de produire environ 30 planches par mois à raison de 400 Z/Planche. Mais ces scieurs sont découragés par la plupart car dans les villages, le paysan ne trouve pas les acheteurs et s'il y a quelqu'un qui passe commande, il faut attendre encore 3 à 4 mois voire 6 mois pour avoir une autre commande.

La Pêche et la Chasse

A Bwatundu Munsie, on fait la pêche dans la rivière Iuniungu. C'est une grande rivière qui se jette dans la rivière Kwilu. Les pêcheurs utilisent les pirogues, et les filets. Un pêcheur peut avoir par mois avec la vente des poissons, un montant de 3.000 Z.

Sauf à Kinzamba, partout ailleurs, à Yungu-Kisala, à Bwatundu Munsie et à Kina, les femmes font la pêche dans les marécages et les ruisseaux. Elles construisent des barrages et vident des endroits barrés, et pêchent avec les paniers dans les flaques d'eau. La pêche pour les femmes se fait pendant la saison sèche. Pendant la saison de pluie, il y a beaucoup d'eau dans les ruisseaux et les marécages d'où la difficulté pour vider les ruisseaux.

Les poissons obtenus de la pêche sont d'abord déstinés à la consommation. Ce n'est que lorsque la quantité obtenue est importante qu'on peut vendre une partie aux villageois et fumer une autre pour la consommation ultérieure. Jamais on fait l'échange avec le poisson. Sauf à Kina où cela se fait en cas de force majeure.

Il existe deux types de chasse: la chasse collective et la chasse individuelle. Le gibier obtenu de la chasse collective est partagé entre tout le monde qui a participé à la chasse. Ce gibier est généralement destiné à la consommation et non à la vente. La chasse individuelle est pratiquée par celui qui dispose d'un fusil, les produits de la chasse, il peut les vendre comme il peut lui-même en consommer.

La fréquence aussi de la chasse dépend beaucoup des écosystèmes et des saisons. En savane la chasse est rare dans la saison sèche 1 à 2 fois quelques semaines. Tandis que pendant la saison de pluie, elle peut se pratiquer de 2 à 3 fois par semaine. Les bêtes chassées sont: le castor, la civette, le chat sauvage, l'antiloppe et le sanglier. Il faut noter qu'à Kinzamba, on ne vend pas la viande de la chasse, on ne fume pas le gibier; tout est déstiné à la consommation parce qu'il n'y a pas beaucoup de bêtes.

En forêt la chasse se pratique pendant la saison de pluie et ce, 2 à 3 fois par semaine. Les espèces chassées sont: l'antiloppe, la civette, le chat sauvage, le serpent. Comme en savane, on ne vend pas les bêtes chassées. Mais on fume la viande pour la consommation. A Yungu-Kisala, on vend les gibiers capturés aux pièges seulement. La chasse est interdite entre Septembre et Octobre.

L'Elevage

Les paysans de la Collectivité de Luniungu pratiquent l'élevage des: bovins, caprins et de la volaille (poule, canard, pigeon) et cobaye. Partout ce sont les hommes qui font l'élevage du gros bétail.

Dans le temps reculé, il n'existait pas l'élevage de gros bétail dans cette Collectivité. A Yungu-Kisala, l'introduction de la race bovine a été faite en 1958 par un Abbé de la mission catholique de Bengi. La pintade depuis 1988. A Kina, la race bovine est introduite en 1958. A Bwatundu Munsie, en 1956 par un infirmier de la mission Makaya.

L'élevage des porcs est interdit depuis 1986 par la Collectivité et ce, suivant les dégats que cause le porc en divagation.

Pour la volaille, celui-ci est en divagation. Elle se débrouille pour trouver la nourriture. Le petit bétail, celui-ci est élevé en semi stabulation. On le libère le soir et on le recupère le matin. Car, le soir, c'est supposé qu'il n'y a plus des gens aux champs; les chèvres peuvent alors brouter librement n'importe quoi sans être inquiétées. Tandis que le gros bétail est libéré sous la surveillance d'un bouvier la journée de 10h00 à 17h00. Le soir, le bétail est conduit dans la cloture où il reste jusqu'au lendemain.

Problème avec l'élevage

Il y a manque des produits pharmaceutiques pour les bêtes qui tombent malades. Les vétérinaires, selon les déclarations des villageois, tuent les bêtes avec les produits qui sont périmés. A Yungu-Kisala, on signale aussi le cas de vol des chèvres. Manque des possibilités pour payer le fil barbelé pour construire les clotures.

Pisciculture

La pisciculture est pratiquée partout dans la collectivité. Une grande partie de cette collectivité pratique un élevage traditionnel. Dans le temps, la pisciculture était pratiquée uniquement par les femmes. A Bwatundu Munsie, on élève les tilapia obtenus de chef un fermier de Wamba qui à son tour a pu les obtenir de Centre de Lipwala. Il s'agit d'un Centre autonome,

un poste qui a été organisé par le PPF et qui a travaillé avec trois volontaires de Corps de la Paix. Aujourd'hui ce poste est dirigée par un fermier qui aviat été formé par le PPF et qui, à son tour forme d'autres villageois. Les détails sur ce poste sont traités dans la partie associations et coopératives.

Les femmes et les hommes font de la pisciculture ici, souvent ils mélangent les espèces, les silures et une espèce qui ressemble au tilapia, appelée Bimbata et le tilapia nilotica. Une chose à retenir, la pisciculture constitue la deuxième activité du paysan après l'agriculture. Chaque semaine, les femmes et les hommes font le sarclage autour des étangs pour éviter que les serpents s'introduisent dans les étangs; et donnent la nourriture aux poissons. La récolte des poissons se fait selon les villages 1 à 2 fois par an. Mais la pêche dans ces étangs intervient 2 à 3 fois par mois afin de satisfaire le besoin de la famille en nourriture.

Comme signaler plus haut, la pisciculture était une activité de la femme, car c'est elle qui doit s'occuper de trouver la nourriture pour la maison. Il n'y a pas longtemps que les hommes commencent aussi à pratiquer la pisciculture (déclaration des femmes de Yungu-Kisala).

La Consommation

Le manioc constitue l'aliment de base dans cette Collectivité. Les feuilles de manioc sont aussi consommées sous forme de légume. Sa richesse en amidon lui confère la qualité d'aliment énergétique. La population préfère le manioc parce qu'il est disponible. Il est consommé sous forme de fufu. A Kinzamba, le fufu est obtenu d'un mélange de farine de manioc et celle de maïs.

Les aliments préférés sont: les poissons qui sont d'abord faciles à trouver sur place, le gibier qui est un aliment rare et a un bon goût, et la viande de vache.

Les plats qui sont souvent mangés:

1. fufu (manioc + maïs) +
   feuilles de manioc à l'huile de palme
2. fufu (manioc + maïs) + courge à l'huile de palme
   avec champignon, épinard, ou amaranthes à la tomate
3. fufu (sans maïs) + fougère
4. fufu (sans maïs) + feuille de manioc
5. fufu (sans maïs) + courge aux champignons
   et tomate à l'huile de palme
6. fufu (sans maïs) + poissons aux champignons et
   à l'oseille et huile de palme.

Les aliments souvent achetés:

- les poissons de mer: 1 à 2 fois par mois
- les conserves de sardine: 1 à 2 fois par mois
- les poissons salés: 2 fois par mois
- les légumes (amaranthas): tous les jours
- les ananas, les bananes: 1 fois par mois

Les produits de ramassage et cueillette:

Pendant la saison sèche: En savane - fougère, jimjambes; En forêt - fumbwa (un légume sauvage), talinum, jimjambes, champignon.
Pendant la saison de pluie: En savane: - fougère, chenilles, grigri;
En forêt - liane amère, talinum, fougère, jinjambes, rhynchonphorus.

Partout dans les villages, la majorité des femmes ramènet, quand elles rentrent des champs les produits de la cueillette à la maison. Ces produits sont déstinés à la consommation et non à la vente. Parfois, les champignons sont séchés pour une consommation ultérieure.

Activités Economiques non Agricoles

En dehors de l'agriculture, il existe d'autres activités dans les villages qui font gagner un peu d'argent à la population.

a) Pour les hommes : Les activités sont:

- la fabrication des paniers, on en fabrique deux par semaine, à raison de 175 Z par pièce.
- fabrication des nattes: 20 par mois, à raison de 50 Z/pièce
- fabrication des grabats: 10 par mois, à 300 Z par pièce.
- la vente de paille: 30 Z par botte. Par mois on peut couper 20 bottes.
- tirer le vin de palme: par semaine on tire environ 35 bouteilles à 10 Z la bouteille.

Il faut signaler qu'il n'y a pas lontemps (2 mois), que la Collectivité vient d'interdire la fabrication de l'huile de palme; ceci pour favoriser les activités de la PLZ.

b) Pour les femmes:

- Vente de coconuts (palmistes) à Yungu-Kisala, vendre au marché de Yungu Malala. C'est à raison de 50 Z par panier. Le marché se fait 2 fois par mois. C'est pendant toute l'année. A Bwatundu Munsie, le coconut est vendu au marché du village ZABA, 150 Z par panier. A kinzamba, il y a vente de coconut 50 Z/panier.
- Vente des repas au marché:
  fufu + viande ou poulet,
  la vendeuse gagne par marché environ 500 Z. Le marché a lieu 2 fois par semaine à Kinzamba.

c) La main d'oeuvre payée

- Le contonier, travaille toute l'année, il gagne 2.000 Z par mois.
- Le coupeur de noix de palme, travaille toute l'année et gagne 2.500 Z .
- Le bouvier travaille toute l'année, il gagne 30 Z par tête de bête et par mois.

d) Migration

Les jeunes gens surtout les célibataires, quittent les villages après le mois d'octobre pour se rendre à Kinshasa, à Kikwit, à Masi-Manimba et à Bulung chercher du travail pour une durée qui va de 6 mois environ.

Les types de travaux sont: aide maçon, barman, pousse-pousseur ou cuisinier. Ils reviennent au village après ce temps avec de l'argent dont le montant varie de 10 à 15.000 Z.

N.B.: Ce genre d'activité existe seulement à Kina.

La Commercialisation

De tous les villages enquêtés, seul Kinsamba dispose d'une boutique. Dans cette petite boutique on trouve: les savons, les cigarettes, les allumettes, du sel, les sardines et les boîtes de tomate. Partout ailleurs, il n'y a pas de boutiques.

Il n'y a pas des commerçants locaux. Les commerçants viennent d'ailleurs: Bulungu, Masimanimba, Kikwit et Kinshasa. D'une façon générale, les commerçants deviennent rares pendant la saison sèche au village parfois ils ne viennent même pas. Néanmoins pendant la période de la campagne agricole au mois d'avril, l'arrivée des commerçants varie de 7 à 8 fois par mois.

En dehors de cette période, la population est obligée d'amener les produits au marché. Ce qui oblige les femmes à transporter des petites quantités des produits sur la tête jusqu'au lieu où les marchés: à Zaba à 2 km de Bwatundu Munsie, à Yungu Malala à 2 km de Yungu-Kisala, à Vanga à 3 km de Kinzamba. Toutefois, les commerçants aux marchés achètent le manioc même en dehors de la période de la campagne agricole, mais à une fréquence moindre. Mais dans les villages ils viennent rarement.

Les commerçants achètent: le maïs, le manioc, les noix palmistes, l'arachide et le rauwolfia. Les commerçants vendent: les habits, du pétrole, du sel, du savon, du poisson salé, des allumettes, de tomate, du sucre, des sardines.... Les trafiquants passent presque dans les villages chaque jour. A Kina, beaucoup des jeunes gens s'organisent pour acheter le manioc et aller revendre à Kinshasa ou à Kikwit, puis acheter les biens manufacturés pour vendre au village. Ainsi les biens disponibles au village sont: le poisson salé, les cahiers, les habits (usagés), les allumettes, les cigarettes, du sucre, du sel, du pétrole. Pour les outils agricoles, à Kina, ce sont les vulgarisateurs de Lusekele qui viennent vendre les houes et les machettes. Ailleurs les trafiquants amènent aussi ces matériels.

La machette longue, la bêche, la hâche moyenne, l'arrosoir, la brouette, les bottines, le râteau, les habits, le coupe-coupe, la lime, la scie, le vélo, la viande de conserve, le lait en poudre, les chaussures, les matelas, les bassins, les marmites, le seau, les gourdes, la lampe tempête, la radio cassette, sont parmi les biens non-disponibles cités par les paysans.

Quelques problèmes avec le commerce de paysans

- Les acheteurs sont irréguliers.
- Les marchés sont situés à une distance qui ne permet pas aux villageois d'amener une quantité qui ne peut pas être transportée sur la tête.
- Les prix sont fixés par les commerçants.
- Les tracasseries administratives.

Le Crédit

Aucune source de crédit n'a été identifiée dans la Collectivité de Bulungu. Présentement, il n'existe même pas le système de Likelemba. A Yungu-Kisala, ce système a existé dans le passé. Mais il n'existe plus. Car les paysans considèrent qu'ils n'ont plus d'argent pour participer au Likelemba. Ceci pour la simple raison que les produits agricoles sont difficilement vendus.

Au niveau des villages, les hommes et les femmes ont manifesté le désir d'accèder au crédit. A Kina, chez les femmes, le crédit souhaité doit être en nature; surtout les outils agricoles. Comme source préférée, la mission catholique de Bengi a été nommé. Chez les hommes: le crédit collectif, de préférence en nature; pour l'achat des sémences améliorées. Ils souhaitent aussi l'obtention des matériels de scierie - scie de bois, scie longue - et les matériels agricoles. Ils estiment qu'un terme de 10 ans convient, la source d'aide préféree est la mission de Bengi.

A Kinzamba, ce sont les fermiers qui sont intéressés au problème de crédit. Ils souhaitent obtenir le crédit collectif, en nature et en argent, afin de payer les travailleurs et acheter les matériels. La source d'aide préférée est le Centre Agricole de Lusekele, pour un terme de 10 ans. Les femmes souhaitent un crédit en nature: les biens matériels tels que les gourdes, bassins, seaux, outils agricoles.

A Yungu-Kisala, les hommes souhaitent: le crédit collectif en nature pour la construction des maisons et l'obtention des fils barbelés pour la clotures des bétails; le crédit individuel en nature pour les matériels agricoles. La source d'aide préférée est le Centre Agricole de Lusekele.

A Bwatundu Munsie les hommes ont souhaité un crédit collectif en nature pour les fils barbelés pour les clotures des bétails et les matériaux de construction (ciment, toles, clous). La source d'aide préférée: Lusekele. Les femmes par contre, voudraient avoir le crédit pour faire le commerce. Leur source d'aide préférée est la mission protestante de Vanga.

Sources d'Assistance Technique

Les missionaires protestants de Vanga ont installé dans certains coins de la Collectivité, des services destinés à encadrer les paysans avec l'bjectif d'assurer l'hygiène et assainissement. Ces infirmiers font la pesée des enfants et la vaccinations. Ils donnent des conseils que les villageois trouvent satisfaisants. A Kina, l'intervention de ce Centre existe depuis 1980, par le canal du dispensaire de Mukinzi. A Bwantundu, depuis 1978, par le biais de dispensaire de ZABA. A Yungu-Kisala, par le biais de dispensaire de Kinzamba à 6 km de Yungu-Kisala. A Kinzamba, ce sont les infirmiers de Vanga même qui assurent l'encadrement.

La mission canadienne de reboisement n'est pas installé a Luniungu mais elle encadre quelques fermiers de Luniungu dans le domaine de reboisement, depuis le début de 1988. En dehors de ce qui est cité ci-haut, il n'y a que le système étatique avec l'agronome et le vétérinaire de collectivité. Ce système est inéfficace. Les agronomes et les vétérinaires manquent le moyen

de déplacement. Tout ce qu'ils font c'est faire payer les amendes à la population.

Les Associations et les Coopératives

L'Association des Pisciculteurs de Kipwala est un groupe composé de 23 membres de 10 localités, la majorité de membres reste à Kipwala. C'est en fait un poste autonome de pisciculture. Il est divisé en 3 sections: la section de Kipwala avec 8 membres; la section de Wamba avec 7 membres; et la section de Miwanzi avec 8 membres. Le poste a été organisé par le DDP et a profité des services de trois volontaires de Corps de la Paix depuis 1977. Présentement, il est dirigé par un fermier qui a été formé au Centre même. Il continue à son tour à former d'autres pisciculteurs. Jusqu'à ce jour ce poste entretient de bonnes relations avec le PPF.

Le grand problème exprimé par le président de cette association est le manque de matériels, voire les brouettes, filets, bêches et la nourriture pour les poissons. Dans l'avenir, le poste compte faire l'association d'élevage - pisciculture. C'est à dire, le porc, les lapins et les canards aux étangs.

Il existe un système d'entraide entre les fermiers de Kinzamba. Ce groupe est composé de cinq fermiers, il a, un président, un vice président, un secrétaire et un trésorier. Ils tiennent des réunions deux fois par mois. La cotisation mensuelle est de 100 Z par membre et c'est depuis 1986 que ce groupe existe. L'aide porte sur, les travaux de ferme: entretien des caféiers, construction de Kraal, et ce, à tour de role.

Les cooperatives

La CODAL (coopérative de développement agricole de Luniungu) est formée uniquement des fermiers. Il existe depuis 1988 au mois d'aout à Kina. L'objectif poursuivi est d'enrichir le sol avec les légumineuses et de reboiser la savane, afin de fabriquer plus tard du charbon de bois et du papier. Il y a un président, un secrétaire et le Comité. Les réunions se tiennent quatre fois par mois. Le CODAL travaille avec le Projet Canadien de reboisement. Les pépinières sont déjà installées. Leur nombre n'est pas connu. Les espèces retenues dans les pépinières sont: acasia, leucaena et eucaliptus.

Les Priorités pour le Développement

Au niveau de village:

1ères priorités	:	- construction d'hôpital
		- évacuation des produits
2ème priorités	:	- installation des magasins
		- installation des pompes d'eau
3ème priorités	:	- installation des moulins

Les priorités au niveau du chef de collectivité:

1. Entretien des routes: la route Kasai-Mateko. Les travaux de cette route étaient assurés par le projet 026; maintenant l'entretien est fait par la société Fernandes. Cette société n'est pas en mesure de couvrir toute la route par suite de manque de moyen. Les routes de

dessertes agricoles: l'entretien assuré par la PLZ et le Père Blancpain est jugé insuffisant par le Chef de Collectivité.

2. Le manque d'encadrement et de formation des agents du développement rural de la Collectivité.
3. Manque d'infrastructures sanitaires convenables
4. La fermeture de l'usine de PLZ de Kisia
5. Le départ de BUNASEM (Bureau National Semence) de Kisia pour Lusanga dans la Collectivité de Kwenge.

Le chef de Collectivité propose que les routes soient entretenues par le système de cantonnage et que le fond soit géré par la Collectivité. Que PROCAR organise quelques sessions de formation pour les agents du développement. Il a signalé aussi que les démarches sont en cours pour l'ouverture de l'usine. Il souhaite aussi que l'on puisse installer un dispensaire dans chaque localité.

Les Contraintes au Développement

* La fermeture de l'usine de Kisia par la PLZ a comme conséquence, la détérioration des routes et des ponts qui jadis étaient entretenus par la PLZ et l'augmentation de nombre de jeunes gens déoeuvrés.
* Insuffisance d'infrastructures sanitaires.
* Absence totale des projets d'encadrement dans l'ensemble de la Collectivité.
* Manque de transport pour les produits agricoles du village au lieu de marché.
* Manque des produits pharmaceutiques pour les bêtes.
* La variété de mais BDD1 introduite par la CODAIK est en train d'être abandonnée car elle donne des graines très dures pour piler.
* La variété de manioc F100, risque d'être rejetée. Car elle ne reste pas longtemps sur le champs dans ce milieu où la récolte est échelonnée durant deux ou trois mois.

Solutions

* Installer si possible dans les villages à grande concentration des centres de formation professionnelle.
* Créer un Centre de jeunes agriculteurs comme celui de Bankana.
* Organiser des sessions de formation pour les encadreurs du système étatique: l'agronome, le vétérinaire et l'agent du développement rural.
* Mettre à la disposition de ces agents des moyens de déplacement, les vélos de préférence. Ceci compenserait la lacune occasionnée par le manque des projets d'encadrement. Ces encadreurs devraient être sélectionnés sur base de niveau de formation et leurs capacités techniques.
* Mettre à la disposition des Chefs des villages des pousse-pousses pour déplacer les produits.
* Installer les moulins dans les Collectivités.

COLLECTIVITE DE BANGA

Rapport Sommaire, S. Lumbuenamo

Les enquêtes de reconnaissance rapide de la collectivité de Banga ont été menées dans les villages de Punkulu-Iwungu, Punkulu-Lankwon, Mbuim, et Mô Mulom. Punkulu-Iwungu est situé à 16 kms du chef-lieu de Banga. La route est bonne et il n'y a pas de pont. Le village est établi entre deux vallées, dans la savane, à prédominance d'Hyménocardia et Hyparrhénia. Les rivières avoisinantes sont: Malembe, à 1 km et demi au sud; Punkulu, à 100 mètres au sud. A environ, 2 heures de marche, on trouve la forêt. La terre est charactérisée par le sable de Kalahari, avec des quartiers sablo-argileux. Le village de Punkulu-Iwungu est bâti sur la route Idiofa. La situation de la route principale Idiofa-Ilebo en travers du village offre une certaine potentialité de commercialisation.

Punkulu-Lankwon est situé à 12 kms du chef-lieu de la collectivité de Banga. Il est dressé sur un plateau entouré de vallées couvertes de savane arborée à Hyparrhenia et Hyménocardia lucida. Les rivières avoisinantes sont les rivières de Punkulu au Nord-Est, de Nto-Nsing à l'Est et de Nto-Lankwon au sud. La forêt est située à moins d'une heure de marche de là. Le sol est une terre sablonneuse. On distingue une seule maison avec toit en tuile. Plusieurs maisons ont murs et toits en rameaux de raphia, d'autres ont des murs en pisé. L'église catholique est en bambous.

Mbuim est situé à 18 km du chef-lieu de la collectivité de Banga vers le nord. La route est bonne, mais très peu fréquentée dans la zone forestière près du village. Il n'y a pas de pont. La rivière Lubue longe la partie sud-est du village. Mping-Laba est à 3 kms de là vers l'ouest. Il y a aussi la source Kitunu à deux kms du village vers le sud-ouest.

Mbuim est un village dans la forêt. Le sol est une terre sablo-argileuse. La plupart des murs et toits des maisons sont en rameaux de raphia, avec des portes en bambous. Il y a quelques maisons en pisé avec portes et fenêtres en bois. L'église catholique est construite avec des rameaux de palme. Le village est aussi la résidence du chef de groupement, qui est très dynamique avec une forte personnalité. C'est lui qui a joué le rôle du chef de village, ce dernier étant eclipsé et presque aveugle.

Mô Mulom est situé à 35 kms du chef-lieu de collectivité de Banga. La route est bonne et il n'y a pas de pont. Le village se situe sur une plaine un peu surélevée. Il est entouré d'une savane à Hyparrhenia, avec les arbustes d'Hyménocardia. La forêt se trouve à environ 1 km au sud du village. Le sol est sablonneux.

Les maisons sont en pisé avec toits en rameaux de raphia et des portes en bambous. Quelques maisons ont des murs de raphia. On distingue la présence de la chapelle catholique, mais il y a aussi la religion protestante.

Le niveau d'instruction semble être assez élevé, même chez les femmes. Dans l'audience, beaucoup de gens suivaient l'entretien en prenant notes. Le groupe des femmes avaient un porte-parole de niveau D4 (4 années d'études secondaires).

Infrastructure et Facteurs Humains

Dans aucun des villages enquêtés, il n'exite une structure pour les soins de santé. Les habitants de Punkulu-Iwungu se rendent au centre de Punkulu-Musenge à 3 kms de là. Ceux de Punkulu-Lankwon s'en vont au dispensaire de Banga-Banga ou de Punkulu-Musenge, tous les deux à 7 kms du village. A Mbwim, ils se rendent à la mission de Lakas à 25 kms, ou 6 heures de marche. A Mô-Mulom, ils vont à Kasangunda (4 kms), à Ipamu (8 heures de marche), ou à Lakas (26 kms).

Il n'y a pas d'écoles à Punkulu-Iwngu ni à Mbwim. Il y a les deux premières années d'école primaire à Punkulu-Lankwon et a Mô-Mulom il y a une école primaire avec cycle complet. Pour l'école secondaire, les enfants se rendent à Idiofa, Banga, Mwilanbongo et Laba.

Les villages de Punkulu-Iwungu, de Punkulu-Lankwon, de Mbuim et de de Mô-Mulom ont respectivement 38, 53, 24, et 29 ménages. A Punkulu-Iwungu et à Punkulu-Lankwon, il n'y a pas de fermiers. Mbuim et Mô-Mulom ont chacun un fermier.

A Punkulu-Iwungu et à Punkulu-Lankwon, ce sont les Babunda, avec comme clans majoritaires, les Insumu, les Bulumbu et les Mbey. A Mbuim, l'éthnie majoritaire est les Badinga; on trouve aussi les Babunda et les Wongo. A Mô-Mulom, il y a une seule ethnie, les Badinga.

La religion catholique est prédominante. On trouve aussi la religion protestante.

Utilisation des Terres

Terres disponibles

Punkulu-Iwungu: Il y a peu de forêt; c'est la brousse qui domine. On va loin pour faire les champs en forêt.
Punkulu-Lankwon: Il y a suffisamment de terres en forêt comme en savane.
Mbuim: Il y a assez de forêt, mais pas de brousse.
Mô-Mulom: Ils ne font plus de cultures en brousse et les forêts ont diminuées à cause de l'augmentation de la population.

Les superficies des champs sont plus grandes que par le passé parce qu'on cultive aussi pour la vente.

Cultures principales

Les principales cultures sont les suivantes:

En forêt: manioc, maïs, courge, amaranthe, pili-pili, ananas, bananes, arachides, épinards, patates douces, ignames, tabac, riz des marais (cultivé par les hommes), millet, légumes, tomates, canne à sucre, riz.

En brousse: arachides, voandzou, oseille, pili-pili, courge, manioc, millet, patates douces, ananas, .

Les semences, les boutures, les rejets proviennent des récoltes précédentes.

Jardins potagers

Les jardins potagers sont souvent situés près des sources d'eau en forêt ou dans les marais. On en entretient aussi parfois dans les villages. On cultive: épinards, tomates, amaranthes, bilolo, pili-pili, biteku-teku, lusangu. Mais parfois on cultive les légumes dans les champs.

La période où les travaux agricoles sont les plus intenses, selon le groupe des hommes, sont les mois de la saison sèche, entre mai et septembre. On s'occupe alors à déboiser pour les champs de manioc, maïs, riz et arachides; puis l'on brûle et l'on sème. D'autres villageois ont aussi mentionné les mois de décembre et janvier où l'on fait la récolte.

Cependant les femmes rapportent être le plus occupées entre août et avril, pendant la saison des pluies, mois au cours desquels elles défrichent, sèment et sarclent. Elles ont spécifiquement cité le mois de janvier pour le semis du millet. Les femmes sans maris déboisent elles-mêmes ou elles se font aider par les membres de la famille. Parfois, elles paient un homme 200 Z par jour pour faire le travail. D'autres femmes sans mari préfèrent travailler en brousse, où il n'y a pas de déboisement à faire.

La périodes où les travaux agricoles sont les moins intenses sont les mois de septembre et octobre; pour les cultivateurs de riz, ce sont les mois de janvier et février. D'autres villageois ont cité mars et avril, au cours desquels on fait les travaux artisanaux. C'est donc la saison des pluies pour les hommes. On cite les travaux tels que fabrication de pirogues.

Main-d'oeuvre agricole

On utilise l'aide des parents et des amis pour le déboisement, la récolte et les travaux des étangs. Cette aide est gratuite. Mais de plus en plus aujourd'hui, on tend à payer de la main-d'oeuvre, car les champs sont devenus plus importants. On a cité la somme de 4000 Z pour 40 ares. Les femmes s'organisent souvent en likelemba: un groupe de femmes fait le travail pour chacun à tour de rôle.

Pour les nouvelles cultures, on a indiqué les varietés suivantes: A Punkulu-Iwungu on cite la courge de Badinga, cultivée en savane et en forêt, introduite après la rébellion, par un Bunda. On cite aussi la bouture Mundelempaka de Badinga, introduite aussi après la rébellion par des prisonniers qui étaient allés couper les noix à Lusanga.

A Punkulu-Lankwon la variété de maïs Mumbala a été introduite en 1973 par une femme qui vivait à Kikwit. Elle est moins dure à piler que la variété locale. La variété Badinga est un maïs de couleur jaune, introduite en 1976 par une femme qui venait de Mangaï. Cette variéte est plus dure que la variété locale et pèse davantage. La variété CODAIK a été introduite en 1986 par CODAIK. Elle est dure, pèse plus lourd et est de couleur rouge. Les femmes ont aussi indiqué l'existence de la variété de manioc appelé Makondo, cultivée en savane comme en forêt depuis 3 ans, venant de Mapangu dans le

Kasaï-occidental.

A Mbwim le café a été introduit en 1972 par Wangata et DPP à Laba. Le riz d'origine chinoise, a été introduit en 1974, par DPP de Laba et par la collectivité. Les femmes de Mbwim ont parlé de la courge venue de Nkara en 1981. A Mô-Mulom le fermier a indiqué l'existence de deux sortes de café qu'il a reçues du village voisin.

Parmi les cultures abandonées, on a cité: la courge traditionnelle qui est peu productive; le manioc Momboma aux petites tubercules abandonné en 1965; le manioc doux sucré abandonné en 1965 parce qu'il devient trop mou et pourrit pendant le ruissage et ne produit pas bien; le millet Mayeme abandonné, vers 1930, qui était peu consommé. D'après la description donnée par les villageois, il s'agit peut-être de sorgho. Enfin, à Mô-Mulom, on a cité l'arachide de brousse qu'on n'achetait pas; il n'y a plus de semences.

Maladies et insectes

On a cité les problèmes suivants:
-la pourriture des tubercules et le séchage des feuilles de manioc
-les oiseaux et les charançons attaquent le maïs
-les sauterelles attaquent le maïs à l'état jeune
-les oiseaux et d'autres animaux mangent le riz
-les animaux mangent les feuilles des arachides; elles ne poussent plus
-les insectes mangent le pili-pili
-les insectes mangent le tabac
-on ne connaît pas les techniques pour cultiver le caféier.
-l'amaranthe jaunit, les insectes l'attaque
-les insectes mangent les pousses de voandzou
-les insectes, ex. les chenilles et les sauterelles, mangent les feuilles des légumes
-les rats et les porc-épics mangent les arachides

Elevage

On élève: gros bétail, chèvres, poules, porcs, pigeons, cochons d'Inde, canards, pintades, moutons, lapins, dindons. Le gros bétail a été introduit dans la collectivité par le DPP dans les années 1970. L'élevage des boeufs est souvent collectif, pour tout le village, car les boeufs coûtent trop cher et posent le problème de surveillance. Les femmes ne possèdent pas de gros bétail individuellement. A Mbwim on n'élève pas de gros bétail car il n'y a pas de savane. On n'élève pas les porcs non plus parce que certaines mauvaises herbes de forêt les tuent.

On utilise le bétail pour la consommation, la viande et le troc. La viande et les peaux sont mangées. Les peaux sont aussi utilisées pour la fabrication des tams-tams, des manches de machette et de coupe-coupe, des chaises longues, des selles de vélo et pour orner les maisons. Le fumier est souvent utilisé dans les jardins potagers et pour la culture de tabac. Enduit sur les feuilles, le fumier sert à la défense des cultures contre les bêtes.

Conflits entre les champs et l'élevage

Les problèmes suivants ont été cités:

-les boeufs détruisent les cultures, surtout des jardins potagers, quand il n'y a pas de bouvier.
-le problème de l'achat des fils barbelés.
-les amendes devane être payés à l'Etat et au propriétaire.

Pisciculture

A Bwim, on ne pratique pas la pisciculture: il y a beaucoup de poissons dans les rivières avoisinantes. Dans les autres villages enquêtés, on fait l'élevage de poissons surtout pour manger, mais aussi pour vendre. Quand la récolte est un peu abondante, on peut fumer pour manger plus tard.

Les travaux dans les étangs sont minimes. On entretient rarement: sarclage des bordures, enlever la boue. On récolte 1 à 2 fois par an, parfois continuellement. Comme nourriture, on donne du saka-saka et des termites, 1 ou plusieurs fois par semaine. Certaines femmes ruissent leur manioc dans les étangs piscicoles. En général, la possession des étangs piscicoles est individuelle; parfois ils appartiennent au clan.

En ce qui concerne l'encadrement, on rapporte les faits suivants: A Punkulu-Iwungu le DDP prodigue des conseil. En 1954-1955, un père venu d'Idiofa était venu enseigner la pisciculture. A Punkulu-Lankwon, en 1975, un Blanc avait remis des alevins au chef du village (rapporté par les femmes). En 1978, il y avait eu un encadreur de DPP (rapporté par les hommes). Il y a un projet piscicole à Punkulu-Musenge à 7 kms du village . A Mbwim les agents du gouvernement essaient de promouvoir la pisciculture; mais ici il y a deux rivières proches avec beaucoup de poissons, alors les villageois ne voient pas la nécessité d' élever des poissons. A Mô-Mulom en 1986, les encadreurs de P.A.R.I avaient créé un étang qui est aujourd'hui abandonné.

Exploitation Forestière

La chasse

On chasse: porc-épics, antilopes rouges, gazelles, perdrix, écureuils, sangliers, oiseaux, serpents, singes, renards. La chasse était plus fréquente dans le passé et le gibier plus abondant. Aujourdhui, ils font la chasse, quand ils en ont le courage et surtout pendant la saison des pluies parce qu'ils repèrent plus facilement les traces des animaux. Dans le passé, il n'y avait pas de périodes d'interdiction. Aujourd'hui l'Etat intervient. Les dates dépendent du service de l'environement. A Mbwim, ils chassent plus souvent que dans les autres villages, surtout pendant la saison sèche, quand il y a moins de travaux des champs; il leur est interdit de chasser en novembre, quand les bêtes sont gestantes. A Mô-Mulom, la chasse est interdite aux mois de novembre et décembre, période de la naissance des petits.

La pêche

A Mbwim, la pêche est une fréquente activité. Ailleurs, c'est une activité beaucoup moins importante. Les femmes pêchent plus souvent que les hommes avec des nasses et des paniers, en formant des barrages. Elles ne pêchent généralement pas pendant la saison des pluies, mais 2 à 3 fois par semaine pendant la saison sèche.

Les produits de cueillette

Au cours de l'entretien, la distinction ne fut pas claire entre les produits de la saison des pluies et ceux de la saison sèche. Alors ici je rapporte tous les produits de cueillette en bloc:

Tige de Discorea (ndindi encore appelé fil amer), fougère, champignons, chenilles, sauterelles, légumes sauvages, gingembre, fruits sauvages: mbila esobe, mata (petits fruits jaunes), makoka (fruits jaunes et aigres), nti-nti, nsi-sey, mabanfu, makwok, mataku ya bibi (légume de Talinum), fruit de Myrianthus Arboreus), grillons, fourmis ailées, termites.

Les palmiers à huile

On ne cultive plus le palmier à huile parce que les usines qui les exploitaient ont fermé. Par exemple, la Compagnie de Kasaï et de l'Equateur a fermé en 1974. De plus, les palmiers à huile poussent naturellemnt. On en tire: du vin, des larves, des bambous, des noix. En général, aujourd'hui ce n'est pas un travail payé.

Le raphia

On cultive encore le raphia par endroits. On en tire du vin, des larves, des rameaux, des cordes et le raphia lui-même (fibre). On fabrique des nattes. Dans le passé, on tissait le raphia pour vendre et pour s'habiller. Le raphia servait de monnaie; encore aujourd'hui il sert parfois de monnaie. On utilise le raphia pour payer la dot. La main-d'oeuvre est parfois payée. Mais la plupart du temps, c'est une activité familiale et les produits sont destinés à l'autoconsommation.

Bois de construction et planches

On vend surtout les bambous. On ne fabrique pas beaucoup de planches, soit à cause de la diminution du nombre des arbres, soit par manque de main-d'oeuvre pour scier le bois.

Fibres et lianes

Il n'y a plus beaucoup d'acheteurs de punga-punga depuis que la Societé Coreman a fermé. Ils vont le couper de temps en temps sur commande. On ne le cultive plus, il pousse naturellement dans la forêt. On ne vend pas de rauwolphia, ni de caoutchouc. On exploite encore beaucoup la liane de rotin.

Conservation

On conserve les récoltes séchées (cossettes de manioc, maïs, arachides, millet, voandzou, courge, pili-pili) dans des sacs, dans des paniers, ou dans des calebasses, dans la cuisine, où la fumée apporte protection. Les cultures peuvent ainsi être gardées pendant une année. Parfois, on construit un grenier en dehors de la maison. Cependant, il se pose le problème des rats et des insectes (charançons, termites). On utilise parfois des pièges ou des chats contre les rats, et une racine odorante contre les insectes. Ou bien on déplace la production vers un nouveau milieu.

Quand il est assez abondant, le poisson est fumé pour la conservation. Le poisson est ainsi gardé entre quelque jours et un mois. La viande aussi est parfois fumée. Cela se passe dans la cuisine sur l'étalage au dessus de feu.

Transformation

Maïs: farine, boisson alcoolisée.
Millet: farine.
Manioc: cossettes, farine, boisson alcoolisée, chikwangue.
Courge: moulue.
Arachide: moulue ou grillée.
Riz: beignet, mélangé avec une autre farine.
Oseille et saka-saka: séchées pour être conservées et mangées pendant la saison sèche.

Le chauffage pour extraire l'alcool prend beaucoup de temps et il y a beaucoup de cas de brûlure. Il faut aller chercher l'eau maintes fois au cours d'une journée pour la préparation de la boisson. Piler le manioc et le maïs prend aussi beaucoup de temps. On prépare rarement la chikwangue car cela prend beaucoup de temps, surtout la chikwangue que l'on bout, comparée à celle que l'on fume.

Pour leur faciliter la tâche, les femmes pensent qu'il leur faut:
-moulins
-pompes pour l'eau
-dispensaires pour les cas de brûlure

Occupation quotidienne de la Femme

Parmi les travaux quotidiens des femmes, elles ont cité:
-préparer pour nourrir la famille, matin et soir
-travaux des champs, rassembler le bois de chauffage et/ou cueillette
-aller à la source
-balayer
-piler le manioc
-ruissage du manioc.

Pendant la saison sèche, elles font la cueillette le matin quand elles vont à la source.

Le problème de l'eau

On va à la rivière plus souvent pendant la saison des pluies, par exemple deux fois par jour contre une fois. La tâche de recueillir l'eau de pluie est beaucoup facilitée quand on possède un fût. L'eau de pluie est plutôt utilisée pour laver les habits et la vaisselle. Quand on fabrique la boisson alcoolisée, on va chercher l'eau 4 ou 5 fois par jour. La source est souvent éloignée, à une heure de marche.

Pour faciliter le travail, les femmes veulent acquérir:
- -tracteurs
- -moulins
- -pompes à eau
- -houes

Travaux non agricoles

Parmi les travaux non agricoles des hommes, les villageois ont cité la fabrication de: vin de raphia, nattes, bois de construction, bottes de rameaux, paniers, maisons, tissus de raphia, vin de palme, grabats, chaises, lits, machettes, houes, hâches; et la coupe de rotin.

Voici quelques prix:

10-15 bottes de rameaux:	100 Z
bouteille de vin:	10 Z
18 mètres de rameaux:	100 Z
natte:	100 Z

Parmi les travaux non agricoles de la femme, dans tous les villages on a cité la fabrication des paniers.

Dans le passé, les hommes faisaient beaucoup de tissus en raphia (mbala), qui servaient aussi de monnaie. Mais depuis environ 1965, il n'y a plus beaucoup d'acheteurs. En fait, ils ont dit que c'est après la rébellion muleliste qu'on n'utilise plus l'étophe de raphia. Certains villageois disent que les anciens n'ont pas formé des successeurs dans la fabrication du tissu de raphia. Parfois on paie encore la dot avec le raphia. On a cité aussi la vente des noix palmistes, abandonnée aussi vers la même époque.

Parmi les types de main d'oeuvre payée, on a cité le bouvier qui garde le troupeau pour tous les villageois. On a aussi cité ceux qui construisent les maisons (2000-3000 Z par maison), ceux qui creusent les étangs (500-600 Z par étang), ceux qui aident aux champs (100-150 Z par jour). Dans le passé, la Compagnie du Kasaï et de l'Equateur (CKE) employaient des coupeurs de noix de palme.

Migration

Les hommes migrent vers les villes (Kikwit, Idiofa, Ilebo, Kinshasa, Mapangu, Dibaya, Bandundu, Lumbubashi, Mbujimay, Mbandaka) pour aller chercher du travail de maçon, charpentier, menuisier, vendeur, sentinelle, chauffeur; dans les societés, chez les commmerçants; même comme domestiques. Souvent, ils reviennent car ils ne trouvent pas de travail. Ils vont gagner 1000 à

5000 Z par mois. Les villageois rapportent que dans le passé, la migration était plus accentuée. Aujourd'hui, on reste davantage pour faire les travaux des champs.

Commercialisation

On vend beaucoup de manioc, d'arachides, et de riz. On vend aussi en moindres quantités les autres produits des champs: courge, millet, légumes. Une partie de la production est simplement destinée à la consommation locale.

Le troc est une pratique courante dans la collectivité de Banga. Quand on n'a pas d'argent, on échange les produits des champs contre les biens matériels (bics, cahiers, savons, sel, vélo, marmittes, ...), ou contre le poisson salé, la viande et les chenilles. L'échange se fait avec les commerçants d'Idiofa, de Kasaï, de Kinshasa ou avec les villageois.

Parmi les produits vendus, on cite: manioc, maïs, arachides, riz, courge, millet, légumes, toutes les cultures; huile de palme, vin de palme, vin de raphia, miel, alcool traditionnel, sel indigène, punga-punga; farine de maïs, farine de millet, chikwangues, cossettes, beignets; chenilles, produits de ceuillette; les produits de fabrication artisanale.

Parmi les produits qui rapportent beaucoup d'argent, les villageois ont cité: le manioc vendu toute l'année; la boisson alcoolisée (120 Z/bout.) et l'huile de palme (35 Z/bout.); l'arachide, mais la vente est moins fréquente; le riz; les rameaux de raphia.

D'une manière générale, les villageois et les villageoises n'achètent pas eux-mêmes les produits agricoles, sauf, plus souvent, les légumes pendant la saison sèche. Parfois ils achètent des semences pendant la période des semences, quand ils n'en ont pas en suffisance. Plus rarement, ils achètent pour consommer.

Parmi les produits achetés, on peut citer le manioc et le voandzou: pendant la saison des pluies; les légumes (oseille, amaranthe douce, bilolo (amaranthe amère), tomate), l'arachide, l'igname, la banane douce et la banane plantain, le riz, et le maïs: pendant la saison sèche.

Dans aucun des villages enquêtés on a signalé la présence de boutiques ou magasins, mais seulement la présence de commerçants ambulants. Ces commerçants vendent des habits, assiettes, cahiers, savons, sel, cigarettes, poissons, allumettes; et ils achètent manioc, maïs, arachides, courge, pili-pili, huile de palme. Les commerçants viennent d'ailleurs, surtout pendant la période de campagne. Ils viennent de Idiofa, Kikwit, Kinshasa, Kasaï, Dibaya, Lubue. Ils achètent manioc, riz, pili-pili, courge, maïs, arachides, café. Ils vendent savon, sel, habits. Cependant beaucoup de produits agricoles ne sont pas achetés, faute de commerçants.

Les biens matériels fréquemment achetés sont: sel, savon, habits, assiettes, radios, montres, machettes et houes (à Punkulu-Lankwon il y a un forgeron), machettes, hâches, bêches, pelles, houes, (outils agricoles surtout pendant la saison sèche), sucre, huile de palme, lait de beauté, habits, babouches,

pétrole, casseroles, chaussures, bijoux, chaînettes, boucles d'oreille, mouchoirs de tête.

Les biens matériels difficiles à trouver sont: parfois tous les biens manufacturés; savon, pétrole, sucre, sel, vélos, moulins, machines à coudre, brouettes, outils pour la maçonnerie, insecticides, tôles, fusils, fils de fer barbelés, appareil à fabriquer les briques, blocs à lécher, appareils de photo, ballons, lampes Coleman, assiettes en faïence, verres, scies, limes, outils agricoles (machettes, pelles, bêches, hâches, radios.

Les problèmes suivants ont été cités:

-pas de transport
-pas assez d'acheteurs
-trop d'amendes et taxes par les agents de l'Etat
-pas de camions
-pas de vélos
-pas de moteurs hors-bord
-centres de vente éloignés
-pas de marchés
-la collectivité prend une partie de la récolte
-pas de crédit
-prix d'achat trop bas pour les produits agricoles
-pas de magasins ou de marchés au village
-transport des marchandises sur les têtes

Le Crédit

A Punkulu-Lankwon, il existe une coopérative de boeufs qui appartient à tous les villageois et qui fournit du crédit. Si l'argent est emprunté pour des raisons de commerce, il doit être retourné avec un intérêt de 30 %. Si c'est pour des raisons de maladie, il n'y a pas d'intérêt. DPP prête un sac de riz et il faut lui en remettre deux après la récolte.

A Punkulu-Iwungu, il y a aussi une coopérative d'élevage de 17 têtes de gros bétail, fondée grâce à DPP. DPP ajoute 4 vaches à ceux qui en ont déjà deux, et ceux-ci doivent plus tard lui en remettre trois. Cette ccopérative fournit du crédit sans intérêt en cas de deuil, pour les minervals, les amendes, etc...

Dans les deux autres villages, on parle du Comité d'Entraide qui fournit du crédit sans intérêt ou de likelemba pour aider en cas de souffrance.

Les villageois veulent avoir des crédits pour les usages suivants:

-améliorer l'habitat (briques et tôles)
-achat de tracteurs agricoles
-construire un dispensaire
-vente et revente de produits agricoles
-achat de boeufs ou de bétail
-petit commerce
-bâtir des écoles
-achats d'outils agricoles
-achat d'un hors-bord (Mbwim)
-installation d'un moulin

Régimes Alimentaires et Habitudes en Rapport avec l'Alimentation

Comme nourriture de base, on mange le fufu de manioc mélangé avec du maïs, la farine de millet et le riz. Cette nourriture est accompagnée de saka-saka, de légumes (oseille, épinard, fil amer (ndindi), fougère, tomate, champignon, biteku-teku) ou de courge; on mange aussi assez fréquemment les sauterelles. On mange beaucoup de poissons et de viande d'élevage. Le gibier est rare.

Les villageois mangent généralement trois fois par jour. Mais le type de repas ne change pas: on mange la même chose le matin, à midi et le soir. Quand les femmes vont aux champs, elles emportent une partie de la nourriture avec elles, et elles laissent une partie à la maison pour les enfants et pour le mari. Parfois elles mangent au champs les légumes qu'elles y trouvent.

Parmi les aliments achetés, on a cité: viande, poissons salés, poissons frais, chenilles, poule, gibier. Parmi les aliments nouveaux, on a cité:

-poissons salés
-viande de boeufs
-épinards, choux de Chine, tomates, oignons
-lait en boîte
-sardines
-poissons de mer, depuis 1984 à Punkulu-Iwungu
-soja, depuis 1968-1969 à Punkulu-Iwungu-thé
-bière
-boisson sucrée
-pain
-beignets
-boisson alcoolisée locale

En général, les villages citent l'arrivée des Blancs comme date d'introduction des aliments nouveaux.

Tabous pour les femmes enceintes

Les tabous sont en voie de disparition. Quand on les pratique, ce sont:
-gibier Nkalu, à grosse tête
-poisson kolokolo, à grosse tête et épine dorsale
-pangolin
-chauve-souris
-fougère

Tabous pour les femmes allaitantes

De même, les tabous pour les femmes allaitantes sont en voie de disparition. Quand on les pratique, ce sont:
-gibier mbenga
-viande d'éléphant
-poisson kolokolo
-poisson ngolo
-ce que les femmes enceintes ne doivent pas manger

Saisonnalité de la consommation

C'est pendant la saison sèche qu'il y a le moins à manger. Lors des enquêtes, à la fin du mois d'août, les aliments devenus rares étaient les suivants: oseille, légumes, tomates, champignons, fruits nsi-nseng, chenilles, ndindi. D'autres femmes ont cependant mentionné que, la saison étant celle des pluies, il y avait donc suffisamment de nourriture.

Besoins tels que exprimés par les villageois et leurs épouses

En priorité:

-outils agricoles
-boeufs
-dispensaires
-médicaments, pharmacie
-presse-brique
-coopérative d'achat et de vente
-magasins
-personnes pouvant développer l'élevage
-techniques nouvelles agricoles
-semences améliorées
-crédits pour des intrants agricoles
-pompes d'eau
-améliorer l'habitat, maisons en briques
-camions
-moulins
-améliorer les routes
-enseignants (écoles primaires ou secondaires)

Les contraintes au développement de la production agricole et de la commercialisation

1. Il n'y a pas de système de crédit.
2. Les villageois ne peuvent pas investir.
3. Les prix des produits agricoles sont trop bas.
4. Les produits agricoles ne sont pas évacués.
5. La communication et les échanges avec les cités et les villes sont difficiles
6. Les connaissances sur les meilleures techniques de culture et d'élevage sont limitées.
7. La production agricole n'est pas assistée par les intrants.
8. Il n'y a pas d'ssistance médicale pour les animaux d'élevage.

Recommendations

1. Etablir un système efficace de crédit
2. Introduire les machines dans les villages
3. Améliorer les prix des produits agricoles pour accroître le pouvoir d'achat des villageois.
4. Améliorer les routes et les ponts et organiser un système constant d'entretien.
5. Organiser un système de camions pour évacuer les produits vers les cités et les villes.
6. Vulgariser les meilleures techniques de production des champs et d'élevage
7. Fournir des vélos aux villageois
8. Fournir les intrants agricoles et les médicaments pour les animaux.

COLLECTIVITE DE NKARA

Rapport Sommaire, Sita Lumbuenamo

Les enquêtes de reconnaissance rapide dans la collectivité de Nkara ont été menées dans les villages de: Ekubi I, Nkara, Mayala et Mbalambele.Ekubi I est situé à 55 kms du chef-lieu de Kalaganda, sur une colline dans la savane. Le sol est une terre argileuse.

Le village s'étend sur une distance de 1 à 2 kms de part et d'autre de la route principale. Parmi les structures principales, on distingue: une maternité, un dispensaire, une église catholique, une église protestante, une menuiserie, un centre de santé de la coopérative d'Ekubi I, une école primaire et une école secondaire, la décortiqueuse de riz installée par la CODAIK, une maçonnerie et quelques maisons avec toits en tôles. Il existe aussi un centre commercial avec beaucoup de magasins et de boutiques.

Ekubi I est très peuplé, avec beaucoup de jeunes gens de moins de 30 ans. Il nous a paru extraordinairement développé comparé à la majorité des villages de la région, par ses structures principales et par la présence d'un corps enseignant important. Le niveau général d'instruction est assez élevé.

On peut encore remarquer les signes de la présence passée du Projet de Pisciculture Familiale (PPF; un pisciculteur jadis encadré par des volontaires du Corps de la Paix), du Programme National Riz (PNR; leur Maison d'Acceuil), de la Compagnie de Développement Agro-Pastorale intégré dans le Kwango-Kwilu (CODAIK; une décortiqueuse de riz).

Un autre point frappant est l'existence, depuis 1969, d'une coopérative d'initiative locale avec un centre de santé parmi ses accomplissements. Ce centre de santé a été équipé, grâce aux fruits de la production agricole, du matériel suivant: balances, lit gynécologique, microscope, machine à écrire, stérilisateur électrique, petit groupe électrogène, tensiomètre, stéthoscope, pharmacie et salle d'opération.

Nkara est situé à 44 kms d'Ekubi I. Au niveau de l'Huilerie de Busanga, il existe un très mauvais pont sur la rivière Lokwa. Le deuxième pont, non loin de là est en meilleur état. Le site est une savane entourée de forêts claires. La plus proche rivière est située à 5 kms vers le sud, c'est la rivière Lukombo. Le sol est une terre argileuse de forêt.

Dans le village on peut distinguer 4 grandes avenues. Parmi les structures principales, il y a une école primaire, une église protestante et une église catholique, les deux avec des tôles. La présence de plusieurs associations locales spontanées est une indication d'un esprit de coopération pouvant être utilisé pour développer le village: associations des scieurs et menuisiers, des pisciculteurs, des éleveurs de porcs).

Mayala est situé à 32 kms de Nkara village. Bien que Nkara village soit situé très proche de Mayala, il faut faire un très grand détour pour y arriver, 32 kms en voiture contre 5 kms à vol d'oiseau. Il n'y a pas de pont, mais il y a un passage dans l'eau entre deux étangs de part et d'autre de la

route. Le site est une colline en savane boisée, avec quelques forêts dans le voisinage. La rivière la plus proche est la rivière de Lukombo. Le sol est une terre sablonneuse.

Il y a une seule grande avenue dans le village. Les toits sont en chaume avec des murs en pisé. Parmi les structures principales, il y a un dispensaire et une école primaire de cycle complet situés un peu en dehors du village même. Il y a là aussi une école primaire protestante, avec 3 ans d'humanités.

Mbalambele est situé à 45 kms de Nkara village. Il n'y a pas de ponts entre les deux villages. Le village se trouve situé en pleine forêt, vers la limite nord de la collectivité Nkara. La rivière Luano est la limite naturelle de la collectivité Nkara avec Kalaganda. Le sol est une terre argileuse de forêt.

Le village de Mbalambele est composé de trois hameaux, car il est entrain de déménager vers un nouveau site. Un point critique dans le développement du village de Mbalambele est la construction d'un pont sur le Luano pour le désenclaver.

INFRASTRUCTURE ET FACTEURS HUMAINS

Dispensaires

A Nkara et à Mbalambele, il n'y pas de dispensaire. Les habitants de Nkara se rendent au chef-lieu de collectivité, à 3 kms de là, pour les soins de santé. Pour les cas graves, ils se rendent à l'hôpital de Vanga à 120 kms de là. Les habitants de Mbalambele se font soigner à Mbeni à 7 kms de là, ou bien à Nkonso. A Mayala, il y a un dispensaire fondé en 1967 et une maternité en chaume fondée en 1987. Ils sont gérés par un infirmier. A Ekubi I, il existe depuis 1986 une maternité et un dispensaire, gérés par la Coopérative du Village.

Ecoles

A Ekubi I, il y a deux écoles primaires de cycle complet et une école secondaire avec seulement le cycle d'orientation. A Nkara village, il y a une école primaire de cycle complet. Pour l'école secondaire, ils vont à Nkara Ewa à 5 kms de là, à la mission protestante. C'est un cycle complet avec les sections pédagogique et biochimique. Il n'y a pas d'école à Mayala. Les enfants vont à Funda et à Tsama-Tsama. Funda a une école primaire de cycle complet et une école secondaire jusqu'en 4ième. Tsama-Tsama a une école primaire de cycle complet. A Mbalambele, il n'y a pas d'école. Les enfants vont à Mbeni où il y a une école primaire de cycle complet. Pour l'école secondaire, ils vont à Kikwit, à Idiofa, ou à Nkara.

Machines

Ekubi I possède un équipement médical assez important. Il a aussi un petit groupe électrogène, une décortiqueuse de riz et du matériel de scierie, de menuiserie et de maçonnerie. On ne note pas la présence de machines dans les autres villages.

Nombre de ménages et de fermiers

Les villages d'Ekubi I, de Nkara, de Mayala et de Mbalambele ont respectivement 326, 189, 108, et 41 ménages. Il y a respectivement à Ekubi I, Nkara, Mayala et Mbalambele, 7, 2, 0 et 7 fermiers.

Ethnie

Il y a une seule ethnie dans les villages enquêtés dans la collectivité de Nkara: les Bayansi. Il existe de très nombreux clans. A Ekubi I, les clans majoritaires sont les Mukongo, les Mbele et les Intshongo. A Nkara village, les clans majoritaires sont les Kimbimbi et les Insamban. A Mayala, ce sont les Ngweme et les Mbelo. A Mbalambele, ce sont les Mbele et les Insongo

Religions

La religion catholique est prédominante. On trouve aussi la religion protestante et la religion kimbanguiste.

UTILISATION DES TERRES

A Ekubi I, il y a plus de terres cultivables en brousse qu'en forêt. Mais c'est seulement cette année qu'ils ont commencé à cultiver en brousse. Les villageois ont dit que la population ayant augmenté, les champs ont détruit la forêt. A Nkara village, les villageois trouvent assez de terres cultivables en forêt. A Mayala, on cultive plus en brousse qu'en forêt, car il'n'y a pas assez de terres en forêt. A Mbalambele, il n'y a pas de brousse, seulement la forêt.

D'une manière générale, bien que la superficie de la totalité des terres claniques n'ait pas changé, les champs ont pris des dimensions plus importantes, car la production n'est plus seulement destinée à l'autoconsommation.

Utilisation des terres contre paiement

En théorie, les terres appartiennent à l'Etat, mais en pratique, elles appartiennent aux différents clans. Une terre peut être cédée à quelqu'un pour être cultivée. Elle peut aussi être cédée à un camarade. Il n'y a pas de paiement pour cultiver la terre; mais parfois on peut demander à un étranger de payer en nature avec une partie de la production.

Existence des fermes

A Mbalambele, il y a deux fermes de 1 à 3 ha, l'une créée en 1955 et l'autre en 1975. On y cultive le café et le palmier à huile. Les habitants d'Ekubi I ont mentionné l'existence de 7 fermes, de 1 à 3 ha, situées en forêt. La première date de 1958; elle fut installée par PLZ, anciennement appelée Huilerie du Congo Belge. Cette année, le paiement annuel est de 1000 Z. On y cultive: caféiers, palmiers à huile, orangers, ananas, bananiers, manguiers, et avocatiers.

En général les femmes n'ont pas de fermes. Elles sont très occupées par les autres travaux des champs, disent-elles, en particulier par les champs de riz. Elles ajoutent que les travaux des fermes sont très durs et réservés aux hommes. Certaines d'entr'elles cultivent le tabac. Elles aident les hommes pour la récolte des graines de café et pour le sarclage.

TRAVAUX AGRICOLES ET PRATIQUES CULTURALES

Les principales cultures sont les suivantes:
en forêt: courge, riz, maïs, manioc, arachides, igname, ananas; légumes: oseilles, biteku-teku, épinard, bilolo, pili-pili, tomate, gombo.
en brousse: voandzou, courge, igname, manioc, pili-pili, oseille.

Les semences, les boutures, les rejets proviennent des récoltes précédentes.

Jardins potagers

A Ekubi I, il n'y a pas de jardins potagers comme tels. Les légumes sont plantés dans les champs en forêt. A Nkara village, les jardins potagers sont situés derrière les maisons ou près des cours d'eau. On y cultive: patate douce, biteku-teku (amaranthe douce), bilolo (amaranthe amère), épinard, tomate, feuille de courge, et pili-pili. Les jardins potagers sont arrosés d'eau de pluie et de seaux d'eau. A Mayala, les légumes sont situés dans les champs en forêt. Pendant la saison sèche, ils sont plantés près des rivières. On y cultive les mêmes légumes. Les femmes ne cultivent pas dans les villages à cause de la destruction par le bétail. A Mbalambele, il n'y a pas de jardins potagers comme tels. Les légumes sont aux champs.

Calendrier agricole contribué par les hommes d'Ekubi I

Août. Bruler et semer les arachides; nettoyage du champ d'arachide; construction des maisons, menuiserie, sciage, pêche, pisciculture, constrcution et réparation des digues, introduction des poissons.

Septembre. Semer le riz, le mais, la courge, le manioc; transplanter les plants de café.

Octobre. Sarcler champs de riz.

Novembre. Le sarclage continue. On récolte les arachides. Les fermiers aussi sarclent. On pose les boutures de manioc dans les champs des arachides.

Décembre. On récolte les arachides; chasse les oiseaux.

Janvier. Première récolte de riz. On entasse les courges.

Février. On continue la récolte du riz et de la courge. On récolte les ananas; vanne le riz.

Mars. Mêmes qu'en février.

Avril. Commercialisation.

Mai. Vente de riz, de maïs, manioc, arachides. Début du déboisement.

Juin. Le déboisement continue. Fin de la vente. Début de la récolte de café chez les fermiers.

Juillet. Abattement des arbres. Les fermiers commencent à vendre leur café avec l'autorisation de l'agronome de zone.

Calendrier agricole contribué par les femmes de Nkara

Août. Semis de toutes les cultures: maïs, manioc, courge, arachide, et légumes en forêt; voandzou en brousse.

Septembre. Le semis continue, on continue à planter les boutures de manioc dans les champs de mais en forêt.

Octobre. Sarclage de champ d'arachide et de tous les champs. Un peu de repos.

Novembre. Récolte des arachides pour ceux qui ont semé avant le 15 août.

Décembre. La récolte des arachides continue.

Janvier. Récolte du voandzou dans la brousse et de la courge. En brousse, on plante les tubercules de manioc, on sème la courge et le voandzou; certaines cultivent les arachides des ancêtres.

Février. En forêt, on récolte le maïs village.

Mars. En brousse, on sarcle les champs de courge et tous les autres champs.

Avril. On rassemble les courges en brousse pour les battre et en faire sortir les graines.

Mai. On sarcle les champs de manioc en forêt pour enlever les restes des plants de maïs.

Juin. Distribution des champs imposés en brousse, on commence à les labourer.

Juillet. On continue à labourer les champs en brousse jusqu'au 12 août.

Période où les travaux agricoles sont les plus intenses

Les dates données par le groupe des hommes sont les suivants. Les mois les plus occupés sont les mois de mai, juin et juillet, au cours de la saison sèche, quand on déboise en forêt et laboure en brousse et les mois de janvier, février et mars pour les récoltes. D'autres villageois ont aussi cité le mois d'août où l'on brûle et nettoie et le mois de septembre où l'on sème. Ou bien encore, entre les mois de février et avril, quand on récolte et qu'on commence à défricher.

Les dates données par les femmes diffèrent un peu. A Ekubi I elles ont rapporté être le plus occupées entre le mois d'août et le mois d'octobre et entre le mois de janvier et le mois de février. A Mayala, les mois les plus occupées seraient plutôt situés entre mai et février en forêt, pendant les travaux allant du défrichement à la récolte en passant par le semis, et entre mai et décembre en brousse, pour les travaux allant du labour au semis. A Nkara, ce serait plutôt entre juin et septembre et à Mbalambele, entre août et décembre.

Une femme sans mari fait elle-même le travail des hommes, ou elle s'adresse à des hommes qu'elle paie en nature (nourriture, vin, une partie de la récolte) ou en argent (100 Z par jour). Elle fait parfois partie d'un likelemba pour les champs: le groupe fait le travail pour un membre du groupe à tour de rôle.

Périodes où les travaux agricoles sont les moins intenses.

Pour les hommes d'Ekubi I, ce sont les mois de novembre et de décembre, où on ne fait rien, ou bien on organise la chasse. Pour les hommes de Nkara, c'est octobre et novembre. Pour les hommes de Mayala, c'est novembre et janvier, quand on s'occupe des étangs piscicoles pendant que les femmes sarclent les champs. A Mbalambele, c'est entre octobre et janvier.

Main-d'oeuvre agricole

A Ekubi I, la famille et les camarades aident parfois, gratuitement. Les fermiers se groupent parfois pour faire le travail dans une ferme, gratuitement aussi. Certaines gens louent un groupe de personnes qu'ils paient entre 3500 et 5000 Z par groupe de douze, deux fois par an, pour le déboisement en juin et pour la récolte en février. A Nkara, les amis aident pour le défrichement, le semis et pour creuser et récolter les étangs. Pour les champs, on donne de la nourriture y compris du poisson. Pour les étangs, on paie 700 Z à 1000 Z par groupe de dix personnes, ou bien on donne de la nourriture et du vin.

A Mayala, les villageois pratiquent le likelemba pour les travaux des champs. Ils louent aussi des gens qu'ils paient 150 Z par jour et par tête, pour déboiser et pour les travaux des champs. A Mbalambele, on utilise les parents et les amis pour le défrichement, l'abattage et le semis du riz; on leur donne de la nourriture et du vin de palme. On pratique aussi le likelemba des champs. Les fermiers paient leurs travailleurs 23 à 50 Z par jour.

Dans le passé, les champs étaient petits, on n'avait pas besoin d'aide supplémentaire.

Fertilisation du sol

Pour maintenir la fertilité du sol, on laisse le sol en jachère pendant 4 ou 5 ans en forêt et pendant 7 ou 8 ans en brousse. A Mbalambele, où il n'y a pas de brousse et où il y a beaucoup de forêt, on pratique dans la forêt une jachère de 7 à 8 ans.

Nouvelles cultures ou variétés

A Mayala, parmi les nouvelles cultures, on a cité: le café (depuis 1988), les haricots (depuis 1988 en provenance de Kinshasa), le riz (depuis 1960 en provenance d'Ekubi), la papaye, les ananas, et les arachides des Blancs. Les femmes ont aussi mentionné le riz des marais intoduit par les Chinois du PNR entre 1978 et 1980.

A Mbalambele, on cite le café robusta (amené de Bagata par un fermier) et le cacao (amené de Bodwa dans la même collectivité par un fermier). Pour les femmes de Mbalambele, les nouvelles cultures sont: le riz, le gombo, la tomate et le bilolo à grandes graines.

Cultures abandonnées

Parmi les cultures abandonnées, les villageois d'Ekubi I ont cité le Punga-Punga (depuis 1950) et la patate douce (depuis 1943). La compagnie qui achetait le punga-punga n'existe plus. De plus, le punga-punga détériore la forêt où il pousse naturellement pendant la jachère. On a cité deux raisons pour l'abandon de la patate douce: le produit n'est pas acheté et il pourrit; et il n'y a plus de place pour la cultiver.

Les villageois de Nkara ont abandonné la variété d'arachide rampante depuis 1950, car elle est tardive et moins productive. A Mayala, on a abandonné la culture de l'arachide des ancêtres depuis 1960, car elle pousse mal en brousse et ne se cultive pas en forêt. A Mbalambele on a cité le voandzou (depuis 1950), le punga-punga (depuis 1954) et l'arachide rampante (depuis 1954). A Mbalambele on ne cultive pas en brousse qui est le site du voandzou. Il n'y a plus d'acheteurs pour le punga-punga. Il n'y a pas de brousse pour planter l'arachide rampante et puis elle n'est pas achetée.

Maladies et insectes

On a cité les problèmes suivants:
-les oiseaux mangent le riz
-les sauterelles s'attaquent aux jeunes pousses.
-les porc-épics mangent le riz.
-le manioc pourrit dans les champs.
-de petite chenilles mangent les jeunes pousses.
-certains sols détruisent toutes les cultures.
-certains rongeurs, les simbrics, mangent le maïs, les arachides et le riz.

A Nkara, on rapporte que la pourriture du manioc est apparue en 1980. La pourriture se manifeste avant même la première récolte, et elle s'annonce par le jaunissement des feuilles. Pour remédier à cela, les agronomes de zone ont promis la variété de manioc F100. Comme autre remède, parfois les villageois arrachent les plants de manioc abîmés. Dans le passé, les anciens enterraient le écailles de pangolin dans les champs pour combattre cette pourriture.

Contre les oiseaux, on utilise la fumée ou bien on reste dans les champs du matin au soir. Les chiens chassent le porc-épic.

ELEVAGE

On élève: chèvres, porcs, moutons, poules, canards, pigeons, pintades, cobayes, et quelques boeufs. A Mbalambele, on n'élève pas de porcs, car leur élevage n'est autorisé dans une clôture.

A Ekubi I la pintade fut introduite en 1980. Les oeufs avaient été ramassés en forêt, et les villageois auraient croisé la pintade avec la poule. La première vache avait été achetée à Nkara en 1988. Le porc ne peut être élevé que dans une clôture. A Nkara la pintade et la cobaye ont été introduites par des gens qui avaient travaillé avec les Blancs.

A Mayala les pigeons furent introduits en 1965 par des commerçants. Les canards furent introduits en 1965 par des commercants. Les boeufs furent introduits en 1965 par des prêtres catholiques et par PLZ (ils sont tous morts aujourd'hui). Les porcs furent introduits en 1965 par des commerçantsl; ils ne peuvent être élevés qu'à l'intérieur des clôtures. Les moutons, les cobayes et les lapins sont considérées comme espèces nouvelles dans le village.

A Mbalambele les pintades furent introduites en 1982 par les missionnaires de Kimputu. Les premiers pigeons furent achetés à Dwe en 1952. Les premiers boeufs furent achetés à Longo en 1981. Les premiers moutons furent achetés à Musangumill (PLZ) en 1956. Les premières cobayes furent achetés à Siengwun en 1979. Les premiers canards furent achetés à Kalanganda en 1942.

Les chèvres et les poules sont des espèces traditionnelles.

Conflits entre les champs et l'élevage

Les animaux détruisent les cultures quand ils sont en divagation. Il est donc nécessaire de construire des clôtures. En cas de destruction le montant de l'amende varie avec l'importance de la culture. A Ekubi I on paie entre 1500 et 2500 Z à la collectivité, qui remet une partie de la somme à la victime. A Nkara, on paie entre 10 000 et 12 000 Z en cas de destruction des cultures et 5 000 Z en cas de divagation. A Mayala, on paie 500 Z quand l'affaire reste au niveau du village et 2 000 Z quand elle arrive au niveau de la collectivité. A Mbalambele, on paie entre 500 et 3000 Z à la collectivité.

PISCICULTURE

La production des poissons est faible. Les crapauds et les serpents mangent les poissons. Le vol est parfois un problème important. Comme nourriture, on donne du saka-saka, du compost, des termites, des fourmis ailées, du son de riz et des déchets de noix de palme. Parfois, on y jette aussi du fumier. On se rend aussi aux étangs pour arranger les digues et pour sarcler. On récolte 1 à 2 fois par an. La plus grande partie est vendue, fraîche ou fumée. Une petite partie est destinée au ménage.

Ekubi I et Mayala avaient jadis été encadrés par le Projet de Pisciculture Familiale et les volontaires du Corps de la Paix. Ekubi I est visité annuellement par les agents du Développement Rural depuis 1985. Mbalambele aussi a connu un certain encadrement par des Blancs venus de Kanga et de Yambaw.

EXPLOITATION FORESTIERE

La chasse

On chasse: antilopes rouges et noires, porc-épics, simbrics, serpents, gazelles, singes, écureuils, oiseaux et rats. A Ekubi I et à Nkara, à part les écureuils, les oiseaux et les rats, le gibier est très rare. La chasse était beaucoup plus fréquente dans le passé et le gibier était plus abondant.

A Ekubi I il est interdit de chasser entre août et avril, car c'est la période de reproduction. A Nkara la chasse est interdite entre janvier et février. Les villageois chassent plus fréquemment pendant la saison sèche parce qu'ils chassent les écureuils. A Mayala la chasse est interdite toute l'année, sauf sur autorisation. Les villageois chassent beaucoup plus fréquemment pendant la saison des pluies. A Mbalambele la chasse est interdite entre avril et mai, car c'est la période de gestation et de mise bas. Les villageois chassent plus souvent pendant la saison des pluies.

La pêche

A Ekubi I, tout le monde pratique un peu la pêche. Le poisson est surtout destinée à l'autoconsommation. Dans les trois autres villages, on ne pêche pas, sauf occasionnellement; la pêche est surtout pratiquée par les enfants. Les femmes pêchent plus fréquemment que les hommes, avec des seaux et des paniers, dans les étangs traditionnels ou en formant des barrages dans les cours d'eau.

La pêche est plus fréquente pendant la saison sèche. Le poisson provenant des étangs est vendu beaucoup plus fréquemment que le poisson des rivières. Selon les villageois, les rivières étaient plus poissonneuses dans le passé.

Les femmes pratiquent généralement l'élevage des poissons d'une manière traditionnelle.

La cueillette

Produits de cueillette de saison des pluies

Savane	Forêt
champignons	champignons
fougères	fougères
	macaronis sauvages (mikungu)

Produits de cueillette de saison sèche

Savane	Forêt
champignons	champignons
chenilles	chenilles
fruits sauvages:	fruit sauvage:
mata	mabanfu
mbile esobe	gimgembre
gimgembe	fougères
fougères	grillons
grillons	épinard sauvage (mataku ya bibi)
sauterelles	

En général, les produits de ceuillette sont pour l'autoconsomation; on en vend quand il y en a beaucoup. On sèche souvent les champignons et les chenilles pour consommer plus tard ou pour envoyer au loin.

Les palmiers à huile

On ne cultive plus le palmier à huile, parce qu'il y en a beaucoup et parce qu'il n'y a plus d'industries pour les exploiter.
Du palmier à huile, on obtient les noix pour faire la mwambe et l'huile, des larves pour manger, du bicarbonade à partir de la fleur mâle, les champignons qui y poussent et le vin. On obtient aussi des rameaux pour faire les nattes et construire les maisons, les nervures pour faire des balais, des allumettes à partir de l'amadou. La commercialisation de ces différents produits est presque inexistante. De tous ces produits, on vend plus souvent l'huile de palme et le vin, parfois les nattes.

Le raphia

Il y a beaucoup de raphias qui poussent naturellemnt dans la forêt. On cultive donc rarement le raphia; il est plus souvent cultivé par les fermiers.
On en tire:

- le raphia (fibre) pour tisser
- le vin de raphia
- les grabats
- les larves
- les rameaux pour couvrir les maisons
- les chaises
- les bambous pour les murs des maisons et pour les plafonds
- les cordes
- les rameaux secs comme tabac.

Parmi les produits que l'on vend parfois, on cite: vin, raphia, tabac, grabat, corde et balai.

Bois de construction et planches

Sauf à Mbalambele, dans les autres villages, on vend parfois des planches, entre 450 et 650 Z la planche, ou des sticks à 10 Z la pièce. Ce sont des activités occasionnelles, ou périodiques qui suivent la fin des grands travaux de déboisement.

Fibres et lianes

Seulement à Mayala, on parle de la fibre de punga-punga, pour laquelle il n'y a d'ailleurs pas d'acheteurs. Les villageois ont rapporté l'existence de beaucoup de rauwolphia et de raphia dans la forêt.

TRANSFORMATION ET CONSERVATION

Conservation des produits agricoles

Les arachides, la courge et le riz sont stockés dans des sacs dans la cuisine ou dans les chambres. Les tubercules de manioc sont stockés dans les champs mêmes, sous terre; ils sont récoltés au fur et à mesure des besoins. Les cossettes de manioc et le maïs sont stockés en sac ou dans les paniers sur étalage dans la cuisine, où la fumée les protège de l'attaque des insectes. Les cossettes de manioc moississent au bout d'un ou deux mois. Les champignons sont séchés pour la conservation.

Toutes les cultures en stockage sont l'objet de l'attaque des insectes, des souris, ou des rats. Les pertes sont considérables au bout de quelques mois ou d'une année.

Quand il est assez abondant, le poisson est fumé pour la conservation. La durée de conservation est de quelques jours à plusieurs mois. Mais en général il est consommé après une semaine à cause des besoins de la famille. Les chenilles sont séchées pour la conservation.

Transformation

Maïs: farine, chikwangue de maïs, mpô (pâte fumée.
Manioc: farine, cossettes, chikwangue fumée ou chikwangue bouillie.
Courge: graines moulues pour la consammation; souvent la pâte est cuite dans des feuilles.
Arachides: grillées ou pâte.
Soja: farine.

Pour leur faciliter le travail, les femmes ont exprimé le besoin d'avoir des moulins pour piler le maïs et le manioc, et pour piler la courge et les arachides aussi bien que pour moudre le soja. Elles réclament aussi une machine pour récolter et décortiquer le riz.

OCCUPATION QUOTIDIENNE DE LA FEMME

Parmi les travaux quotidiens des femmes, elles ont cité:

-faire la cuisine matin et soir.
-chercher de l'eau.
-laver les enfants.
-balayer la maison.
-laver les assiettes.
-laver les habits.
-piler le manioc, le maïs.
-faire les travaux des champ, ramasser le bois et/ou faire la cueillette.
-pendant la saison des champignons de brousse, on va faire la cueillette à 5 heures du matin.

On ne va pas aux champs chaque jour: mercredi ou vendredi, samedi et dimanche sont jours de congé.

Le problème de l'eau

On va chercher l'eau à la source ou à la rivière 1 ou 2 fois par jour. On y va plus souvent pendant la saison sèche que pendant la saison des pluies. Avec l'eau de pluie, on peut faire la cuisine et laver et nettoyer la vaisselle; pour cela, il est nécessaire d'avoir des récipients et des toits en tôle. Pendant la saison sèche, elles apportent les assiettes à laver dans la forêt.

Pour faciliter leur travail quotidien, les femmes veulent acquérir des pompes d'eau et des robinets, ainsi que des moulins.

TRAVAUX NON AGRICOLES ET MIGRATION

Parmi les travaux non agricoles des hommes, on a cité: fabrication des nattes, grabats, balais, paniers, flèches et arcs, fauteuils et peignes; tirage du vin de palme; le petit commerce; tissage de sacs en raphia.

Voici quelques prix pratiqué:
natte: 30-100 Z
grabat: 150-200 Z
panier: 50 Z
fauteuil: 150 Z
peigne: en bambou : 30 Z
flèches et arc: 120 Z
sac en raphia: 2000 Z
vin: 10 Z la bouteille

La fabrication de vin et d'huile de palme peut rapporter respectivement entre 300 et 500 Z et entre 1200 et 2000 Z par semaine. Un kg de noix concassées aujourd'hui se vend à 2 Z seulement, alors on n'en vend plus.

Dans le passé, on vendait davantage de punga-punga , de rauwolphia et de noix concassées. Jusqu'en 1943 ou 1944, on vendait encore les habits en raphia, qui servaient aussi de monnaie. Avant 1935 ou 1940, les forgerons fabriquaient des socs traditionnels qu'ils vendaient. Aujourd'hui, il n'y a plus de forgerons. Jusqu'à 1943, on pouvait vendre du caoutchouc, mais aujourd'hui, il n'y a plus d'acheteurs; il existe encore quelques rares racines de caoutchouc dans la forêt.

La main-d'oeuvre salariée n'est pas nombreuse, on peut citer:

les coupeurs de noix de palme, les maçons, les cuisiniers. les enseignants, et les pasteurs à Nkara. A Mbalambele, on loue des travailleurs pour travailler dans les fermes de palmiers à huile et de café, et pour la récolte de riz. Ailleurs, on n'a pas cité de main-d'oeuvre salariée.

Les femmes fabriquent les paniers qu'elles vendent 20 à 50 Z la pièce. Elles vendent aussi les chikwangues, les arachides grillées, des produits de ceuillette (macaronis sauvages, le fruit sauvage mabanfu), du pain, des beignets et du sel. Ces activités se pratiquent surtout pendant les jours de repos (samedi, dimanche, et mercredi ou vendredi). Pour 700 Z elles peuvent aller chercher la terre ou la paille pour la construction des maisons. Elles ont cité la vente, dans le passé, de punga-punga, des noix concassées, du rauwolphia (munday-nday) et du sel ancestral qu'elles fabriquaient à partir de certaines feuilles.

Migration

On migre peu fréquemment, parce le travail n'est pas facile à trouver. Quand les gens s'en vont, ce sont surtout les jeunes et ils laissent femmes et enfants au village. Ils reviennent quand ils ne trouvent pas de travail, parfois après 1 ou 2 ans. Types de travail cherché: travail dans une companie ou dans une société, dans l'enseignement, mécanicien, chauffeur, vendeur, maçon, travail de bureau, infirmier, déchargeurs de camions, soldats, coupeur de noix chez PLZ. Ils gagnent 1000 à 5000 Z par mois.

COMMERCIALISATION

A Ekubi I, la plus grande partie de la production est réservée à la vente. Une plus petite partie est gardée pour manger et semer. Le manioc est le plus vendu parce qu'il est vendu tout au long de l'année. Après le manioc, c'est le riz, le mais, les arachides et la courge, par ordre d'importance. A Nkara, la proportion destinée à la vente est inférieure à celle destinée à l'autoconsommation. D'après le groupe des hommes, on vend par ordre d'importance, le manioc, le maïs, la courge et l'arachide. D'après les femmes, c'est d'abord les légumes, puis la tomate, puis le maïs frais et enfin les arachides fraîches. On vend aussi la canne à sucre, les bananes douce et Plantain ainsi que le voandzou.

A Mayala, on vend plus qu'on ne mange. On vend par ordre d'importance: manioc, maïs, arachide, courge. On vend aussi: riz, voandzou, plantains, bananes douces, ignames, ananas, pili-pili, patates douces, tomates, légumes (bilolo, biteku-teku, épinard, oseille, feuilles de courge, gombo, feuilles de patate douce. A Mbalambala, la vente est moins importante que la consommation locale. Les produits les plus vendus sont par ordre d'importance: manioc, riz, maïs, arachides, courge.

On vend aussi les noix de palme, les noix concassées, l'huile de palme, le vin de palme et une boisson alcoolique obtenue à partir du maïs et du manioc. On vend encore la chikwangue fumée et celle qui est bouillie, la chikwangue de maïs, ainsi que la farine de soja. Dans le passé, on vendait aussi le punga-punga, les noix palmistes, et les bananes Plantain pilées.

Dans la collectivité de Nkara, le troc est défendu depuis 1981 selon les

habitants de Mbalambele. Par contre, à Mbalambele même, les femmes ont avoué échanger la chikwangue, la farine, et la courge contre le poisson salé, le sel, le savon, et les marmites, avec les trafiquants venus de Kikwit.

Parmi les produits qui rapportent beaucoup d'argent, les villages suivants ont cité par ordre d'importance:
-Ekubi I: café, manioc, riz, maïs, arachide, courge
-Nkara: courge, arachide, manioc
-Mayala: manioc, courge, arachide
-Mbalambele: café, riz.

Les prix pratiqués sont les suivants:
Manioc: 500-750 Z le sac
Maïs: 10 Z le kg ou 700 Z le sac
Courge: 60 Z le kg ou 3000 Z le sac
Arachides: 1300-2000 Z le sac
Riz: 15 Z le kg
Café: 60 Z le kg

Parmi les autres produits qu'ils peuvent vendre, les villageois ont cité:
Huile de palme: 40-50 Z la bouteille
Vin de palme: 15 Z la bouteille
Noix de palme: 10 Z le kg
Boisson fermentée à base de maïs et de manioc: 200 Z la bouteille.

Boutiques et commerçants dans les villages

Ekubi I. Deux magasins dans le village. Des commerçants ambulants.
Nkara. Un petit commerçant dans le village.
Mayala. Ils font leurs achats à 20 kms du village.
Mbalambele. Pas de boutiques, pas de commerçants.

Commerçants venant d'ailleurs.

Ekubi I. Les commerçcants viennent deux fois par mois, pour le marché. Ils viennent de Kinshasa et de Kikwit. Ils viennent acheter: manioc, ananas, riz, maïs, etc... Ils ont des dépôts dans le village pour ces produits. Ils vendent des biens matériels.
Nkara. Les commerçants viennent de Kikwit, de Tshikapa, de Bulungu et de Kinshasa, 2 fois par mois pendant la campagne agricole. Ils achètent: manioc, maïs, arachides, courge. Ils ne vendent rien.
Mayala. Les commerçants viennent 2 fois par mois toute l'année, les jours de marché. Ils viennent de Kinshasa, Kikwit, Bulungu, Tshikapa. Ils achètent: manioc, arachides, mais, sésame et courge.
Mbalambele. Les commerçcants viennent toute l'année 2 fois par mois, les jours de marché; en provenance de Kikwit, Kinshasa, Mikingi, Kwiludongo, Musenge. Ils achètent: manioc, riz, maïs, et arachides. Ils vendent des biens matériels.

Biens matériels fréquemment achetés

Habits, savon, bière, sel, allumette, cigarette, verres, pétrole, dame-jeanne, poisson salé, sardines, gourdes, cahiers, bics, sacoches, guitarres, marmites, seaux, ballons, chaussures, bics, café, farine de blé, pêles, brouettes, houes, gourdes, cahiers, sacoches, montres, chaînettes, casseroles, couteaux, lait, boisson sucrée, mouchoirs de tête, vin, babouches, sucre, aiguilles à coudre, cuillères, lampe.

Biens matériels difficiles à trouver

Médicaments, savons, habits, sucre, pêles, rateaux, machines à coudre, pétrole, scies, houes, dame-jeannes, grands bassins, clous, ciments, seaux, tôles, presse-briques, blocs à lécher, réchauds, vélo, marmites, clefs pour boîte à sardine, chambres à air, brouettes, lampes Coleman, lampes tempêtes avec de grands verres, moustiquaires, couvertures, hameçons, draps, bottes, insecticides, radios, matériel de menuiserie, pompe à eau, matériel de forage, matelas en mousse, couvertures, draps, mallettes, thermos, chaises, bidons, parasols, malles métalliques, bijoux, bols métalliques.

Problèmes avec le commerce

Les problèmes suivants ont été cités:

-mauvais état de routes
-prix des produits agricoles rabattus par les commerçants
-on ne sait pas évacuer les produits
-instabilité des prix
-difficulté de transporter les produits des champs aux villages
-le café des fermiers n'est pas vendu à temps et son poids diminue
-louer les camions coûte trop cher
-les biens revendus au niveau des villages sont très chers
-les acheteurs sont rares
-mauvais état des ponts
-les commerçants pèsent eux-mêmes les produits et trompent sur le poids.
-pas de magasins
-pas de sacs pour mettre les produits
-produits restent invendus au marché
-pas de pont pour traverser la rivière à Mbalambele

LE CREDIT

Il n'y a pas de source de crédit dans les villages ou dans les environs. Les villageois veulent avoir des crédits pour les usages suivants:

-améliorer les maisons
-commercialiser les produits des champs
-développer un centre médical et acheter des médicaments
-améliorer les routes
-acheminer les produits agricoles
-acheter un groupe electrogène
-achat d'un moulin
-achat de camions
-forer les puits et acheminer l'eau dans les villages
-acheter du gros bétail
-construire une chambre froide
-construire de bonnes écoles
-creuser les étangs
-acheter les outils agricoles
-acheter des tôles
-lancer un commerce
-acheter des semences

REGIMES ALIMENTAIRES ET HABITUDES EN RAPPORT AVEC L'ALIMENTATION

Comme nourriture de base, on peut citer:
-le fufu de manioc mélangé avec le maïs ou sans le maïs
-la chikwangue de manioc
-le riz.

Le fufu ou la chikwangue est généralement accompagné de:
-saka-saka
-oseille
-fougère
-champignons
-chenilles
-légumes (bilolo, épinard, gombo)
-pâte de courge
-poisson
-poissons salés
-ou viande

On mange beaucoup de poissons, en provenance des étangs et de la pêche, qu'on cuit dans des feuilles. La viande est plus rare et le gibier est difficile à trouver. On mange aussi beaucoup de chenilles. Les villageois mangent généralement trois fois par jour, mais le type de repas ne change pas. Le matin, ils peuvent manger le reste de la veille, et à midi, ils mangent souvent le reste du matin. Quand les femmes vont aux champs, elles emportent une partie de la nourriture avec elles, et elles laissent une partie à la maison pour les petits enfants (les enfants d'âge scolaire se rendent à l'école), et pour le mari. Souvent, l'homme aussi va au champ ou bien il ne se soucie pas de manger pendant la journée.

Parmi les aliments achetés, on a cité:
poissons salés, chenilles, poissons de mer, sardines, viande, poisson, légumes, lait, macaronis sauvages (légume mikungu), oignons, gombo, champignons, tomate en boîte, tomates fraîches, poulet.

Parmi les aliments nouveaux, on a cité:
-sardine, depuis 1960
-poisson salé
-poisson de mer, depuis la période entre 1978 et 1980
-sel
-oignons, depuis 1960
-corn-beef, depuis 1960
-soja, depuis 1980
-haricots, depuis 1970
-lait en boîte, depuis les Belges

Tabous pour les femmes enceintes

Beaucoup des tabous n'existent plus aujourd'hui. Quand on les pratique encore, ce sont les suivants:

-le pangolin de peur que l'enfant naisse avec la coqueluche
-le gros rat de forêt, qui ferait gonfler le ventre
-la fougère
-le poisson Kolokolo
-les macaronis sauvages qui provoqueraient des maux de ventre
-la liane amère (ndindi) qui provoqueraient des maux de ventre
-toute bête morte pour que l'enfant n'attrape pas l'épilepsie.

De même les tabous pour femmes allaitentes ont presques disparu. Quand on les pratique encore, ce sont:

-la gazelle pour que l'enfant ne se mette pas à sursauter comme la gazelle
-le porc pour que l'enfant n'attrape pas la gâle
-les crevettes de peur que l'enfant n'attrape la toux
-le saka-saka préparé avec du bicarbonade qui provoquerait chez l'enfant des selles semblables au bicarbonade
-le gombo pour que les selles de l'enfant ne soient pas glissantes.
-ce qui est interdit pendant la grossesse

Saisonnalité de la consommation

C'est pendant la saison sèche (entre juin et août) qu'on a le moins à manger; les légumes, le saka-saka et les autres produits de la forêt sèchent. Lors des enquêtes, au début du mois de septembre, les aliments devenus rares étaient les suivants: poissons salés, sardines, chenilles, poissons de mer, pili-pili, tomate, gombo, épinard, bilolo, oseille, sel, macaronis sauvages.

CONTRAINTES ET BESOINS

Besoins tels que exprimés par les villageois et leurs épouses

En priorité:

-de l'electricité
-des maisons en durable
-une chambre froide
-un hôpital
-un moulin pour les travaux de pilage et de moulure
-des pompes pour l'eau
-un crédit pour les tôles
-aménagement des routes
-des magasins dans le village
-davantage d'acheteurs
-groupe électrogène
-installation de robinets
-pont sur la rivière Luano, à Mbalambele

Les contraintes au développement de la production et la commercialisation des produits agricole

1. on ne sait pas évacuer la production agricole
2. le commerce des biens matériels n'est pas développé dans les villages
3. le pouvoir d'achat des villageois est très réduit
4. les prix des produits agricoles sont trop bas dans le contexte de l'économie générale du pays
5. les meilleures techniques culturales et d'élevage ne sont pas connues
6. pas d'intrants en agriculture
7. pas de médicamensts pour les bêtes
8. les commerçants qui achètent les produits agricoles contrôlent les prix.
9. pas de système d'épargne

RECOMMENDATIONS

1. organiser un système de crédit pour les villageois.
2. améliorer les routes et les ponts
3. organiser un système de camions pour évacuer les produits vers les villes
4. enseigner les meilleures techniques de culture et d'élevage
5. mettre à la disposition des villageois les intrants de l'agriculture ainsi que les médicaments pour les bêtes.
6. mettre davantage d'outils agricoles à la disposition des villageois
7. développer le commerce des biens matériels dans les villages
8. améliorer le pouvoir d'achat des villageois en améliorant les prix de leur production agricole
9. imaginer un système de transport efficace de la production des champs vers les villages.

COLLECTIVITE DE KIDZWEME

Rapport Sommaire, Sita Lumbuenamo

Les enquêtes de reconnaissance rapide de la collectivité de Kidzweme ont été menées dans les villages de Mushie, Bwakana, Kipata-Kidzwem et Tshimbane.

Mushie est situé à environ trois kms de la mission catholique de Sia, sur un plateau couvert de forêt secondaire à prédominance de Musanga avec de part en part, une savane arbustive à Hymenocardia acida. Le sol est généralement sablo-argileux. Ce village est constitué d'une cinquantaine de maisons couvertes de chaume. Une particularité notoire est la présence de nombreuses maisons construites en briques en adobe.

Bwakana est situé à 25 kms de la mission catholique de Sia. Le tronçon compris entre les pâturages des Pères et l'école primaire de Mpô est très glissant après la pluie. La route est coupée de 4 ponts construits en matériaux semi-durables. Le site est un plateau couvert de forêt secondaire avec quelques rares savanes arbustives. Le sol est sablo-argileux et par endroits argilo-sablonneux. Les cours d'eau avoisinants sont Mbim, Mpibi et N'tamutor. Vers le nord, il existe le port de Mabenga sur le fleuve Kasaï. Ce village est constitué d'une trentaine de maisons en chaume et en adobe, dont quelques unes sont en briques adobes. Il n'y a point tôles.

Kipata-Kidzwem est situé à 34 kms de la mission catholique de Sia. La route est traversée par 10 ponts. Le site est un plateau couvert de savane arbustive à Hymenocardia acida, avec quelques lambeaux de forêts secondaires. Le sol est sablo-argileux. Les rivières environnantes sont Lulue, Lubasi et Nkora. Ce village est constitué d'une cinquantaine de maisons en pisé avec des toits en chaume. Seule l'église catholique au centre du village est couverte de tôles ondulées galvanisées.

Tshimbane est situé à 103 kms de la mission catholique de Sia en passant par le bac de Djuma. La route traverse beaucoup de ponts et de marécages. Une autre route plus courte mais moins bien entretenue conduit au bac de Pita dont la situation est moins favorable à cause de la courbure du fleuve Kwilu à l'endroit même du bac. Tshimbane est entouré de galeries forestières avec ça et là des savanes arbustives couvertes d'Hyparrhenia, d'Hymenocardia et d'Annona. Les rivières environnantes sont le Kwilu, le Pita et le Kieyi. Le sol est sablo-argileux. Tshimbane est un ancien camp de travailleurs de l'huilerie A. Perret, redevenu un village ordinaire avec une prédominance de travaux des champs. Tshimbane comporte une centaine de constructions dont une partie, en matériaux durables, constitue les vestiges du complexe de l'usine abandonnée. Le reste est en pisé avec toits en chaume. On y trouve les églises catholique, protestante et kimbanguiste.

Infrastructure et Facteurs Humains

Dispensaires

Dans les villages enquêtés, il n'y a point de dispensaires. L'assistance médicale se trouve à Kidzwem, à Luzubi, à Sia, à Mpô et à Djuma.

Ecoles

Trois des villages n'ont pas d'écoles. Les enfants vont à Sia, à Mpô ou à Kidzwem, dans des écoles primaires avec cycle complet et dans des écoles secondaires avec cycle complet et avec cylcle partiel. Tshimbane possède une école primaire complète catholique, une école secondaire agricole qui se limite à la cinquième année, et une école secondaire scientifique qui se limite à la troisième.

Nombre de ménages et de fermiers

Les villages de Mushie, Bwakana et Kipata-Kidzwem ont respectivement 48, 25 et 80 ménages. L'information n'a pas pu être recueillie pour le village de Tshimbane. Il y a dans chaque village 2 fermiers sauf Tshimbane qui n'en a pas.

Ethnie

Les Bayansi sont majoritaires, mais dans le camp de Tshimbane, on trouve aussi les Bapende, les Babunda, les Bambala, les Bankundu, et les Bayungane. Parmi les clans yansi majoritaires, il y a les Kimpila et les Kimbila. Parmi les autres clans, on peut citer les Kimwenze, les Kimbinza, les Bulangana, les Kimvula, les Kindala, les Kingoma, les Kimbi, les Kinzamba, les Kingwen, les Kinbuanke, les Kindia, les Kinbulu et les Kintsie.

Religions

La religion catholique est prédominante. A Tshimbane, il y a aussi les groupes protestants et kimbanguistes.

Utilisation des Terres

A Bwakana et à Kipata-Kidzwem, il semble y avoir assez de terres à cultiver. Mais à Mushie et à Tshimbane, il y a insuffisance de terres, d'un côté parce que les Pères de Sia les utilisent comme pâturages, de l'autre côté à cause de la population qui est devenue importante.

Selon le groupe des femmes interrogées, Mushie a plus de terres en savane, et Bwakana plus de terres en forêt. A Kipata-Kidzwem, on dit que les terres se font rares en forêt comme en brousse à cause de la pression démographique. A Tshimbane, la rareté des terres disponibles près du village les amènent à aller cultiver très loin sur les terres d'autrui, ce qui provoque souvent des disputes.

D'une façon générale, les superficies des champs individuels ont augmenté car la production agricole est aujourd'hui dirigée davantage vers la vente.

Utilisation des terres contre paiement

En théorie, les terres appartiennent à l'Etat, mais en pratique, elles appartiennent aux différents clans. Il n'y a pas de paiement pour cultiver la terre. Seulement pour les cas des cultures pérennes, comme le café, il peut y avoir un échange de sac de café, de poules ou de vin de palme.

Champs collectifs et champs imposés

A Bwakana et à Tshimbane, il existe des champs collectifs appelés PRAAL, respectivement de 100 x 100 m et de 200 x 100 m. Le responsable est le chef du village. La production est en partie destinée à la collectivité et en partie à l'alimentation de la caisse du village.

Sauf à Bwakana, il y a aussi dans chaque village un champ imposé. Les responsables sont les moniteurs agricoles de la collectivité, et les produits appartiennent à l'Etat.

Existence des fermes

A Mushie, il y a deux fermes qui existent l'une depuis 1964 et l'autre depuis 1968. On y élève des boeufs et des chèvres. Au chef de terre, on avait payé un boeuf, une poule et du vin de palme. A l'Etat, on paie actuellement 2500 Z par an. Les fermes sont l'une de 50 ha (1964) et l'autre de 20 ha (1968). A Bwakana, il y a une concession de 40 ha qui existe depuis 1957 environ. On y cultive le manioc, le sésame, le café, le maïs, l'ananas et la banane. Au propriétaire terrien, on avait payé une poule et du vin de palme. A Kipata-Kidzwem, il y a deux fermes qui existent depuis 1959. On y cultive le café, les bananes, les ananas. On élève des poissons, des boeufs et des chèvres. On avait payé au chef de terre, une chèvre, une poule, du vin et du sel. On paie chaque année à l'Etat une patente pour le gros bétail. L'année passée la patente était de 1000 Z. Les fermes ont chacune environ 160 ha.

D'une façon générale, les femmes n'ont pas de fermes et ne font pas de cultures industrielles. Mais parfois elles possèdent une ferme en commun avec les maris et y font par exemple les travaux de sarclage.

Travaux Agricoles et Pratiques Culturales

Les principales cultures sont les suivantes:

en forêt:
arachide, manioc, sésame, courge, maïs, pili-pili, gombo, légume, tomate, ananas, banane, canne à sucre.

en brousse:
manioc, arachide, patate douce, oseille, sésame, courge, gombo, piment, voandzou.

Les semences proviennent presque toujours des récoltes précédentes; parfois on les achète au village même, à d'autres villageois.

Jardins potagers

Les femmes entretiennent aussi des jardins potagers dans lesquels elles cultivent des légumes, tels que amaranthe, tomate, épinard, aubergine, poireau, bilolo (amaranthe amer), feuilles de patate douce, salade, chou, feuilles de courge. Ces jardins sont généralement situés en forêt près d'un cours d'eau ou des mares. Ils sont parfois situés dans les parcelles. Ils

sont arrosés d'eau de pluie, ou parfois avec des seaux d'eau pendant la saison sèche.

Calendrier agricole (contribué par les hommes et les femmes de Mushie)

Septembre. Semis des arachides, du maïs, du sésame, de la courge et des légumes. Bouturage du manioc.
Octobre. Sarclage des mauvaises herbes, arrangement des platebandes pour les boutures de manioc. Semis du sésame.
Novembre. Récolte des arachides et construction des silos pour les arachides. Sarclage.
Décembre. La récolte des arachides continue, récolte du sésame.
Janvier. Fin de la récolte des arachides. Début de la petite saison sèche; on prépare des petits champs pour les arachides.
Février. Semis des arachides. Travaux de défrichement des nouveaux champs.
Mars. Sarclage des champs d'arachide et de manioc. Récolte du sésame.
Avril. Mise en place des nasses d'eau pour la pêche, défrichage de la forêt située près du cours d'eau. Récolte du maïs. Sarclage du champs de manioc.
Mai. Déboisement de la forêt par les hommes, sarclage par les femmes.
Juin. Défrichage, déboisement et abattage. Récolte de la courge. Labour.
Juillet. Préparation du terrain. On laisse sécher l'herbe et les arbres abattus.
Août. Incinération et nettoyage.

N.B. Le maïs peut être récolté à des moments différents, dépendant de chacun.

La période où les travaux agricoles sont les plus intenses est pendant la saison sèche, au cours des mois de mai, juin, juillet, août et septembre. Ce sont les travaux de déboisement, de défrichement, et d'abattage vers le début de la saison sèche, de brulis et de semis vers la fin. Les femmes ont mentionné être le plus occupées entre les mois de juin et de décembre, à cause du labour et du semis, ou encore entre mai et août à cause des travaux de rassemblement des graines de courge et de leur transport au village. Une femme qui n'a pas de mari fait le travail des hommes elle-même, ou elle va travailler en savane, ou elle se fait aider par un membre mâle de sa famille, ou elle paie un homme 500 à 1000 Z pour les travaux d'abattage ou encore elle paie en nature.

Les périodes où les travaux agricoles sont les moins intenses, selon les gens à Mushie et à Bwakana, sont les mois de janvier, février et mars. Au cours de ces mois les hommes font la chasse. Les gens à Kipata-Kidzwem et à Tshimbane ont cité les mois d'octobre, de novembre et de décembre. Au cours de ces mois on fabrique des paniers, des nasses, de l'huile de palme; on tire le vin, on coupe et lave le punga-punga, on va à la pêche; on sarcle les champs, par exemple les champs de café.

Main-d'oeuvre agricole

Dans le passé, il n'y avait d'aide d'aucune sorte pour les travaux des champs. Chacun faisait son champ. Aujourd'hui, l'entraide est de plus en plus courante à cause de l'augmentation de la superficie des champs, surtout pour les travaux d'abattage et de défrichement. On pratique parfois ce qu'on

appelle le likelemba pour les travaux agricoles où le groupe fait le champ de chacun à tour de rôle.

Il n'y a pas de paiement comme tel. On donne parfois en échange, de la nourriture ou du vin de palme. A Tshimbane, on peut encore donner une partie de la récolte ou même de l'argent ou un pagne. L'aide est apportée parfois par les parents, les amis et les enfants. Mais on ne paie pas les membres de la famille. Les gens de Tshimbane rapportent l'existence d'une main-d'oeuvre payée, surtout pour les travaux de défrichement, de l'ordre de 100 Z par jour, ou de 2500 Z pour 25 ares.

Fertilisation du sol

Il n'existe pas de pratique de fertilisation du sol à proprement parler. On a recours à la jachère, de 4 à 6 ans en forêt et jusqu'à 10 ans en savane. A Kipata-Kidzwem, on utlise le fumier pour les jardins potagers.

Nouvelles cultures ou variétés

A Bwakana et à Tshimbane, on ne cultive pas de nouvelles espèces ou variétés. A Mushie, on a introduit le sésame en 1960 et le café en 1983, semble-t-il par des agronomes. C'est l'Etat qui encourage la culture du café pour la vente quoique les villageois préfèrent cultiver le sésame et l'arachide. A Kipata-Kidzwem, les haricots ont été introduits en 1986 par les commerçant de Kinshasa. Le café était introduit aussi en 1986, par la Compagnie du Kasaï et de l'Equateur (CKE). Le centre de Nutrition de Kidzwem projette d'introduire bientôt la culture du soja.

Cultures abandonnées

Parmi les cultures abandonnées, Mushie cite le Punga-Punga depuis 1972 à la suite du départ de la compagnie Coreman qui l'achetait. Il cite aussi le vouandzou depuis 1954, aussi par manque d'acheteurs.

Les gens de Kipata-Kidzwem citent le millet et le voandzou comme deux cultures qu'ils ont abandonnées depuis 1948 à cause de la disparition des semenses. A Tshimbane, on parle d'une certaine variété d'arachide, l'arachide des ancêtres qu'on ne cultive plus parce qu'elle est peu productive. On cite aussi le millet et le voandzou qui ne sont plus cultivés depuis 1950 par manque de semences. Les villageois ont aussi mentionné l'abandon de la culture de riz. Les sols ne semblent pas être bons pour la culture du millet, du voandzou ou du riz.

Elevage

On élève les chèvres, moutons, poules, canards, pigeons, et les boeufs dans les fermes. A Tshimbane, on élève aussi les cobayes, la pintade et le porc. D'une façon générale, les femmes n'élèvent pas de gros bétail, car disent-elles, elles n'ont pas assez d'argent pour en acheter. Mais aussi elles possèdent souvent le gros bétail en commun avec leurs maris.

On élève le bétail en petite quantité pour la consommation, et si la quantité est plus importante, on en vend aussi. Parmi les raisons pour élever le bétail, on cite souvent aussi le besoin de faire face aux frais scolaires, aux amendes, aux problèmes de maladie, le besoin d'acheter les biens de consommation tels que habits, savons et aliments dans les magasins et marchés, le besoin de payer la dot et de faire face aux frais de funérailles, aux frais pour les arrangements coutumiers des disputes, les cadeaux aux visiteurs, et les fêtes.

A Mushie, les boeufs avaient été introduits par un prêtre en 1964. Les premiers moutons avaient été achetés en 1944 chez un portuguais de Mabenga. A Bwakana, les boeufs avaient été introduits en 1961 par les Pères de la mission de Sia. A Kipata-Kidzwem, les boeufs sont venus de la mission de Sia en 1986. A Tshimbane, les pintades et les cobayes sont venus de la mission protestante de Luseleke en 1984. Les bovins aussi ont été introduits par cette même misssion. Les porcs sont interdits à cause de la destruction des cultures et des maladies.

On ne cultive plus les champs derrière les maisons à cause de la présence des chèvres. Les fermiers paient souvent des amendes, parfois jusqu'à 60 000 Z pour les champs ravagés, après jugement au Bureau Auxilliaire ou à la collectivité. A Bwakana, le paiement est de l'ordre de 4000 Z plus ou moins, selon l'importance des dégâts causés.

A Kipata-Kidzwem, les chèvres mangent dans les champs qui sont proches. Il n'y a généralemnt pas d'amendes. Depuis 1967, à la suite de la disparition des derniers léopards, on a abandonné l'usage des clôtures. Les villageois ne veulent pas de clôtures, parce qu'à l'étroit, les animaux tombent malades et meurent. Les fermiers ont des bouviers pour surveiller leurs bêtes. A Tshimbane, les problèmes de destruction des champs sont surtout causés par les porcs. On ne pose pas de clôtures car les bêtes n'y mangent pas bien et meurent souvent. On paie des amendes.

Pisciculture

A Mushie, il y a une dizaine d'étangs individuels, sur la route des champs. On donne aux poisssons des fourmis, des feuilles de manioc et des feuilles de patate douce. On récoltent deux fois par an. On fume le poisson pour manger plus tard ou pour vendre quand la récolte est assez abondante.

A Kipata, un fermier qui a vu faire chez les soeurs de Djuma, possède 10 étangs. Il récolte une fois par an pour sa consommation personnelle ou pour la vente. A Tshimbane, il y a aussi des étangs individuels dont les poissons proviennent de la rivière. Ils sont alimentés de termites et de saka-saka.

D'une façon générale, les femmes ne possèdent pas d'étangs piscicoles, les travaux de construction étant trop durs elles, disent-elles. Mais elles font les travaux d'entretien (sarclage, nourriture) des étangs qu'elles possèdent en commun avec leurs maris.

Exploitation Forestière

La chasse

On chasse les antilopes, les porc-épics, les serpents, les gazelles, les "simbrics" (c'est un rongeur sauvage), les singe, une espèce de chien sauvage qu'ils appellent loup, les sangliers, les buffle, les perdrix et les civettes. Il y a deux espèces d'antilopes, l'espèce rouge et l'espèce noire. Les sangliers sont plutôt devenus rares.

A Mushie, les villageois rapportent que la période de chasse interdite va de septembre à décembre; à Bwakana, de juillet à août; à Kipata, de mai à juillet; et à Tshimbane, d'août à septembre. A Mushie, on chasse davantage pendant la saison sèche. A Bwakana, on chasse surtout pendant la saison des pluies, entre les mois de septembre et de novembre, après le brulis et après la pluie, quand le repérage des traces devient plus facile. Les gens de Mushie, de Bwakana et de Kipata rapportent des fréquences de chasse d'une à trois fois par semaine. A Tshimbane, on chasse aussi bien pendant la saison des pluies que pendant la saison sèche; mais plus rarement pendant les deux saisons: trois fois par mois. Dans le passé, les hommes faisaient moins de travaux agricoles et chassaient plus fréquemment. Aujourd'hui le gibier est devenu plus rare.

La pêche

Dans les villages enquêtés, la pêche ne semble pas être une activité importante. Elle est pratiquée plus fréquemment par les enfants ou par quelques amateurs. Quand les femmes font la pêche, elles la font à l'aide des paniers. Elles barrent le cours d'eau et assèchent l'eau à l'aide de seaux et de paniers. Cette activité est beaucoup plus fréquente pendant la saison sèche que pendant la saison des pluies. Les produits de la pêche sont en général pour la consommation personnelle. En quantité abondante, les poissons sont fumés pour la conservation; ils peuvent aussi être destinés à la vente. La pêche était plus fréquente dans le passé et les rivières plus poissonneuses.

La cueillette

Produits de cueillette de saison des pluies: (S = en savane, F = en forêt)

gimgembre SF	oignon traditionnel F
mambanfu (fruit sauvage)F	tubercule sauvage F
noix de cola F	chenille SF
fougères SF	larves Ffil amer F
fumbwa (légume sauvage)F	matopi (fruit sauvage) F
légume kinkela F	mbila esobe (fruit sauvage) S
légume mbomgi F	matonge (fruit) S
légume nkanka F	champignons SF
nsanza bazinza (épinard sauvage)F	grillons S
	fourmis ailées S
	termites S

Produits de cueillette de saison sèche:

chenilles SF	fumbwa F
légume mituli F	champignons F
mbila esobe (fruit sauvage) S	fougères S
gimgembre SF	petits grillons S
	rats S

Les produits de cueillette sont généralement pour la consommation personnelle. Quelquefois, quand il y a abondance, ils sont vendus au marché. Les champignons, les chenilles et quelques légumes sauvages sont parfois séchés au soleil pour être consommés plus tard.

Les palmiers à huile

Les palmiers à huile sont nombreux et poussent naturellement. On en produit de l'huile, du vin, des bambous, des balais, du bicarbonade, des noix de palme et des rameaux. Dans le passé, on vendait beaucoup d'huile de palme et de noix palmistes. De tous ces produits, on vend surtout l'huile de palme et le vin parfois.

Bois de construction et planches

A Mushie et à Tshimbane, il y a des scieurs qui vendent des planches à 400 ou 500 Z la pièce.

Fibres et lianes

A Mushie, les villageois vont vendre le punga-punga à Sia, à la Compagnie de Développement Rural. Les gens de Tshimbane vendent le punga-punga à la mission catholique de Djuma. A Kipata aussi on vend le punga-punga, mais pas à Bwakana. Le punga-punga est aussi utilisé pour attacher les animaux et les calebasses de vin. A Mushie et à Tshimbane on utilise les lianes de rotin pour la construction des maisons et des greniers.

Conservation des produits agricoles

Les arachides, le sésame et la courge sont stockés, en sac ou pas, dans des greniers en paille et en terre battue. Les semences de courge sont parfois stockées dans des cruches. Les graines de courge peuvent aussi être gardées simplement sur natte; la courge non décortiquée n'est généralement pas attaquée par les insectes. Les semences de sésame sont parfois stockées dans des cruches ou bien, les graines destinées à la vente, dans des sacs de farine Midema. Le maïs en spathe est mis sur étalage dans la cuisine même où la fumée le protège des charançons. Le manioc est normalement conservé sous forme de tubercules dans les champs, mais une petite quantité de cossettes peut être mise dans un panier et conservé sur l'étalage dans la cuisine.

Pour lutter contre les rats, parfois on utilise des pièges ou un chat. Pour éviter les prélèvements par les poules, il faut que le grenier soit bien fermé. La durée de conservation peut aller de quelques mois à une année. Mais les pertes en cours de conservation peuvent atteindre des dimensions considérables.

Quand il est assez abondant, le poisson est fumé pour la conservation. La durée de conservation est de quelques jours à plusieurs mois. Mais en général le poisson est consommé après une semaine à cause des besoins de la famille.

Transformation

Avec le manioc, les femmes fabriquent les produits suivants: cossettes, farine et chikwangue. Le manioc est en général consommé sous forme de luku encore appelé fufu. Mais le manioc doux est parfois consommé frais. Le maïs est consommé frais ou bien sous forme de farine, comme bouillie, ou comme luku mélangé avec la farine de manioc. Avec le maïs en mélange avec le manioc, on peut aussi fabriquer des beignets ou de la boisson fermentée. Le son de maïs est parfois mangé sous forme de pâte. Les graines de courge sont d'abord transformées en pâte pour la consommation. Une préparation populaire, c'est la cuisson de la pâte de courge dans des feuilles. Les arachides sont grillées ou transformées en pâte avant de procéder à diverses préparations culinaires.

Pour faciliter la tâche de transformation, les femmes réclament des moulins pour moudre la farine et pour fabriquer les pâtes, ainsi que des pompes pour alléger la corvée d'eau. Elles réclament aussi une machine pour faciliter l'extraction des fibres dans la fabrication de la chikwangue.

Occupation quotidienne de la Femme

Parmi les corvées quotidiennes de la femme, elle cite:
-le balayage de la cours et de la maison.
-la vaisselle.
-le nettoyage des habits.
-le nettoyage des enfants.
-aller puiser de l'eau.
-les travaux des champs avec ramassage et transport du bois de chauffage et/ou activités de cueillette.
-la préparation des aliments y compris le pilage du manioc.

Le problème de l'eau

Il faut aller chercher l'eau parfois jusqu'à deux kms du village. On y va deux à trois fois par jour pendant la saison sèche et une fois par jour pendant la saison des pluies. D'une façon générale, les gens se lavent à la rivière. Les femmes puisent l'eau d'abreuvage ou de cuisine à la source ou dans une rivière. Les sources ne portent généralement aucune amélioration, parfois un simple tuyau en bambou. L'eau de pluie peut être utilisée pour l'arrosage et la construction des maisons. Les toits en chaume ne permettent pas de recueillir une eau claire. Dans les cas de toits en tôles, l'eau de pluie peut être utilisée pour la boisson et la cuisine.

Pour faciliter le travail quotidien, les femmes réclament unanimement:
-pompes et fontaines dans le village
-moulins pour le manioc et moulins pour l'arachide et la courge.
-tracteurs

Travaux non Agricoles et Migration

Parmi les travaux non agricoles des hommes, on cite le sciage du bois, la fabrication du vin de canne à sucre, le tirage du vin de palme, la fabrication des briques en adobe, la fabrication des grabats, des paniers, des nattes, des mortiers et des pilons. L'activité la plus rémunératrice semble être la fabrication des planches ou des briques en adobe. Dans le passé, on pouvait aussi travailler dans une compagnie, ou bien concasser et vendre des noix. A Kipata, on rapporte la vente, dans le passé, de certaines graines d'arbres de forêt appelés "loco", à un portuguais, dont on ne sait pas ce qu'il en faisait et qui a cessé de venir depuis 1958.

Les femmes fabriquent les boissons alcoolisées. Elles font des beignets, elles coupent la paille ou posent la boue dans les maisons. Elles achètent et revendent les poissons fumés du Kasaï. L'activité la plus rémunératrice semble être la vente des boissons alcoolisées, puis la vente des beignets, enfin la coupe de la paille. Les poissons occasionnent beaucoup de pertes.

A Tshimbane, on pratique la location des malaxeurs pour la fabrication d'huile de palme. Dans les villages enquêtés, la fabrication des paniers et autres objets du ménage est une activité des hommes uniquement.

Migration

A Mushie, la migration se fait vers les Pères de Sia, vers Kinshasa, ou Bandundu; ou encore les hommes sont employés par le projet de l'USAID qui construit les ponts. Ceux qui vont à Sia reviennent le même jour, vers 15h. Les autres reviennent quand ils n'ont pas trouvé du travail, mais parfois ils ne rentrent jamais. Ils s'en vont faire des travaux de cantonnier, bouvier, maçon, menuisier et de jardinier. A Bwakana, on ne parle pas de migration. Il semble qu'ils ne vont même plus pêcher sur le Kasaï, comme ils le faisaient dans le passé, pendant 2 à 3 mois. A Kipata, ils s'en vont vers Kinshasa, Bandundu, Kikwit, Nioki et Bulungu. Ils travaillent comme menuisiers, charpentiers, mécaniciens, domestiques, sentinelles, infirmiers, magasiniers et autres. Ils reviennent s'ils ne trouvent pas d'emplois, ou pendant les congés.

Commercialisation et Crédit

Les produits des champs sont en majeure partie vendus. Une partie est autoconsommée. Parmi les produits les plus vendus, on cite l'arachide, le manioc, le sésame, le maïs et la courge. Pour la vente ou la consommation personnelle, les villageois fabriquent l'huile de palme, le vin de canne à sucre, et une boisson alcoolisée fabriquée à partir du manioc et du maïs. A Kipata-Kidzwem, on mentionne la vente des noix de palme à la compagnie Fernandez.

A Mushie, l'Etat a interdit le troc. A Bwakana, il n'existe pas non plus. Mais on pratique le troc à Kipata-Kidzwem et à Tshimbane. Seulement à Kipata, on mentionne le troc comme une pratique courante. Avec les

commerçants de Kikwit ou de Kinshasa, les villageois échangent un sac d'arachides ou de courge, le sésame ou autres produits des champs, contre habits, marmittes, vélo, pneu ou sel.

Les produits agricoles commercialisés sont les suivants: manioc, maïs, arachides, courge, sésame, amaranthes, bananes douces et bananes Plantain, ananas, canne à sucre, gombo, pili-pili, légumes en général, patates douces.

Parmi les produits les plus vendus, on cite les cossettes de manioc, le maïs, l'arachide, le sésame, la courge. On cite aussi la chikwangue et la boisson alcoolisée.

Parmi les produits qui rapportent le plus d'argent, on cite: les cossettes de manioc avec 900 Z à 1200 Z par sac, vendu tout au long de l'année, le sésame dont un petit panier coûte 500 Z, l'arachide pour 2000 Z à 2500 Z par sac, la courge pour 2300 Z à 3000 Z par sac, le maïs pour 1500 Z à 2500 Z par sac. Une chikwangue coûte 10 Z. Une bouteille de boisson alcoolisée revient à 150 Z. Parfois on vend le bol de farine de manioc à 25 Z.

Boutiques et commerçants dans les villages

Mushie. Pas de magasins et pas de commerçants.
Bwakana. Pas de magasins et pas de commerçants.
Kipata-Kidzwem. Pas de boutiques. Ils font leurs achats à Djuma et à Sia, parfois à Bulungu. Ils y achètent: habits, sel, savon, pétrole, poissons salés, bics, verres, cahiers, uniformes, marmittes, assiettes, vélos et bassins. Ils n'y vendent rien.
Tshimbane. Il y a 4 boutiques, des commerçants ambulants et un dépôt. Les commerçants vendent: sel, savon, chaussures, chaînes de vélo, sardines, poissons, ... et achètent: arachides, manioc, maïs, sésame et huile de palme.

Commerçants venant d'ailleurs.

Mushie. Ils viennent de Kinshasa. Ils viennent acheter: arachides, manioc, sésame, maïs et poivre. Ils vendent: sel, habits, marmittes, bassins, chaussures. Ils viennent plus fréquemment pendant la saison sèche car les routes sont meilleures.
Bwakana. Ils viennent de Kikwit et de Kinshasa, pendant la saison sèche au moment de la campagne de commercialisation et aussi parce que les routes sont assez bonnes en ce moment-là. Ils achètent: arachides, manioc, maïs, boeufs. Ils vendent: habits, sel, savon, ustensiles de cuisine, cigarettes, machettes, outils agricoles.
Kipata-Kidzwem. Ils viennent de Kinshasa, plus souvent pendant la saison sèche, lors de la récolte. Ils achètent :manioc, arachides, mais, sésame et courge.
Tshimbane. Ils viennent surtout pendant la campagne de commercialisation. Un petit nombre vient régulièrement chaque semaine. Ils achètent: maïs, huile de palme, manioc, sésame et courge.

Les biens matériels fréquemment achetés sont: savon, sel, sucre, allumettes, habits, pétrole, cigarettes, poissons salés, sardines, seaux, ustensiles de cuisine, foulards, bijoux, cahiers, bics, lait de beauté, lampe, assiettes, babouches, chaussures, bassins, fils à tresser, médicaments.

Les biens matériels difficiles à trouver sont: outils agricoles (surtout pendant la saison sèche): pelles, bêches, machettes, hâches, houes, coupe-coupes, rateaux); limes, tenailles, médicaments, marmittes, bassins, assiettes, radio, radio-cassettes, tôles, ciment, scie, tire-fort pour les planches, habits, chaussures, fils barbelés, gourdes, poissons salés.

Problèmes avec le commerce

En ce qui concerne leur commerce, les villageois ont décrit les problèmes suivants:

-ils sont contraints de se conformer aux prix imposés par les commerçants. Ces prix sont trop bas.
-les commerçants imposent aussi bien les prix des produits agricoles que les prix des biens manufacturés qui eux sont très élevés.
-pendant la saison des pluies, il n'y a pas d'acheteurs et les produits s'abîment.
-les acheteurs sont rares, les villageois sont souvent obligés de faire de longues distances à pied pour aller vendre les produits.
-les routes sont mauvaises.
-l'acquisition des produits de première nécessité est difficile.
-pas de marchés ou de boutiques dans les villages.
-trop de taxes au niveau de la collectivité.
-trop de tracasseries administratives au port de Tshimbane au moment de l'expédition des produits.
-pas de camions pour évacuer les produits.
-ils ont besoin d'acquérir des vélos pour se déplacer.
-le transport est cher jusqu'à Kinshasa.

Le Crédit

D'une manière générale, il n'y a pas de source de crédit au niveau des villages ou dans les environs. Mais autrefois la Compagnie Perret à Tshimbane fournissait de petits crédits pour résoudre les problèmes de mariage, de décès ou de maladie. A Tshimbane, un groupe de femmes s'organisent parfois en un likelemba, qui consiste à donner à un membre du groupe chaque semaine ou chaque mois les cotisations des autres membres du groupe.

Les villageois voudraient accéder à un système de crédit pour résoudre les problèmes suivants:

-évacuation des produits agricoles par l'achat de camions.
-établissement d'un commerce de petit détail
-équipement en outillage agricole (houes, bêches, pelles, brouettes)
-établissement d'une ferme
-achat de boeufs
-amélioration de l'habitat par l'achat de tôles ou de ciment
-transport par l'achat de vélos
-établissement d'une scierie par l'achat du matériel d'équipement
-hôpital
-transformation du manioc par l'achat d'un moulin
-école
-achat de semences

Régimes Alimentaires et Habitudes en Rapport avec l'Alimentation

Comme nourriture de base, on peut citer: (1) le fufu de manioc mélangé avec le maïs ou sans le maïs et (2) la chikwangue, moins fréquente. Le fufu ou la chikwangue est généralement accompagné de saka-saka, mfumbwa, pâte de courge, légumes, ou poisson. Le poisson l'emporte sur la viande et le gibier, et ce dernier est beaucoup plus rare que la viande.

Les villageois mangent généralement trois fois par jour, mais le type de repas ne change pas. Le matin, ils peuvent manger le reste de la veille, et à midi, ils mangent souvent le reste du matin. Quand les femmes vont aux champs, elles emportent une partie de la nourriture avec elles, et elles laissent une partie à la maison pour le mari (quand ce dernier ne va pas aux champs) et les petits enfants.

Parmi les aliments achetés, on cite: poissons salés, sardines (rarement), macaronis sauvages, poissons frais, poissons fumés, poissons de mer, gibier (occasionnellement), légumes, tomates fraîches ou en boîte, chenilles (rarement), sel, viande de boeuf, viande de chèvre, sucre, riz, haricots, patates douces.

Parmi les aliments nouveaux, on cite: -depuis l'époque de l'indépendance: lait en boîte, sardines, pain, beignets, viande de boeuf, bonbons, thé, café, biscuits; le fumbwa (depuis 1987); le fil amer (depuis 1987); le poisson Kongo ya Sika (depuis 1983); le poisson de mer; le poisson nzombo jadis interdit aux femmes; les grands serpents tels que le boa, jadis interdits aux femmes (depuis 1980); la civette (accessible aux femmes seulement depuis l'indépendance); la tortue (accessible aux femmes seulement depuis l'indépendance); le crocodile (accessible aux femmes seulement depuis l'indépendance).

Tabous pour les femmes enceintes et allaitantes

Beaucoup des tabous n'existent plus aujourd'hui. Dans le passé, le femmes enceintes ne pouvaient pas manger: le poisson kolokolo, qui aurait provoqué la toux chez les bébés; les fougères, qui auraient provoqué l'enroulement du cordon autour du cou de l'enfant; le fil amer ndindi, pour la même raison que précédente; la viande d'antilope qui aurait rendu l'accouchement difficile; le fumbwa qui fait mal au ventre, et tout poisson avarié.

On déconseille aux femmes allaitantes: les très jeunes graines de courge, qui causent la diarrée chez le nourrisson; le saka-saka au bicarbonade, pour la même raison que précédente; certaines chenilles; le poisson kolokolo; la viande de chèvre et le simbric, pour éviter les convulsions chez les enfants.

Saisonnalité de la consommation

C'est pendant la saison sèche (du mois de mai au mois d'août) que la nourriture est la moins abondante, car tout est sec. Lors des enquêtes, au mois de septembre, les aliments difficiles à trouver étaient les suivants: poissons salés et de mer, riz, sardines, poissons de mer, haricots, pili-pili, gibier, viande.

Contraintes et Besoins

Besoins tels que exprimés par les villageois et leurs épouses:

-hôpitaux, dispensaires et maternités
-moulins et pompes
-écoles primaires et secondaires et écoles techniques
-tôles
-transport des produits
-magasins
-camions
-machines à fabriquer les planches
-compagnies qui offrent de l'emploi
-remèdes contre la pourriture du manioc
-dépôt de biens dans le village
-crédit
-tracteurs
-boeufs
-matériel de scierie
-alevins pour ensemencer les étangs piscicoles
-semences pour les légumes et autres cultures
-davantage de visites des commerçants
-outils agricoles

Les contraintes au développement de la production agricole et de la commercialisation

1. insuffisance d'outils agricoles
2. insuffisance de connaissances agronomiques pour améliorer le rendement
3. insuffisance de connaissances sur l'élevage du petit et gros bétail.
4. absence d'intrants agricoles (semences améliorées, engrais, produits phytosanitaires)
5. pas de moyens de transporter les récoltes des champs au village
6. pas de moyens de lutter contre les pertes en cours de stockage
7. possibilité réduite pour évacuer les produits agricoles
8. visite peu fréquente des commerçants
9. pas de contrôle sur le prix de vente des produits agricoles 10.pas moyen de créer un pouvoir d'achat suffisant qui attirerait le commerce des biens manufacturés dans le village.

Recommandations

1. organiser un système de crédit
2. fournir suffisamment d'outils agricoles
3. éduquer les villageois sur les techniques de culture et d'élevage
4. mettre les intrants agricoles à la disposition des villageois, ainsi que les médicaments pour les animaux
5. améliorer le système de transporter les récoltes des champs au village
6. réduire la durée de stockage ou fournir des insecticides; lutter contre les rats
7. organiser un système de camions pour l'évacuation des produits
8. améliorer les routes et les ponts
9. améliorer le pouvoir d'achat des villageois en améliorant les prix de leurs récoltes
10. fournir davantage de vélos pour le déplacement des villageois.